584565 1

LES EPREUVES
DU
SENTIMENT.

PAR M. D'ARNAUD.

TOME III.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIII.

LE COMTE

COMMINGE,

OU

LES AMANS MALHEUREUX.

DRAME.

A MADEMOISELLE**

En lui envoyant le Drame du Comte de Comminge.

GUIDÉ par un peintre flatteur,
Qui pour vous ne le ſauroit être,
Quelque talent qu'il fît paroître
Dans votre portrait enchanteur;
Inſpiré par ce Dieu, ſincere
Quand c'eſt vous qu'il prétend louer;
Dans quelques vers lus de ſa mere,
Et que le cœur daigne avouer,
J'ai crayonné votre art de plaire,
Vos charmes, tous les agrémens;
Je cédois à mes ſentimens:
Au tableau ramené ſans ceſſe,
J'ai peint la fille du printems,
Et la roſe de la jeuneſſe;
J'ai fait voir l'amour, l'amitié,
Par le goût fixés ſur vos traces;

Je vous ai nommée AGLAÉ :
N'êtes - vous pas une des graces ?
Mais ce n'eſt point à leurs attraits
Qu'aujourd'hui j'offre mon hommage :
C'eſt à cette ame faite exprès
Pour embellir l'eſprit d'un ſage ;
C'eſt au plus ſenſible des cœurs
Que le mien préſente les larmes
De deux amans, dont les alarmes,
Les ennuis, les ſombres douleurs
Pour la tendreſſe auront des charmes,
Si vos yeux leur donnent des pleurs.
COMMINGE, s'armant d'un ſaint zele
Contre l'ardeur qui l'enflammoit,
A ſes vœux put reſter fidele :
Ce n'étoit pas vous qu'il aimoit.
Par un effort rare & ſuprême,
ADELAÏDE conſtamment
Refuſe au ſein de ce qu'elle aime,
D'épancher ſes pleurs, ſon tourment.
Tant de vertu vient me confondre ;
Mais, ſatisfait de la vanter ;
Je n'oſe en vérité répondre
Que je puſſe en tout l'imiter.

DISCOURS
PRELIMINAIRES.

PREMIER DISCOURS
Qui ſe trouve à la tête de la premiere édition.

PARLER de ſoi ennuie, & ſouvent révolte. S'entretenir ſur ſon art avec le public connoiſſeur, avec cette portion d'hommes éclairés, qui ſeule aſſure le vrai ſuccès, & indique les moyens de l'obtenir, c'eſt converſer, s'inſtruire avec ſes maîtres, & contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Si la *pitié* & la *terreur* ſont les deux reſſorts dominans que doive employer le théatre, jamais *fable* ne fut plus ſuſceptible de ces deux mouvemens énergiques que le ſujet du COMTE DE COMMINGE. On ne ſauroit lire ces *Mémoires* (*) ſans émotion; on eſt ſur-tout attendri au dernier tableau qu'ils nous préſentent; c'eſt dans ce mor- Le ſujet de la piece.

(*) Ils ſont de madame de T**, auteur des *Malheurs de l'amour.*

ceau que ſe trouve déployée, avec toute ſa pompe, cette noble & touchante *majeſté des douleurs* de Stace. On a donc oſé mettre en vers cette action; on s'eſt contenté de l'annoncer ſous le titre ſimple & générique de *drame* Avec cette ſorte de ménagement, on ſera ſûr de ne pas indiſpoſer les partiſans ſuperſtitieux des regles, qui ne voulant jamais s'élancer du cercle étroit où les enchaîne l'eſprit d'imitation, pleurent préciſément aux endroits qu'Ariſtote & d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéreſſer, de faire couler quelques larmes, de nous ramener à cette grande, cette importante vérité: les plus foibles étincelles dans les paſſions conduiſent à de terribles incendies, ſouvent la ſource de tous les malheurs, & quelquefois de tous les crimes; & enſuite on pourra perdre le tems à diſputer ſur le nom propre qui convient à ce poëme.

Les religieux de la Trappe.

Il y a des héros de tout genre. On ſait que c'eſt l'enthouſiaſme qui crée cette eſpece d'hommes ſupérieure à la nôtre; lorſqu'à cet enthouſiaſme vient ſe joindre la religion, l'image la plus majeſtueuſe, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre (que l'on me pardonne ces expreſſions à voir jaillir de ce double foyer des êtres merveilleux. Faire mourir dans ſon cœur juſqu'au moindre germe des paſſions

humaines ; ſe pénétrer, ſe remplir de l'idée à la fois conſolante & terrible d'une Divinité qui récompenſe & punit ; veiller en quelque ſorte ſur ſoi-même comme ſur ſon plus cruel ennemi ; ſe combattre & ſe ſubjuguer avec une barbarie inconcevable ; fouler aux pieds l'orgueil, ce reſſort ſi puiſſant de notre ame ; tirer ſa gloire de la plus profonde humilité ; perdre entiérement de vue la terre & ſes révolutions (*), pour avoir les yeux ſans ceſſe levés vers le ciel ; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroient à naître, s'ils étoient en ce moment ſuſceptibles de connoiſſance ; ſe détruire enfin tout entier, pour devenir un être d'une nouvelle nature : c'eſt là le grand tableau que nous offrent les ſolitaires de la Trappe. Privée même de l'éclat de la religion, il n'y a point de regards que cette image n'étonne, n'attache. A Conſtantinople, à Nangaſaki, on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les lieux qu'ils habitent. C'eſt bien de ces religieux que l'on peut dire à la lettre : *cinerem tanquam panem manducabam, & potum meum cum fletu miſcebam.* Qu'on ſe ſouvienne que le ſilence le plus rigide eſt

(*) On pretend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des religieux de la Trappe qui ont ignoré longtems cette nouvelle, dont l'Europe etoit remplie.

la baſe de leurs ſtatuts, que le P. Abbé accorde ſeul la permiſſion de parler, que leur noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils ſe proſternent devant les étrangers & le P. Abbé, qu'ils s'appellent freres, n'y ayant que ce dernier ſeul qui ait le nom de pere. Toutes ces circonſtances ne doivent pas être indifférentes aux perſonnes qui voudront goûter quelque plaiſir à la lecture de ce drame. J'oubliois de dire que ces religieux, avant que d'expirer, ſont couchés ſur un lit de cendre & de paille; ils boivent à longs traits toute l'horreur du calice de la mort. Je doute que la philoſophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir. Il n'y a que la religion qui puiſſe tenter des efforts ſi pénibles, ſi révoltans pour la nature humaine, qui ſoit capable de verſer des conſolations dans ces cœurs deſſéchés de pénitence; & c'eſt aſſurément ce que ne feroit pas notre prétendue ſageſſe.

Le *ſombre*, partie dramatiq.

C'eſt dans un fonds ſi riche & ſi neuf, que j'ai puiſé mon *coſtume*. J'ai cherché à répandre dans ma piece ce *ſombre*, qui eſt peut-être la premiere magie du pittoreſque, partie dramatique que les anciens ont ſi bien connue, & que les modernes parmi nous ont ignorée, ou entiérement négligée. Qu'il me ſoit permis de m'arrêter un peu ſur cette partie intéreſſante pour les peintres & les

poëtes. Jettons les yeux ſur les grands maîtres dans ces arts : nous voyons Rembrant, (*) Rubens, le Pouſſin atteindre par cette route au ſublime de la peinture. Qu'on liſe l'*Enfer* du Dante, le *Paradis perdu* de Milton, les *Nuits* du docteur Young, & l'on ſentira combien cette branche du pathétique a d'empire ſur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin ſomptueux, d'un palais moderne, que d'une perſpective ſauvage, d'une forêt ſilencieuſe, d'un bâtiment ſur lequel les années ſemblent accumulées? Je voudrois bien que nos métaphyſiciens ſe donnaſſent la peine d'éclairer la cauſe de ce ſentiment qui nous maîtriſe, nous emporte, nous ramene à ces débris de monumens antiques, de tombeaux, &c.

C'eſt cette nouvelle partie du théatre que j'ai entrevue, & qui dans les mains d'un homme de génie ſeroit ſuſceptible des plus grands effets, & produiroit une ſource d'horreurs délicieuſes pour l'ame. On ſeroit tenté de croire que nous ſommes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce reſſort drama-

(*) Rembrant, dans ſa *réſurrection du Lazare*; Rubens, dans ſon *martyre des innocens & la chûte des réprouvés*; le Pouſſin dans le célebre *teſtament d'Eudamidas.*

tique : il fait mourir autour de nous toutes les illuſions de la diſſipation, nous porte à réfléchir, nous fait replier ſur nous-mêmes, nous rend enfin l'humanité plus propre, & l'on n'ignore pas que ce ſentiment approfondi excite néceſſairement les vertus, les belles actions, &c.

Simplicité d'action.

J'ai cherché à ſimplifier les moyens qui ſont multipliés dans les *Mémoires du Comte de Comminge*, perſuadé que c'eſt de cette noble ſimplicité que découlent les vraies beautés du drame. Je citerai encore les anciens. Rien de plus ſimple que les Grecs, parmi nous Corneille en général, & Racine preſque toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon ſiecle : mais me ſeroit-il permis de me plaindre ? Aujourd'hui on ne veut plus que des ſcenes marquées à la craie ; tout eſt eſquiſſé ; rien de développé ; plus de caracteres expoſés dans toute leur force, plus de traits prononcés ; une maniere efféminée, énervée : voilà ce que nous offrent la plupart de nos pieces modernes. De-là l'impoſſibilité de pourſuivre ſur-tout cette route dramatique que Quinault a parcourue avec tant de ſuccès. Pourvu qu'on faſſe paſſer rapidement devant les yeux une multitude d'événemens incroyables, que l'on entaſſe coups de théatre ſur coups de théatre, tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagans les uns que les autres, l'auteur croit

avoir ſaiſi le ſecret de l'art, & une infinité de ſpectateurs crie au miracle: mais veut-on ſoumettre ce ſuccès à l'épreuve de l'expérience? ces mêmes ſpectateurs ne ſont pas arrivés chez eux, que toute cette illuſion & ce faſte théatral ſont détruits: au lieu qu'on emporte & garde dans le ſilence du cabinet les profondes impreſſions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos maîtres. Polyeucte, Phedre, Zaïre ſe gravent dans notre ame: & c'eſt alors que le théatre peut contribuer à faire naître, ou à nourrir la chaleur du ſentiment, feu ſacré qu'on ne ſauroit trop conſerver & animer.

Ces réflexions ſemées au haſard, me conduiſent aſſez naturellement à faire part au public de quelques détails relatifs à cet ouvrage. On s'échauffe & on ſe perfectionne, en faiſant entrer les autres dans le mécaniſme des reſſorts que l'on a mis en œuvre.

Sur la piece.

J'ai regardé le ſilence rigoureux de la Trappe comme la force motrice de l'intérêt qui animeroit le fond de mon drame. Un de mes premiers perſonnages, contraint de ſe taire pendant deux actes, & agité d'une grande paſſion, forme, ce me ſemble, un tableau qui irrite la curioſité. On n'auroit pu étendre ce ſentiment plus loin que deux actes, parce qu'alors cette curioſité auroit été fatiguée: c'eſt ce qui m'a obligé à ne donner que trois actes à cette tragédie; j'ai riſqué le mot, car

je ne crois pas (je parle du ſujet) que l'on en puiſſe imaginer une plus touchante. On verra encore pour quelle raiſon, allant contre toutes les regles, j'ai ſi fort étendu la derniere ſcene du dernier acte. J'imagine que les cœurs ſenſibles me la pardonneront, & même que les eſprits qui ſe piquent d'impartialité l'approuveront. Pour juger cette ſcene, il faut ſe pénétrer du tableau (*). C'eſt le développement d'un caractere paſſionné. Le perſonnage ouvre ſon cœur par gradations, en montre les divers jours, en fait ſuivre & ſaiſir les impreſſions les plus légeres; ces mouvemens d'abord imperceptibles l'ont entraîné à des foibleſſes qu'il doit, en ce moment de vérité, regarder comme des crimes. Si le chevalier des Grieux, ou Clariſſe qui n'a commis qu'une imprudence d'où ſont nées toutes ſes infortunes, étoient morts dans le ſein de leurs parens, je crois qu'ils ſe ſeroient répandus dans cette effuſion d'ame.

(*) Peu d'ames ont aſſez de force & de vivacité pour s'élancer hors d'elles-mêmes & ſe tranſporter dans l'ame d'autrui : de là tant de façons de voir ſi louches & ſi oppoſées, tant de jugemens faux auſſi abſurdes que barbares; que les hommes ſe dépouillant d'un amour-propre, groſſier & aveugle, ſachent s'approprier les divers modes d'exiſtence de leurs ſemblables; qu'ils prennent les yeux, le cœur de la ſituation, la ſenſibilité gagnera des plaiſirs, & la philoſophie de nouvelles lumieres.

On ne perdra point encore de vue que cet infortuné Euthime, rendu tout-à-coup à Dieu, fait une ſorte de *confeſſion générale*: ſi on l'accuſe d'appuyer avec un peu trop de complaiſance ſur les circonſtances de ſes fautes, l'avouerons-nous ? ce plaiſir ſecret de ſe rappeller de cheres erreurs, plaiſir qu'aſſurément rejettent la vertu & la religion, & dont à peine on oſe ſoi-même ſe rendre compte, eſt peut-être dans le cœur humain. Qu'on s'examine là-deſſus de bonne foi. Que de lecteurs dans ce morceau trouveront leur hiſtoire!

Les *Mémoires* nous font voir le comte de Comminge venant à la Trappe avec beaucoup d'indifférence pour la religion, & rempli de ſa ſeule douleur. J'ai penſé qu'en lui donnant de la piété, je varierois ce caractere, que je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus bouleverſé par ces orages de paſſion, qui au théatre produiſent preſque toujours des effets ſûrs de plaire. Un perſonnage vraiment dramatique doit nous offrir l'agitation d'un vaiſſeau continuellement battu de la tempête. Zaïre intéreſſeroit beaucoup moins, ſi, après l'entrevue de Luſignan, elle cédoit tout de ſuite, ſans combat, à la religion de ſes peres. Comminge peu dévot, comme il l'eſt dans le roman, reſſembleroit à ſa maîtreſſe : c'eſt à ce dernier rôle que j'ai attaché toute la fureur de l'amour; ce n'eſt

qu'au moment de ſa mort qu'elle reconnoît ſes erreurs : & ce paſſage ſubit de la paſſion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit, ſelon moi, flatter & déchirer le ſpectateur. Je croirois même qu'il eſt dans la nature qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme ; l'antiquité nous en a laiſſé une image terrible. Médée tue ſes enfans, parce que Jaſon, qu'elle aime éperdument, l'a trahie, & en épouſe une autre ; & nous ne voyons pas que la ſcene grecque nous montre un pere meurtrier de ſes enfans. J'ai pris plaiſir à expoſer dans le P. Abbé toute la dignité, la pitié, la tendreſſe de la religion, que les hommes ont cherché à défigurer, en nous l'offrant armée toujours de foudres & de vengeances.

On ne me fera point un crime d'avoir franciſé les noms eſpagnols qui ſont dans les *Mémoires*.

C'eſt en avoir dit aſſez, je crois, ſur cet ouvrage. S'il ne réuſſit point, il faut en convenir, ce ſera ma faute ; car je ne penſe pas qu'il puiſſe y avoir de ſujet plus intéreſſant, plus théatral. Ce ſera toujours beaucoup pour moi d'avoir réveillé l'attention des gens de lettres ſur une partie dramatique qui manque abſolument à notre ſcene, & j'aime aſſez mon art pour ſacrifier ma vanité au plaiſir de le voir ſe perfectionner dans des mains plus heureuſes.

SECOND

SECOND DISCOURS.

Qui a paru dans la ſeconde édition.

QUELQUE flatteur que puiſſe être pour moi le ſuccès conſtant que l'indulgence du public ſemble aſſurer au drame du *Comte de Comminge*, mon amour-propre (car qui n'en a pas!) a le courage de s'avouer que ces applaudiſſemens, la récompenſe la plus brillante de l'homme de lettres, & la ſeule à laquelle il doive être ſenſible, ſont donnés beaucoup plus au choix du ſujet, qu'à la façon dont il eſt traité. On ſe ſuppoſeroit des talens ſupérieurs pour la poéſie, toutes les connoiſſances de l'art dramatique, on auroit de la peine à ſe diſſimuler qu'une *fable* heureuſement choiſie ſera toujours la cauſe principale de la réuſſite d'une piece de théatre; nous en avons des exemples frappans dans Andronic, Inès de Caſtro, &c. N'oublions jamais, pour rabattre de notre vanité poétique, que Pradon a fait couler nos larmes dans Régulus: & peut-être les chûtes de notre maître, du grand Corneille, doivent-elles être attribuées plutôt à l'ingratitude, ne craignons pas d'ajouter, à la mal-adreſſe de ſes ſujets, qu'aux incorrections du ſtyle & des détails; on n'ap-

Le choix du ſujet.

perçoit point ces fautes dans Cinna, Polyeucte, Rodogune; & elles ne ſe ſont que trop ſentir dans Théodore, Agéſilas, Attila, Pertharite, Surena, &c.

On a nommé les poëtes une ſorte d'enchanteurs: celui qui ſait revêtir ſes imperfections de l'intérêt ſéducteur du ſentiment, eſt le plus habile magicien; & comment ſe pénétrer de ce ſentiment ſi néceſſaire à tout écrivain, quand le ſujet ne nous fait pas illuſion à nous-mêmes, & qu'il ne nous éleve point au-deſſus de la ſphere de l'humanité? Mes idées, par un haſard heureux, ſe ſont arrêtées ſur le comte de Comminge; mon ame auſſi tôt s'eſt enfoncée dans les tombeaux, dans la profonde ſolitude, dans l'ombre majeſtueuſe du cloître, où regne *je ne ſais quoi d'attendriſſant & d'auguſte*(*). J'ai creuſé, j'ai fouillé dans le ſein d'une nouvelle nature. Eh, quelles richeſſes n'y ai-je pas découvertes! Qu'un écrivain de génie auroit à puiſer où je n'ai fait qu'entrevoir ma foibleſſe! Les perſonnes ſenſées, cette claſſe privilégiée d'hommes qui ne ſont pas menés à la leſſe (que l'on me paſſe ce mot familier), par le préjugé, par l'eſprit ſervile d'imitation, ont conçu par cet eſſai, que ces tréſors tranſ-

(*) Propres paroles de M. de Voltaire. Remarques à la fin d'Olympie.

portés ſur notre ſcene y produiroient un genre de ſpectacle neuf & intéreſſant. Quelques gens du bel air, qui, ſans le ſavoir, ſont les eſclaves de cette multitude ignorante qu'ils mépriſent, & qui rampent avec ce troupeau, *unthinking people*, des automates importans pourroient d'abord rire : mais que l'on ait le ſecret de réveiller leur léthargie par les ſecouſſes de la terreur, de leur faire trouver dans leur ame dégoûtée & aride, l'attrait de la mélancolie, une ſource de larmes : ils ceſſeront bientôt de s'armer de leurs prétendus bons mots paraſites, & céderont ſans peine à la plus délicieuſe des impreſſions, au plaiſir que l'on goûte à ſentir ſon cœur.

C'eſt donc cette nouveauté de *mœurs* & de *coſtume* qui m'a gagné les ſuffrages du public ; il a vu encore mieux que moi, quoique je connoiſſe aſſez mon art pour me convaincre de ſes difficultés & de mon impuiſſance, il a vu, dis-je, toutes mes fautes, qui ſont conſidérables : mais il a été attendri, il a pleuré ; & des juges qui pleurent, ſont bien près de faire grace. Si je mortifie en moi l'orgueil, en convenant que mes foibles talens ont peu de part à mon ſuccès, mon amour pour la vérité me conſole de cet aveu humiliant ; & peut être y a-t-il un raffinement de vanité à vouloir prouver par ſa propre expérience, que c'eſt preſque du choix du ſujet que dépend la réputation d'un ouvrage dramatique.

On m'a reproché de n'avoir pas approfondi des idées rapides & jettées au hasard dans le discours précédent, sur l'art de la tragédie. Le public aura la bonté de se rappeller l'espece d'engagement que j'ai pris avec lui, & que j'observerai toute ma vie; bien loin d'instruire, de donner des leçons, j'en demande, je cherche à m'éclairer; ce seront là toujours mes sentimens. Je vais donc, je le répete, continuer de m'entretenir avec mes maîtres. Je répands mon ame & ma façon de penser avec cette franchise courageuse & naïve, la seule qualité que l'on puisse emprunter du sublime & inimitable Montagne. S'il m'échappe dans la chaleur de la composition des hardiesses déplacées, des jugemens faux, dès ce moment je me rétracte. Si je me trouve d'accord avec les connoisseurs, sans trop m'applaudir de cet avantage, je m'attacherai à mériter encore plus leur approbation.

Portons d'abord nos regards sur notre théatre tragique. Je crois que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire, chacun dans leur genre, ont parcouru & rempli leur carriere; qu'ils doivent être nos modeles, nous échauffer, nous enflammer, sans que nous nous obstinions à nous traîner sur leurs pas, à nous montrer leurs copistes superstitieux. Je prends la liberté d'interroger les gens de goût. Que sont Campistron, la Grange, qui cependant ont beaucoup de mérite, auprès

de ces génies créateurs ? Qu'arrive-t-il de cette idolatrie mal entendue ? Que nous ſommes accablés d'un nombre infini de pieces jettées dans le même moule. On compoſeroit un excellent ouvrage & très-utile aux auteurs naiſſans, où l'on rapprocheroit, depuis nos tréteaux juſqu'au dernier changement de notre ſcene, toutes les reſſemblances ſerviles, j'oſe dire indécentes, qui reviennent juſqu'au dégoût dans nos tragédies. Les jeunes gens, qui ſe livrent à cette étude ſi ſéduiſante & ſi ingrate, ſeront effrayés, quand ils ſauront que d'environ trois mille drames françois compoſés juſqu'à nos jours, il n'y en a pas une cinquantaine qui ſurnage dans ce déluge immenſe. Il faudroit donc, pour marcher dans une route moins battue, & où il y eût plus de gloire à recueillir, ſe former un eſprit, une *maniere* à ſoi, le réſultat des caracteres différens de nos grands maîtres; prendre le noble, le ſublime de Corneille, l'élégant, le tendre, le ſéduiſant de Racine, le mâle, le vigoureux, le tragique de Crébillon, le pathétique, le brillant, le philoſophique de M. de Voltaire, mais ſur-tout remonter à la naiſſance de la tragédie.

Monotonie de nos pieces.

Il en eſt de cet art, comme de la plupart des autres inventions de l'eſprit humain. On s'eſt efforcé d'altérer le trait primitif de la nature; des mains ennemies ont entaſſé ſur ce beau tableau vingt couches de vernis, tou-

jours plus étrangeres à la vraie couleur : ce ſeroit une entrepriſe digne du génie, de lever tout cet amas d'un fard impoſteur, & de nous remontrer la nature telle qu'elle étoit dans ſon origine. Où trouverons-nous cette belle nature, dans ſa ſublime, ſa décente nudité, dont l'œil puiſſe admirer, ſaiſir les contours heureux, les formes arrondies, les ſages proportions, la vérité énergique ? Chez les Grecs, les premiers que nous ſachions qui aient eu un théatre.

Nouvelles obſervations ſur la *ſimplicité théatrale.*

Ce ſont eux qui nous ont enſeigné cette *ſimplicité* touchante dont nous ſommes aujourd'hui ſi éloignés. Les hommes qu'une ſorte de prédilection de la nature ſemble diſtinguer des autres hommes, aiment, ſelon Shaftersbury, à rencontrer par-tout cette noble ſimplicité qui les inſpire, qui ſe répand dans leurs mœurs, dans leurs actions. C'étoit la même ſource parmi les Grecs, qui produiſoit des vertus ſans faſte, & des tragédies ſimples. Ils avoient une idée bien plus diſtincte que nous ne l'avons, de ce Κάλον, de ce *beau*, la baſe du bon eſprit, comme du véritable héroïſme ; ils touchoient en quelque façon au berceau de la nature, & la voyoient plus pure, plus ingénue, & dans un climat plus favorable à ſes impreſſions que le nôtre. Les plaintes de Philoctete, Œdipe à Colone, Antigone proſternée aux pieds de Créon, & lui demandant

avec des larmes les honneurs de la ſépulture pour le cadavre de ſon frere : ces attitudes ſimples ont ſuffi pour animer des tragédies entieres, pour arracher des pleurs à toute la Grece aſſemblée.

Je m'arrêterai quelques inſtans ſur cette *ſimplicité* ſi chere à quiconque veut ſe donner la peine d'étudier la vérité de l'art dramatique. Nos modernes même nous offrent des exemples qui établiſſent la beauté & le ſuccès du *ſimple*. Les trois derniers actes de Zaïre, de l'aveu de tous les connoiſſeurs, ſont un chef-d'œuvre, par la raiſon qu'ils marchent, ſe ſoutiennent, ſe développent ſans nul ſecours d'épiſodes. M. de Voltaire, à vingt-cinq ans, nous a fait voir Philoctete amoureux de Jocaſte ; comme ſi ce n'étoit pas aſſez de la ſituation terrible d'Œdipe pour remplir un drame : mais ce grand poëte ſacrifioit alors au mauvais goût de ſes contemporains. Plus éclairé par l'expérience, pouvant à ſon tour ſervir de modele, il s'eſt bien gardé de faire la même faute dans Mérope : auſſi cette tragédie eſt-elle une des meilleures du théatre françois. " Plus un ſujet eſt compliqué, a ju-
„ dicieuſement obſervé M. Diderot, plus
„ le dialogue en eſt facile ; „ au lieu que, dans une tragédie ſimple, ſi l'on ne veut pas tomber dans la déclamation, il faut néceſſairement répandre une ame vigoureuſe, enflam-

mée, *pleno profluat pectore* : & c'eſt là ce feu ſacré du génie, que poſſedent, par malheur pour le progrès de l'art, ſi peu d'écrivains.

Un trait que j'emprunte de la gazette littéraire de cette année (1765), achevera de démontrer combien le *ſimple* eſt préférable à tous les faux ornemens du *compoſé*.

Un jeune officier Anglois eſt fait priſonnier dans un combat par une nation de ſauvages. Il eſt prêt de tomber ſous la hache ; un vieux guerrier ſe diſpoſoit à le percer d'une fleche : il fixe ſes regards, ſe laiſſe attendrir ; l'arc lui échappe des mains ; il s'aſſure de l'officier, l'emmene dans ſa cabane, lui fait des careſſes, en prend ſoin, l'inſtruit dans ſa langue. Ils vivoient enſemble comme deux tendres amis ; une ſeule choſe inquiétoit l'Anglois : il ſurprenoit ſouvent les yeux du ſauvage attachés ſur lui, & mouillés de larmes. Le vieillard, au retour de la belle ſaiſon, rentre en campagne avec ſa nation ; l'officier le ſuivoit ; ils découvrent un camp d'Anglois ; le vieux guerrier obſerve la contenance de ſon priſonnier ; il lui demande, après un long ſilence, s'il ſera jamais aſſez ingrat pour porter les armes contre le peuple chez qui il a trouvé un ami : le jeune homme avec des pleurs s'écrie que, tant qu'il vivra, ils ſeront toujours ſes freres. Le ſauvage met les deux mains ſur ſon viſage en baiſſant la tête ; & après avoir été quel-

que tems dans cette attitude, il conſidere l'Anglois, & lui dit d'un ton mêlé de tendreſſe & de douleur : as-tu un pere ? Il vivoit encore, replique le jeune homme, lorſque j'ai quitté ma patrie. Ah, qu'il eſt malheureux, s'écrie le ſauvage ! Et après s'être tû quelques momens : ſais-tu que j'ai été pere ? Je ne le ſuis plus ! j'ai vu tomber mon fils dans le combat ! il étoit à mon côté ; je l'ai vu mourir en homme ; il étoit couvert de bleſſures, mon fils, quand il eſt tombé ! Mais je l'ai vengé.

En prononçant ces mots avec force, il friſſonnoit, il reſpiroit avec peine, & ſembloit ſuffoqué par des gémiſſemens qu'il ne vouloit pas laiſſer échapper ; ſes yeux étoient égarés, & ſes larmes ne couloient pas. Il ſe calma peu à peu ; & ſe tournant du côté de l'orient, il montra le ſoleil levant au jeune Anglois, & lui dit : vois-tu ce beau ſoleil reſplendiſſant de lumiere ? as-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, répond l'Anglois, j'ai du plaiſir à le regarder. — Eh bien, je n'en ai plus ! Après avoir dit ce peu de mots, le ſauvage regarda un manglier qui étoit en fleurs : vois-tu ce bel arbre, dit-il au jeune homme ? as-tu du plaiſir à le regarder ? .. Je n'en ai plus, reprit le vieillard avec précipitation ; & auſſi-tôt il ajouta : pars, va chez les tiens, afin que ton pere ait encore du plaiſir à voir le ſoleil qui ſe leve, & les fleurs du printems.

Quel tableau pathétique, & comme on y ſaiſit la touche de la nature! Malheur au cœur aſſez inſenſible pour n'en être pas attendri juſqu'aux larmes! Voilà de ce beau ſimple qui nous frappe par-tout chez les Grecs, & moins ſouvent chez les Latins. Les premiers ne l'employoient pas ſeulement dans la *fable*, dans l'expreſſion; il dirigeoit le choix de leurs *caracteres*. Ennemis de ces *charges* groſſieres que nous avons adoptées, on ne voyoit point dans leurs drames un avare préciſément en contraſte avec un prodigue; ils ſavoient varier les nuances de ces *caracteres* par des dégradations légeres, & perceptibles pour le goût.

Les caracteres.

Je comparerois volontiers nos poëtes dans cette partie, à ces peintres mal-adroits, qui, pour donner plus d'embelliſſement & de force à leur ſujet, & de ton à leurs couleurs, plaçoient dans leurs tableaux un negre à côté d'une jolie femme. Je citerai toujours des exemples, parce que des exemples inſtruiſent mieux que des raiſonnemens. Corneille a deux héros à nous repréſenter, tous deux d'une égale valeur, Horace & Curiace; il a l'heureuſe adreſſe, ſans l'artifice groſſier de ces oppoſitions triviales, de nous offrir ſous des traits particuliers chacun de ſes deux perſonnages. C'eſt là le talent du grand homme, de ce beau génie qui étoit rempli de la nature, qui ſavoit

immoler les acceſſoires, les beautés étrangeres, pour conſerver le fonds, pour être ſimple & vrai, qui nous a peint enfin les Romains tels qu'ils étoient : car il faut mettre au rang des lieux communs de la converſation, répétés par les gens du monde qui n'approfondiſſent rien, ce prétendu apophtegme: " Racine a peint les hommes „ tels qu'ils ſont, & Corneille tels qu'ils „ devroient être „ ; jugement des plus faux: Corneille a repréſenté les Romains tels qu'ils étoient réellement, & ſuivant les divers âges de leur empire.

Des images.

Nous obſerverons qu'il faut que ce *ſimple* ſoit animé par des *images*. Malgré toutes les regles qu'on m'objectera, je ne doute pas que tout ne puiſſe s'offrir aux yeux, quand on a l'heureuſe faculté de faire paſſer dans l'ame du ſpectateur le trouble qui eſt cenſé déchirer celle du perſonnage Un génie heureuſement audacieux préſenteroit avec des applaudiſſemens, ou je me trompe fort, Barnewelt aſſaſſinant ſon oncle, Medée égorgeant un de ſes enfans : mais qu'on prenne garde que j'ai dit un génie ; ſans cette qualité ſi puiſſante, ſi rare, la *terreur* refroidie devient l'*horreur* dégoûtante: pluſieurs de nos auteurs l'ont éprouvé.

Æſchile le premier *tragique* en ce genre.

Si cette *terreur* doit être l'ame de la machine dramatique, me pardonnera-t-on de regarder Æſchile comme le ſeul *tragique*

en ce genre que nous puiſſions propoſer pour modele? Je ne nierai pas qu'il lui manque les connoiſſances cultivées, la correction, l'art des Sophocle, des Euripide: mais trouve-t-on chez ces derniers, des tableaux auſſi impoſans que ceux qui ſont ſortis en foule de la main de pere du théatre? Vulcain, miniſtre de la veangeance divine, attachant ſur un rocher l'infortuné Promethée, & clouant ſes fers à ce rocher; ce malheureux luttant en quelque ſorte contre Jupiter lui-même, ſe répandant en blaſphêmes contre ce tyran céleſte, englouti enfin par un tourbillon rapide dans les abymes de la terre; l'ombre de Darius s'élevant du tombeau aux évocations d'Atoſſa, & frappant de reſpect & d'effroi une troupe de vieillards proſternés; les portes du palais d'Agamemnon s'ouvrant avec un bruit épouvantable, & laiſſant voir ſon cadavre enſanglanté; Oreſte, un bandeau ſur le front, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée teinte encore de ſang, environné des furies qui le pourſuivent avec des hurlemens; Clytemneſtre elle-même, ſortant des gouffres infernaux, & appellant à haute voix ces divinités vengereſſes. Quels ſpectacles! Qu'on joigne à cette richeſſe de tableaux, des vers ſublimes, & d'un rhytme pittoreſque & analogue au ſujet; qu'on y ajoute le choc, la flamme des

paſſions, la nobleſſe & la variété des caracteres : ne conviendra-t-on pas que voilà la tragédie ſur ſon trône, dans ſon plus haut point de ſplendeur & d'énergie ?

C'eſt donc là le grand objet que je voudrois que tout poëte dramatique eût toujours devant les yeux ; ce ſeroit enſuite au goût à marquer l'emploi de ces moyens tragiques.

Je reviens, ſans trop m'en appercevoir, à cette partie théatrale que j'aime, & qui, à mon gré, eſt une des plus heureuſes créations du génie d'Æſchile ; je veux parler de ce *ſombre*, le reſſort qu'on doit le plus faire mouvoir dans la tragédie. La nature elle-même ne nous donne-t-elle pas cette leçon ? La majeſté d'un orage nous frappe plus que tout le brillant d'une belle aurore ; le tonnerre enfermé dans la nue, ſcintillant & éclatant par intervalle, en impoſe plus que le ſoleil dardant ſes rayons à travers des nuages colorés ; la mer calme ne produira pas dans notre ame les effets ſublimes de la tempête. Qu'on faſſe attention que les impreſſions qu'excite le *ſombre*, ſont toujours plus profondes, maîtriſent davantage la nature humaine. Pergoleze eſt beaucoup plus grand, plus muſicien dans ſon *Stabat* que dans la *Serva Padrona*. Cette remarque en fait naître une autre. Il eſt bien ſingulier que notre muſique en ce genre ait fait des

Nouvelles idées ſur le *ſombre*.

progrès ſupérieurs à ceux de notre poéſie. Le quatrieme acte de Zoroaſtre, je parle du muſicien, le morceau de Caſtor, *triſtes appréts*, peuvent donner à nos auteurs une idée ſuffiſante du ſuccès qu'auroit le *ſombre* porté au théatre de la nation. Il ne faut pas conclure, d'après la timide médiocrité de l'abbé Nadal (*), que l'apparition d'une ombre nous révolteroit. Ce ſpectacle a réuſſi dans Sémiramis; & il ne ſeroit pas impoſſible de lui prêter un nouveau degré de terreur. M. de Voltaire, dans ſa diſſertation intéreſſante pour les amateurs de la tragédie, à la tête de cette même Sémiramis, prévient à ce ſujet les inſipides objections de ces fades plaiſans, qui penſent avoir laiſſé échapper un bon mot, quand ils ont répété qu'*ils ne croient point aux revenans*. Aſſurément M. de Voltaire ne doit pas être ſoupçonné d'y croire: & il a judicieuſement remarqué que cet appareil au théatre produiſoit des effets. Ne rougiſſons pas d'avouer que le commandeur, dans la farce du feſtin de Pierre, nous fait quelque plaiſir. L'ombre

(*) Il ſe félicite, dans la préface de ſa tragédie de Saül, de n'avoir pas fait paroître l'ombre de Samuel; & il a raiſon. L'emploi de ces hardieſſes de théatre n'appartient qu'au génie; & ces ſcenes du ſublime, dans des mains foibles & malheureuſes, ne produiſent que le bizarre & l'abſurde.

de Didon, dans Enée & Lavinie, opéra de Fontenelle, la derniere fois qu'on l'a joué, m'a paru affecter le ſpectateur. Qui ne trouvera pas un ténébreux ſublime dans ce paſſage de Job, chap. 45 ? " Dans l'horreur „ d'une viſion nocturne, lorſque le ſommeil „ aſſoupit davantage tous les ſens des hommes, je fus ſaiſi de crainte & de tremble„ ment, & la frayeur pénétra juſqu'à mes „ os. Un eſprit ſe préſenta devant moi, & „ les cheveux m'en dreſſerent à la tête. Je „ vis quelqu'un dont je ne connoiſſois pas „ le viſage ; un ſpectre parut devant moi, „ & j'entendis une voix foible comme un „ petit ſouffle, qui me dit : l'homme comparé „ à Dieu ſera t-il juſtifié, & ſera-t-il plus „ que celui qui l'a créé ? „

Que l'on me permette de m'appuyer encore d'un exemple. J'emprunte une ſcene terrible de Shakeſpear (*), ce fidele imitateur d'Æſchile à bien des égards. J'avertis mes

(*) Jamais tragique n'a plus reſſemblé à Æſchile ; Othello, Hamlet, Macbeth offrent des traits admirables. Nous n'avons dans aucune de nos pieces un tableau des effets de la terreur qui ſuit le crime, comparable à celui que nous voyons dans cette derniere tragédie. Il n'eſt pas ſurprenant que les Anglois, en faveur de pareilles beautés, faſſent grace à Shakeſpear ſur tous les défauts monſtrueux qui le défigurent. Ce n'eſt qu'au génie qu'on pardonne des fautes.

lecteurs que je ne traduis pas ; je retranche, j'ajoute : heureux ſi je pouvois me pénétrer du génie de mon modele ! Je ne ſaurois me diſpenſer, en faveur des perſonnes qui n'ont pas l'hiſtoire d'Angleterre préſente, de tracer une eſquiſſe de la tragédie de Richard III, dont cette ſcene eſt tirée. Cette piece eſt intitulée : *The life and death of Richard III, la vie & la mort de Richard III.* Henri VI, de la maiſon de Lancaſtre, a été détrôné par le duc d'Yorck, qui bientôt eſſuie à ſon tour les révolutions de la fortune, & perd le trône & la vie. Son fils Edouard reprend la couronne ; il avoit deux freres, le duc de Clarence & le duc de Gloceſtre, depuis Richard III : ce dernier, le plus ſcélérat & le plus fourbe, comme le plus difforme des hommes, poignarde de ſa propre main le prince de Galles, fils de Henri VI, qui ſe nommoit auſſi Edouard, court aſſaſſiner l'infortuné pere dans ſa priſon, trouve moyen de détruire dans l'eſprit de ſon frere Edouard, Clarence ſon autre frere, le fait arrêter en cachant ſa perfidie, envoie à la tour deux aſſaſſins qui égorgent ce prince, & le plongent dans un tonneau de malvoiſie. Le roi Edouard meurt ; Richard s'empare du trône, après avoir fait maſſacrer impitoyablement ſes deux neveux. Il avoit ſcellé ſes forfaits, en épouſant la princeſſe Anne, veuve du fils de Henri VI.

Bientôt

Bientôt empoiſonnée par ſon barbare époux, elle ſuivit au tombeau les victimes de ſa rage. Le duc de Buckingham, lâche complice de ce monſtre, en reçoit lui-même la mort pour récompenſe. Richard raſſaſié de crimes, noyé dans des flots de ſang, éprouve enfin qu'il eſt un Dieu vengeur. Le comte de Richemont arme contre ce déteſtable prince, lui donne bataille, la gagne, le tue, & devient roi.

SCENE V *du cinquieme Acte* (*).

On apperçoit dans l'éloignement, un camp, la lueur des feux allumés ſelon l'uſage de la guerre, & quelques flambeaux qui répandent une foible clarté ſur le fond de la ſcene. La tente du comte

Scene V du cinquieme acte de Richard III, tragédie de Shakeſpear.

(*) Les littérateurs, dont la plupart entendent l'anglois, ſeront peut être flattés de juger par eux-mêmes du parti que j'ai tiré de la ſcene de Shakeſpear; c'eſt ce qui m'engage à l'inſérer ici dans la langue originale. Je n'imagine point que l'on me faſſe un crime de n'avoir pas employé toutes les ombres que ce grand poëte fait paroître, & d'avoir ſupprimé le refrain de compliment pour Richard, tandis que j'ai conſervé celui qui doit entretenir la terreur. Mes lecteurs, je crois, prendront ma défenſe, c'eſt-à-dire, les Francois, pour qui j'écris; car il ne faut pas aſſurer qu'il exiſte un goût général, & je n'en condamne aucun; mais le premier but d'un écrivain ſage, eſt de chercher à plaire à ſes concitoyens, quand la vérité n'en ſouffre pas. Encore

de Richemond domine parmi d'autres tentes; elle eſt ouverte & en face du ſpectateur, mais à peine peut-elle ſe voir. Le devant du théatre eſt dans la nuit: à l'un des côtés eſt la tente de Richard; il paroît endormi; il eſt revêtu de ſon armure, & aſſis dans un fauteuil; il a ſon caſque, orné du bandeau royal, poſé ſur une table, où lui-même il a la tête appuyée ſur un bras; ſur cette table eſt une lampe expirante, qui produit de tems en tems de longs effets de lumiere: elle porte par intervalle ſon reflet ſur Richard qui ſemble ne jouir que d'un ſommeil agité. On obſervera que, lorſque ces traits de lumiere s'affoibliſſent, on diſtingue à peine cette partie du théatre.

PREMIERE OMBRE (*).

Le prince Edouard, fils de Henri VI, dans un habillement guerrier, & le côté enſanglanté.

PLEINE d'un couroux implacable,
Demain, mon ombre & te preſſe & t'accable!
Richard, demain, graces au ciel vengeur,

---

une fois, j'eſſaie d'imiter cette ſcene admirable; je ne la traduis point. Si elle déplait, le tort retombera ſur moi; je ſuis le premier à venger Shakeſpear, puiſque j'ai eu le courage de rapprocher l'original de la copie.

(*) On n'oubliera pas qu'il échappe à Richard, quand les ombres lui adreſſent la parole, des frémiſſemens, des mouvemens de terreur variés, qui décelent ſon trouble. On ſe ſouviendra encore que ces ombres ſucceſſivement s'élevent de la terre, qu'elles y rentrent

SCENE V.

Between the Tents of Richart *and* Richmond: *The sleeping.*

Enter the Ghoſt of prince Edward *Son to* Henry *the Sixth.*

Ghoſt. LET me ſit heavy on thy ſoul to morrow! (*To K.* Ric.
Think how thou ſtab'ſt me in the prime of youth
At *Tewkſbury*; therefore deſpair and die.
Be cheerful *Richmond*, for the wronged ſouls (*To* Richm.
Of butcher'd Princes fight in thy bealf:
King *Henry*'s iſſue, *Richmond*, comforts thee.

Enter the Ghoſt of Henry *the Sixth.*

Ghoſt. When I was mortal, my anointed body (*To K.* Ric.
By thee was punched full of holes;
Think on the *Tower*, and me; deſpair, and die.
Virtuous and holy be thou conqueror; (To Richm.
Harry, that propheſy'd, thou ſhould'ſt be King,
Doth comfort thee in ſleep; live thou and flourish.

Enter the Ghoſt of Clarence.

Ghoſt. Let me ſit heavy on thy ſoul to-morrow! (*To K.* Ric.
I that was wash'd to death in fulſom wine,
Poor *Clarence*, by thy guile betray'd to death:
To-morrow in the batthel think on me,
And fall thy edgleſs ſword; deſpair, and die.
Thou off-ſpring of the houſe of *Lancaſter*, (*To* Richm.
The wronged heirs of *York* do pray for thee,
Good Angels guard thy battel; live and flourish.

Enter the Ghoſts of Rivers, Gray, *and* Vaughan.

Rivers. Let me ſit heavy on thy ſoul to-morrow, (*To K.* R.
Rivers, that dy'dat *Pomfret*; deſpair, and die.
Gray. Think upon *Gray*, and let thy ſoul deſpair. (*To K.* R.

Qui ſeconde les vœux d'une trop juſte haine,
Tu reçois tous les coups dont tu perças mon cœur,
Quand de mes triſtes jours la fleur s'ouvroit à peine!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

SECONDE OMBRE.

Henri VI, ayant ſon diadème & ſon manteau royal couverts de ſang.

Enviſage, tyran, cette illuſtre victime,
Dont ta fureur impie a déchiré le ſein (*):
Le nom ſacré de roi n'arrêta point ta main.
De l'ombre de la tour vois s'élever ton crime;
Entends ces murs affreux contre toi dépoſer;
Mon ſang jaillit encore, ardent à t'accuſer.
C'eſt Henri qui demande, & s'applaudit d'avance
Que le ciel ſur Richard épuiſe ſa vengeance.
De la mort qui t'attend (**) ſens toutes les horreurs!

---

après avoir accablé Richard de leurs malédictions; on ne fait que les entrevoir, parce que les regles du pittoreſque théatral exigent que ces ſortes d'apparitions ne ſoient pas trop ſous les yeux. C'eſt Garrick qui joue à Londres le rôle de RICHARD: on n'a jamais vu, dans ce perſonnage ſurtout, un acteur ſe rendre plus maître de l'ame du ſpectateur.

(*) Ce prince fut percé, dans la tour, de pluſieurs coups de poignard par ce monſtre d'inhumanité. La ſcene qui nous préſente cette cataſtrophe eſt atroce; c'eſt le dénouement de la tragédie qui porte le nom de Henri VI.

(**) Ce refrain, dans l'anglois, eſt d'une préciſion éner-

Vaug. Think upon *Vaughan*, and with guilty fear
Let fall thy launce! *Richard*, deſpair and die. (*To K. R.*
All. Awake, and think our wrongs in *Richard's* boſom
Will conquer him. Awake, and win the day. (*To. K.* R.

Enter the Ghoſt of lord Haſtings.

Ghoſt. Bloody and guilty; guiltily awake; (*To. K.* Rich.
And in a bloody battel end thy days:
Quiet untroubled ſoul, awake. (*To.* Rich.
Arm, fight, and conquer, for fair *England's* ſake.

Enther the Ghoſt of the two young Princes.

Ghoſts. Dream on thy couſins ſmother'd in the *Tower*:
Let us be laid within thy boſom, *Richard*, (*To. K.* Rich.
And weigh thee down to ruin, ſhame, and death!
Thy Nephews ſouls bid thee deſpair and die.
Sleep *Richemond*, sleep in peace, and wake in joy. (*To* R.
Good Angel guard thee from the boar's annoy;
Live, and beget a happy race of Kings.
Edward's unhappy ſon do bid thee flouriſh.

Enter the Ghoſt of Anne *his wife.*

Ghoſt. Richard, thy wife, that wretched *Anne* thy vife,
That never slept a quiet hour with thee, (*To K.* Rich.
Now fills thy sleep with perturbations:
To-morrow in the battel think on me,
And fall thy edgleſs word: deſpair and die.
Thou quiet ſoul sleep, thou a quiet sleep: (*To* Rich.
Dream of ſucceſs and happy victory,
Thy adverſary's wife doth pray for thee.

Enter the Ghoſt of Buckingham.

Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs !

Se tournant vers le camp de Richemond.

Et toi, jeune héros, vengeur de notre race,
Vois s'accomplir le ſort que t'a prédit ma voix (*);
Le ciel qui t'inſpira ta généreuſe audace,
Sur ton front triomphant met le bandeau des rois.

TROISIEME OMBRE.

Le duc de Clarence, le viſage enſanglanté.

Que le ſang de ton frere (**), amaſſé ſur ta tête,
Sur ta tête demain retombe & ſoit vengé !
Par tes affreux complots vois Clarence égorgé,
Clarence... qui t'aima ... Ton ſupplice s'apprête ;
Ton glaive enfin ſe briſe & tombe de ta main ;
Richard, le ciel, l'enfer, tout preſſe & veut ta fin ;

---

gique ; il eſt rendu par ces deux mots, *deſpair and die*. La déclamation dans cette langue, étant plus prononcée, plus forte que la nôtre, cette répétition produit un effet encore plus ténébreux. Les acteurs appuient beaucoup ſur *die*, & prêtent à ce mot tout le ſombre de la terreur dramatique. Voilà de ces beautés qui, propres à chaque langue, ne ſauroient ſe tranſporter dans une autre.

(*) Henri, dans la tragédie de ce nom, prédit au jeune comte de Richemond, qu'il montera ſur le trône d'Angleterre.

(**) Clarence fut mis en priſon, parce qu'il s'appelloit *George*, & qu'un aſtrologue avoit prédit au roi qu'un G ſeroit l'initial du nom de celui qui devoit être le deſtructeur de ſa maiſon. Richard entretint la foibleſſe barbare du monarque, &, comme nous l'avons dit, fit aſſaſſiner ſon frere Clarence dans la tour.

Ghoſt. The firſt was I that help'd thee to the crown:
The laſt was I that felt thy tyranny. * (*Th. K.* Rich.
O, in the battel think on *Buckingham*,
And die in terror of thy guiltineſs.
Dream on, dream on, of bloody deeds and death,
Fainting deſpair; deſpairing yield thy breath.
I dy'd for hope, ere I could lend thee aid; (*To* Richm.
But cheer thy heart, and be thou not diſmay'd:
God and good Angels fight on *Richmond*'s ſide,
And *Richard* fall in height of all his pride.
(*The Ghroſts vanish.*
(*K.* Richard *ſtarts out of his dream.*
K. Rich. Give me another horſe—bind up my wounds.
Have mercy, *Jeſu* —— ſoft, I did but dream.
O coward conſcience! how doſt thou afflict me?
The lights burn blue. —— is it not dead midnight?
Cold fearful drops ſtand on m'y trembling flesh.
What? do I fear my ſelf? there's none elſe by,
Is there a murth'rer here? no; yes, I am; *

* —— No; yes, I am:
Then fly — what, from my ſelf? great reaſon; why;
Leſt I revenge. What? my ſelf on my ſelf?
I love my ſelf. Wherefore? for any good
That I my ſelf have done unto my ſelf?
O no. Alas, I rather hate my ſelf,
For hateful deeds committed by my ſelf,
I am a villain; yet I lie, I am not.
Fool, of thy ſelf ſpeak well —— Fool do no flatter.
My conſcience hath, &c.

L'orage des fléaux ſur toi fond & s'arrête.
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs !
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs !

QUATRIEME ET CINQUIEME OMBRES,

qui paroiſſent à la fois, deux jeunes enfans, neveux de Richard : ils ſont vêtus de blanc, ſe tenant embraſſés & tout couverts de ſang ; ils furent poignardés en effet dans cette ſituation, & dans le même lit.

Vois deux victimes innocentes
Que ta faim de régner frappa dans le berceau.
Puiſſent nos ombres gémiſſantes
Porter la mort au ſein du plus cruel bourreau !
Puiſſions-nous dans tes flancs enfoncer le couteau,
Déchirer de nos mains tes entrailles fumantes,
Te tourmenter encor dans la nuit du tombeau,
A tes yeux effrayés d'un horrible tableau,
Toujours nous remontrer plus pâles, plus ſanglantes !
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs !
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs !

SIXIEME OMBRE.

La princeſſe Anne, veuve du fils de Henri VI, qui eut la foibleſſe ou plutôt la lâcheté d'épouſer Richard, tout dégouttant encore du ſang de ſon mari ; elle a des habillemens de deuil, le bandeau de veuve, & elle eſt couverte d'un voile noir.

Reconnois-tu, Richard, ta femme infortunée,
Cette épouſe infidelle à ſon premier époux,

My conſcience hath a thouſand ſerv'ral tongues;
And ev'ry tongue brings in a ſev'ral tale,
And ev'ry tale condemns me for a villain.
Perjury, perjury in high'ſt degree,
Murther, ſtern Murther in the dir'ſt degree
All ſeveral ſins all us'd in each degree,
Throng to the bar, all crying, guilty, guilty!
I ſhall deſpair: there is no creature loves me:
And if I die, no ſoul will pity me. **
Methought, the ſouls of all that I had murther'd
Came to my tent, and every one did threat
To-morrow's vengeance on the of *Richard*.

** —— no ſoul will pity me.
Nay, wherefore ſhould they? ſince that I my ſelf
Find in my ſelf no pity to my ſelf.
Methought, the ſouls of, &c.

Qui put joindre ſa main à ta main forcenée,
Dont le ciel vengeur par tes coups
Précipita la derniere journée,
Qui près de toi jamais n'a goûté le ſommeil,
Qui toujours revoyoit ſon crime à ſon réveil?..
Je viens te rendre tout ce trouble,
Dans tes ſens conſternés répandre la terreur.
Mon ombre te pourſuit, & s'attache à ton cœur;
Que par moi, s'il ſe peut, ton ſupplice redouble!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

SEPTIEME OMBRE.

Le Duc de Buckingham en habit de pair, un des complices les plus ardens de Richard, & qui cependant, au moment de ſa mort, alloit prendre le parti de Richemond.

Vois ton premier flatteur, ta derniere victime.
Ce prix m'étoit bien dû; je t'ai prêté mon bras.
Tyran, le complice du crime
Du crime ſeul devoit recevoir le trépas.
Juſque dans le combat emporte mon image!
Ne rêve que de mort, que de ſang, de carnage!
Que ton cœur, que ton cœur, de larmes enivré,
Soit par toi même dévoré!
Qu'il ſoit déjà flétri de l'horreur éternelle!
Qu'il ſoit déjà plongé dans les feux des enfers!
Sous l'excès des tourmens divers,
Richard, exhale enfin ton ame criminelle!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

Se tournant vers le camp de Richemond.

Sous tes drapeaux je brûlois de me rendre,
Richemond ; j'accourois te ſervir, te défendre.
Le ciel n'a point permis qu'au rang de tes ſujets,
Je puſſe expier mes forfaits.
Ma voix, du ſein des morts, t'annonce la victoire ;
Dieu chaſſe loin de toi tous les traits deſtructeurs ;
Le glaive en main, ſes anges protecteurs
A tes côtés combattent pour ta gloire ;
Tandis que le tyran, ſous ton char écraſé,
Sous cent coups de foudre briſé,
Du faite des grandeurs, de l'orgueil & des crimes,
Roule précipité dans les profonds abîmes.

Une foule d'ombres s'élevant toutes à la fois, de tout âge, de tout ſexe, toutes habillées différemment, beaucoup cependant ſont couvertes de linceuls enſanglantés ; s'écrient enſemble :

Conſidere, tyran, tout un peuple à la fois,
Victime des fureurs d'une guerre éternelle (*).
L'Angleterre immolée à ta rage cruelle,
A pouſſé vers les cieux une plaintive voix.
L'appui du malheureux, le ſoutien de nos droits,
Se leve ; il va briſer ta tête criminelle ;
Le maître & le juge des rois
A prononcé ta ſentence mortelle.
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs !
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs !

(*) Les *roſes rouge & blanche*, qui ont fait verſer tant de ſang, & qui ont coûté la vie à quatre-vingt princes des deux maiſons de Lancaſtre & d'Yorck.

(Elles s'enfoncent dans la terre.)

Après quelques momens, pendant leſquels l'agitation de Richard paroît redoubler, s'élancent de la terre des traits de feu ; ils ſont ſuivis de l'apparition d'un fantôme effroyable, qui d'une main tient un poignard enſanglanté, & de l'autre une torche allumée. Il approche de Richard :

Enfin, Richard (*), je tiens ma proie !
Demain je punis tes forfaits !
Demain, dans les tourmens tu tombes pour jamais !
Pour jamais dans tes pleurs, dans ton ſang je me noie !
C'eſt moi qui, le vengeur des peuples opprimés,
C'eſt moi qui, ſourd au cri d'un éternel blaſphême,
Sur les tyrans de rage conſumés,
Attache la douleur, attache l'enfer même.
Je vais toujours te déchirer !
Je vais toujours te dévorer !
Tu renaîtras toujours, pour toujours expirer !
De l'enfer qui t'attend vois tous les précipices,
Avides d'engloutir un coupable mortel . . .
Je laiſſe dans ton cœur le premier des ſupplices,
Le premier des démons, le remords éternel.

Il s'abyme, environné d'un tourbillon de feu, & après avoir ſecoué des étincelles de ſon flambeau ſur le cœur de Richard.

(*) La foule d'ombres & le fantôme ſont de mon invention ; je ſouhaite que ces traits, étrangers à l'original ne déplaiſent pas.

RICHARD, *tout-à-coup levant ſon bras de deſſus la table, s'agitant & s'écriant dans ſon ſommeil & avec rapidité :*

(*Le théatre s'éclaire entiérement.*)

Qu'on arrête mon ſang élancé de mes plaies...
Richemond . . il ſeroit vainqueur !...
A l'inſtant... un courſier... Ciel !...
Il s'élance avec précipitation de ſon fauteuil, fait quelques pas comme pour fuir, ſe réveille & s'arrête.
Lâche ! tu t'effraies !...
D'un ſonge, d'un vain ſonge !... *Il regarde de tous côtés.*
Eh . . : d'où nait ma terreur ?...
Il met la main ſur ſon cœur.
De mon cœur qui, ſans ceſſe empoiſonnant ma vie,
M'accuſe, me condamne, & contre moi s'écrie.
Il fait quelques pas ſur la ſcene, en remettant la main ſur ſon cœur.
Je n'étoufferai pas cette importune voix !...
Il s'arrête, en continuant d'être dans la même attitude.
Que le ſceptre me reſte, & que je ſois coupable.
En ſe frappant le ſein.
Je ſaurai bien dompter cet ennemi des rois...
Il leve les yeux au ciel, & fait quelques pas.
Le ciel ne brille encor que du feu des étoiles.
Sur l'horiſon la nuit étend ſes ſombres voiles...
Du friſſon de la mort je me ſens refroidir...
Eh ! qu'ai-je à redouter ?.. & qui me fait frémir ?..
Je ſuis ſeul en ces lieux... qui me frappe de crainte ?..

Moi, moi, qui m'épouvante & qui ne peux me fuir,
M'arracher aux remords dont mon ame eſt atteinte!..
A la fois ſoulevés, tous mes forfaits, ô ciel!
Juſqu'au fond de mon cœur plongent un trait mortel,
A haute voix m'appellent un perfide,
Un aſſaſſin farouche, un monſtre parricide!
L'enfer a dans mon ſein verſé tous ſes poiſons!
Déchiré par tous ſes démons,
Je ne vois ſous mes pas qu'un abyme effroyable!..
Du monde entier exécrable fléau,
Qui me conſoleroit d'un deſtin déplorable,
Quand la main la plus ſecourable
Ne m'aideroit pas même à deſcendre au tombeau?..
Je finirai mon ſort coupable,
Sans être plaint, heureux encor d'être oublié!..
Des mortels le plus dur, le plus impitoyable,
Richard... oſes-tu bien réclamer la pitié?..
Quel ſonge!.. j'ai cru voir les ombres effrayantes
De tous les malheureux à ma rage immolés...
Pâles, couverts de ſang, furieux, déſolés...
Sous le même linceul je les vois raſſemblés!..
J'entends leurs cris de mort... leurs plaintes menaçantes!..
Tous m'ont paru s'unir dans leur ſombre fureur,
Pour m'accabler demain de leur courroux vengeur.

La *pantomime*, autre partie dramatique.

Si le *ſombre* eſt une partie dramatique que nous ne cultivons point, il y en a encore une autre qui n'eſt pas moins négligée. La *pantomime*, que les Grecs & les Romains avoient portée au plus haut degré de perfection, &

que l'on peut appeller l'éloquence du corps, la langue premiere des paſſions, eſt au nombre de ces reſſorts du pathétique, dédaignés de nos auteurs de théatre. Cependant, ſi je ne craignois de me flatter, je citerois pour exemple le perſonnage d'Euthime; ſon jeu muet a paru, ſur le papier même, attacher & intéreſſer : que ſeroit-ce à la repréſentation! Il y a des attitudes, des geſtes, des ſignes du ſentiment, que la préciſion & la vérité mettent fort au-deſſus de toutes les richeſſes de la poéſie. Ce qu'on dit eſt ſi foible en raiſon de ce que l'on ſent! Qu'un ſeul regard, qu'un ſoupir ont quelquefois d'éloquence! Que cet orateur connoiſſoit bien l'empire de la *pantomime*, lorſqu'il découvrit le ſein de cette courtiſane aux yeux des juges qui l'alloient condamner! Dans une tragédie de *Balthazar*, cette main impoſante qui trace ſur la muraille, en caracteres de feu, l'arrêt de mort de ce prince, ne produiroit-elle pas un effet plus effrayant que tous les diſcours d'amplification de nos beaux eſprits? Les anciens ſe laiſſoient, bien plus que nous, entraîner par les affections de l'ame; ils recherchoient comme un plaiſir tout ce qui pouvoit exciter leurs impreſſions & les entretenir. Ils aimoient l'appareil, la cérémonie; ils étoient perſuadés qu'il eſt un langage pour les yeux comme pour les oreilles. Je ne ſais ſi nous devons trop nous applaudir de cette ſéchereſſe mé-

taphyſique qui fait abſtraction de tous les ſignes, & tue en quelque ſorte la nature. Malheur à l'auteur dramatique qui n'eſt que *raiſonneur*! La raiſon prépare les moyens: mais c'eſt de l'ame qu'ils tiennent cette vie, cette flamme brûlante qui les rend maîtres du cœur: & rien ne prête plus de force aux paroles que la langue des ſignes. C'eſt encore dans cette partie que les tragédies grecques ſont ſupérieures aux nôtres. Des enfans, des vieillards proſternés aux pieds d'Œdipe; un peuple entier, portant à la main & ſur la tête des rameaux & des bandelettes; Jocaſte offrant des guirlandes & de l'encens aux dieux domeſtiques; Philoctete ſe traînant égaré de douleur ſur la terre, pouſſant de longs gémiſſemens, découvrant même ſes bleſſures; Phedre mourante, preſque étendue ſur un lit, ſuccombant ſous la paſſion qui la dévore, remettant ſon voile pour cacher ſa rougeur, quand elle confie à ſa nourrice ſon amour inceſtueux pour Hippolite; Hécube les cheveux épars, couchée dans la pouſſiere, pleurant ſes enfans, ſon époux, ſa fortune anéantie, accablée d'un ſombre déſeſpoir; les jeunes fils d'Hercule refugiés autour d'un autel: voilà ce qui charmoit la Grece. Répandre ſur le drame le coloris de l'action, c'eſt l'effet heureux qui naît de la *pantomime*. Racine s'en eſt ſervi dans Athalie, avec un ſuccès qui auroit dû engager les autres écrivains dramatiques à l'imiter.

l'imiter. Les Anglois ont ſu profiter de cette ſource de béautés théatrales. L'épouſe de *Macbeth*, & non *Macbeth* lui-même, ainſi que l'a dit un homme d'eſprit eſtimable qui s'eſt mépris, eſt la complice de ſon mari; après avoir poignardé chez lui Duncan ſon roi & ſon parent, il s'étoit emparé du trône d'Ecoſſe. Sa femme, livrée à tout le trouble qui ſuit le crime, eſt devenue ſomnambule: on la voit, dans la nuit, s'avancer ſur la ſcene, les yeux fermés, dans un profond ſilence, imitant par ſes geſtes l'action de ſe laver les mains, comme ſi elle eût voulu effacer le ſang qui les avoit ſouillées. Quel tableau terrible, & qu'il renferme de ſublimes vérités! Dans la même piece, le ſpectre de *Banquo* que *Macbeth* a fait aſſaſſiner, vient s'aſſeoir dans un feſtin à la place de l'uſurpateur. Ce fantôme affreux, tout ſanglant, reparoît par intervalle, & n'eſt apperçu que de *Macbeth*, dont l'épouvante nous eſt repréſentée d'un pinceau énergique. L'ombre du pere d'*Hamlet*, avant que de prononcer un ſeul mot, ſe contente de faire pluſieurs fois un ſigne du doigt à ſon fils, & s'éleve autant de fois de la terre. C'eſt par ce geſte ſi expreſſif, par ce ſilence ténébreux, que Shakeſpear a ſu donner à ſon tableau toute la teinte tragique dont il

(*) L'auteur de la lettre ſur les ſourds & les muets.

étoit ſuſceptible ; par-là il irrite la curioſité du ſpectateur, il échauffe l'intérêt, prépare l'ame aux tranſports des paſſions. La *pantomime*, employée avec goût, eſt une des cordes majeures d'où réſulte l'accord dramatique, quand elle eſt revêtue d'une verſification mâle & ſoutenue : car toute piece qui manque de verſification, eût-elle d'ailleurs les autres qualités qu'exige le théatre, ne ſauroit avoir qu'une réputation éphémere.

Comme mon objet eſt une eſpece de développement des idées ſemées dans mon premier diſcours, j'ai imaginé qu'une réponſe détaillée aux critiques dont on m'a honoré, acheveroit d'offrir un précis de mes foibles connoiſſances ſur les divers ſecrets de mon art. On daignera ſe ſouvenir que je conſulte mes maîtres.

Réponſe aux diverſes critiques.

Un journaliſte (*) m'avoit reproché de n'avoir pas aſſez motivé la permiſſion que donne le P. Abbé au frere Arſene de voir & d'entretenir un étranger : j'ai ſenti la vérité de l'objection. Je crois que la meilleure façon de répondre à la critique, quand on eſt convaincu de ſa juſteſſe, eſt d'eſſayer de ſe corriger : c'eſt ce que j'ai tâché de faire, en mettant dans la bouche de ce ſupérieur, des vers qui néceſſitent davantage cette permiſſion. Qu'on n'attende pas que je me

Sur le rôle du P. Abbe.

(*) L'auteur de l'*Année littéraire*.

montre auſſi docile ſur le perſonnage de d'Orſigni, que le même cenſeur déſapprouve. Il auroit voulu que, moins fidele aux *Mémoires*, je n'euſſe point rendu d'Orſigni amoureux d'Adelaïde, que je me fuſſe contenté de lui faire jouer le ſimple rôle d'ami. Ne me ſerois-je pas écarté de mon but, en prêtant à d'Orſigni ce caractere étranger à l'intérêt que doit toujours exciter Adelaïde, l'ame inviſible de la piece? D'Orſigni, aimant Adelaïde, en parle avec plus de chaleur; ces deux amours animent, concentrent le foyer d'intérêt; contribuent beaucoup plus, ſelon moi, à l'unité d'action. D'ailleurs, il y a de la généroſité à ce d'Orſigni de conſoler ſon rival, de l'engager à retourner aux pieds d'une femme dont lui-même il eſt encore épris; la ſituation de Comminge en devient plus cruelle, plus déchirante, plus ouverte à ces combats, à ce choc des paſſions, d'où s'échappent les grands mouvemens dramatiques. J'ai donc eu deſſein que tout ſe rapportât à cette Adelaïde, le reſſort moteur de mon drame; c'eſt ce qui m'a empêché d'exécuter un plan qui m'avoit ſéduit au premier coup-d'œil. Je faiſois venir à la Trappe le pere de Comminge, mourant de douleur & de repentir d'avoir forcé ſon fils à s'arracher de ſes bras, demandant par-tout des nouvelles de ce fils, attiré à cette ſolitude ſur de vagues notions que Comminge

Sur celui de d'*Orſigni*.

Premier plan de la piece.

y étoit renfermé; le pere & le fils enfin ſe voyant, s'embraſſant, confondant leurs larmes. Quelle ſcene brillante à traiter! quel pathétique à déployer! Mais que ſeroit-il arrivé de cette ſcene dominante? Elle eût ſuſpendu, affoibli, ſi elle ne l'eût pas détruit, tout cet intérêt porté & réuni ſur Adelaïde. A quinze ans que j'eus la témérité de compoſer deux pieces de théatre, *Coligni*, & *le Mauvais Riche*, j'euſſe ſaiſi cette ſcene ſi ſéduiſante: aujourd'hui, plus inſtruit ſur le mérite de la nature & de la vérité, je crois avoir acquis quelques connoiſſances dans mon art, quand j'ai le courage de rejetter des beautés déplacées, & de leur préférer ce vrai ſans faſte, ſans éclat, cette ſimplicité ſi peu apperçue, & cependant ſi touchante, & qui n'eſt ſentie que du très-petit nombre des bons eſprits. Il faut qu'un auteur de théatre ait toujours devant les yeux l'enſemble de ſa piece, qu'il ne ſacrifie jamais le fonds aux acceſſoires. S'il arrivoit, par malheur pour le goût, qu'il réuſsît dans ces innovations contre la vérité de l'art, il ne doit point s'applaudir de tels ſuccès; ils ne peuvent être que paſſagers. C'eſt l'exacte imitation, & l'étude ſeule de la nature, qui ont fait les grands peintres & les grands poëtes, & qui leur aſſurent l'eſtime de tous les tems.

La ſcene d'EUTHIME dans

Je ſuis bien éloigné de chercher à juſtifier ma ſcene d'Euthime dans le premier acte, je la regarde comme très-néceſſaire, comme

une des ſources principales de l'intérêt. C'eſt de cette ſcene qu'émane celle du ſecond acte, qui a fait quelque plaiſir : la premiere prépare, enflamme la curioſité, & établit toutes les forces de la ſeconde. le premier acte.

Nous voici arrivés à la derniere ſcene du dernier acte, celle qui m'a ſemblé réunir le plus de ſuffrages ; on me pardonnera d'en faire l'éloge, puiſqu'elle ne m'appartient pas, & que je déclare la devoir à l'auteur des *Mémoires*. C'eſt ſans doute cet eſprit d'imitation, dont je m'étois peut-être trop pénétré, qui m'avoit entraîné, ſans m'en appercevoir, dans des répétitions de faits : je les ai ſupprimées ; je n'ai conſervé que la marche, le pathétique de la ſcene ; j'ai donné plus de feu au rôle de Comminge, & c'étoit une entrepriſe aſſez difficile que de varier les ſignes de douleur & d'accablement de ce perſonnage. Je lui fais terminer la piece avec la flamme qui l'a dévoré ; j'ai ajouté encore quelques coups de pinceau à celui du P. Abbé ; caractere, je l'avouerai, qui m'a le plus attaché : j'ai vu avec ſatisfaction que la plupart de mes lecteurs ont eu mes ſentimens de prédilection pour ce rôle.

Je dis que j'ai retranché des détails dont on étoit déjà inſtruit : c'étoit une faute conſidérable, qui retardoit les mouvemens de la ſcene ; mais je me ſuis bien gardé de mettre au nombre des *longueurs* qu'il fal- Sur les *longueurs*.

loit faire diſparoître, ces développemens du cœur, ces gradations de la paſſion d'Euthime, dont l'effet eſt ſi attendriſſant. C'eſt encore un des torts, ſelon moi, que je prends la liberté de reprocher au goût moderne. On ne veut plus que des ſemences de ſcenes, des ſquélettes dramatiques: bientôt on donnera des cannevas tragiques, comme les Italiens en donnent de comiques; ouvrages toujours monſtrueux, & néceſſairement médiocres. Je demanderois aux gens du monde, qui ne prennent pas la peine de s'initier dans les myſteres des arts, & qui ſur-tout crient contre ce qu'ils appellent des *longueurs*, ce qu'ils entendent par ce mot. Si dans une ſcene il y a des maximes, des réflexions toujours froides qui coupent le fil du ſentiment, des vers iſolés qui n'appartiennent point à la maſſe de la ſcene, & n'entretiennent point le *creſcendo*, des faits répétés, la ſtérile abondance de la déclamation; ſans contredit, ce ſont là des *longueurs*, & des *longueurs* impardonnables. Fuſſent-elles embellies de la plus brillante poéſie, il faudroit les extirper ſans pitié, comme on émonde les branches paraſites d'un arbre, pour ne conſerver que celles qui ſont utiles, & pour les fortifier. Mais nommera-t-on des *longueurs*, cette ame répandue, l'expreſſion puiſſante, &, ſi l'on peut le dire, le débordement des grandes paſſions, cet embonpoint du ſentiment, qui conſtitue

la force, l'énergie, la vie des caracteres dramatiques, qui eſt enfin l'opulence & l'effuſion du génie? Une ſcene riche, abondante, qui s'élance du ſein même du talent, comme on nous repréſente Minerve ſortant toute armée du cerveau de Jupiter, doit reſſembler à ces fleuves ſuperbes, qui dans leur naiſſance torrens impétueux, couvrent enſuite avec majeſté les campagnes, & non à ces eaux épargnées & reſſerrées dans un baſſin factice.

Je reviens toujours à la nature, que nous ne devons jamais perdre de vue, ainſi que le modele doit être ſans ceſſe ſous les yeux du peintre. Ecoutons une femme à qui la mort vient d'enlever ſon mari, une mere, un pere qui pleureront leurs enfans: ces perſonnes répandront leur ame dans leurs larmes: lorſqu'elles raconteront les circonſtances de ces pertes affligeantes, elles peſeront ſur tous les détails, retourneront ſur les mêmes images. Il ſe formera de ce langage diffus un réſultat de douleur, qui affectera, qui déchirera l'ame des auditeurs. La paſſion s'exprime avec abondance. Le ſentiment cherche à s'épancher, il n'y a que le bel eſprit qui ſoit retenu & compaſſé.

A la derniere repriſe d'Armide (*), le chef-

(*) Quinaut eſt peut-être de nos poëtes dramatiques celui qui a le plus approché des Grecs pour la

d'œuvre du théatre lyrique, j'ai entendu des amateurs de la préciſion, ou plutôt de la mutilation moderne, accuſer de *longueur* la ſimple & noble expoſition de cette belle tragédie : ils trouvoient auſſi *trop long* le dernier acte, qui eſt peut-être le cinquieme acte le plus ſublime pour l'exploſion des paſſions. Auſſi avons-nous aujourd'hui peu de *ſcenes*, mais en revanche beaucoup d'*allées* & de *venues* ſans liaiſon, ſans néceſſité. Ce ne ſont tout au plus que quelques traits hardis ou ingénieux, des combinaiſons calculées de coups de théatre, mais point d'enſemble, point de concours judicieux des rapports, des diverſes parties, point de corps bien proportionné, formé de ces membres épars. Si Racine à préſent nous donnoit la fameuſe ſcene d'Agrippine & de Néron, celle de Mithridate avec ſes enfans ; Corneille, la ſcene d'Auguſte & de Cinna ; Moliere, les ſcenes étendues & vigoureuſes qui ſont dans le Tartuffe, dans le Miſantrope : ces grands hommes entendroient un cri général s'élever contre les *longueurs*. Qu'on n'attende donc plus

---

ſimplicité, la vérité du ſentiment. Le cinquieme acte d'Armide me paroît autant au-deſſus du cinquieme acte de Berenice, que cette derniere tragédie eſt ſupérieure à la plupart de nos tragédies modernes. Je pourrois encore citer Théſée, Atys, comme des modeles inimitables dans l'art du théatre.

de nos poëtes qu'ils courent ſur-tout la carriere du lyrique. Il n'eſt plus poſſible de filer les ſcenes, de ſuivre la marche des paſſions, tantôt précipitée, tantôt majeſtueuſe; l'eſprit du jour eſt de ſacrifier le récitatif à l'ariette, c'eſt-à-dire, de nous préſenter un nain de deux pieds, au lieu de nous offrir une taille élégante & avantageuſe : de-là tous ces avortons littéraires & dans tous les genres. J'ai toujours penſé qu'il n'y avoit d'inutile que ce qui étoit ennuyeux, c'eſt la regle la plus ſûre pour juger des *longueurs*. Un homme d'eſprit me propoſoit d'élaguer, diſoit-il, Clariſſe. A Dieu ne plaiſe, répondis-je, que je commette un pareil acte de barbarie! Reliſez l'immortelle Clariſſe, portez-y toute votre attention, & vous ſentirez qu'il n'eſt point de traits indifférens dans ce vaſte tableau, que toutes les beautés y ſont à leur place, que ce ſont ces prétendues *longueurs* qui dans les derniers volumes vous approprient les malheurs de Clariſſe, vous plongent dans ſes douloureuſes ſituations, vous font en quelque ſorte mourir avec elle. On relut en effet cet ouvrage, & l'on trouva qu'il n'y avoit abſolument rien à y retrancher.

L'auteur de *l'Année littéraire* me fait d'autres reproches ſur quelques vers négligés, ſur des métaphores ſelon lui peu naturelles : je ne prétends point diſſimuler mes fautes ; on me diſpenſera de répéter à ce ſujet un aveu

qui ne coûte point à mon amour-propre, parce qu'assurément j'aime mieux la vérité, que la réputation de faiseur de vers. Je connois les difficultés de cet art, toute l'incapacité de mes foibles talens; j'en suis convaincu plus que personne: mais je prierai mes juges de souffrir que je saisisse l'occasion de répandre ici quelques idées nées au hasard sur la versification; tout le monde en raisonne avec assez de confiance:

„ .... Dans les vers tous s'estiment docteurs,
„ Bourgeois, pédans, écoliers, colporteurs, &c.
Rousseau, épître à Clément Marot.

Sur la *versification.* Mon dessein n'est point d'entrer dans le technique de la versification, quoique jusqu'à présent nous n'ayons eu là-dessus que des élémens très-imparfaits sans la moindre vue, dépouillés de toute discussion; cette matiere demanderoit à être traitée & approfondie par un homme d'un goût exquis, & dans l'esprit à-peu-près que le célebre *Dumarsais* nous a présenté les tropes. Il n'y a point de connoissances humaines sur lesquelles on ne puisse porter les lumieres de l'analyse métaphysique, si l'on veut perfectionner ces connoissances, & les asseoir sur des principes inaltérables. Je me contente en ce moment de parler de la versification en général. Un poëte doit avoir sa versification propre, comme un peintre a

ſa *maniere*. Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ont chacun une verſification qui les diſtingue, qui leur appartient; ils ont leurs beautés, leurs défauts particuliers. Quelquefois Corneille tombe dans l'emphatique & l'ampoulé, Racine dans le mol & l'élégiaque, Crébillon dans le dur & les conſtructions louches, M. de Voltaire dans le brillant & l'épique déplacé: conclura-t-on delà que ces quatre grands poëtes ne ſont pas auſſi grands verſificateurs? Ce n'eſt point ſur quelques vers, c'eſt ſur le ton général de leurs vers, qu'on jugera leur talent pour cet art. Qui me montrera un morceau de vers françois où l'on ne remarque pas des taches? Prenons le premier endroit de Racine (*), tel qu'il s'offrira ſous la main: l'on ſait que Virgile & Racine ſont les deux plus ſéduiſans verſificateurs qui aient exiſté. Arrêtons-nous à ce couplet de Joſabet, tiré de la ſeconde ſcene du premier acte d'Athalie; elle répond à Joad:

Et c'eſt ſur tous ces rois ſa juſtice ſévere
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui ſait ſi cet enfant, par leur crime entraîné,

(*) Un de nos meilleurs grammairiens modernes nous a donné des *remarques littéraires & grammaticales ſur la Bérenice de Racine*; on en trouve beaucoup qui ſont très-judicieuſes, & qui ne ſervent qu'à m'affermir dans l'idée que l'art des vers eſt le plus difficile de tous.

Avec eux en naiſſant ne fut pas condamné ?
Si Dieu le ſéparant d'une odieuſe race,
En faveur de David voudra lui faire grace ?
Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon eſprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie ;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas laiſſé pour mort, frappa ſoudain ma vue ;
Je me figure encor ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein :
Je le pris tout ſanglant ; en baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage,
Et ſoit frayeur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocens je me ſentis preſſer.
Grand Dieu ! que mon amour ne lui ſoit point funeſte !
Du fidele David c'eſt le précieux reſte ;
Nourri dans ta maiſon, en l'amour de ta loi,
Il ne connoit encor d'autre pere que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aſpect du péril ſi ma foi s'intimide,
Si la chair & le ſang ſe troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,

Conſerve l'héritier de tes ſaintes promeſſes,
Et ne punis que moi de toutes mes foibleſſes.

Ce morceau ſans doute eſt admirablement verſifié; il eſt écrit avec cette élégance, ce charme continu qu'a poſſédé le ſeul Racine. Oſons pourtant être ſacrilege, & employer la chicane de la critique vétilleuſe. Le premier vers eſt rempli de monoſyllabes durs, de ſons qui offenſent l'harmonie, *c'eſt ſur ces ſa ce ſe;* le troiſieme a ces mêmes défauts, *ſait ſi cet;* de ce troiſieme au quatrieme incluſivement reviennent des hémiſtiches qui riment enſemble, *enfant*, *naiſſant*, *ſéparant;* mon malheureux *frere*, odieuſe *race*, il faut ſe garder de finir les vers par un monoſyllabe, parce que cette chûte rend un ſon muet; la *chambre*, expreſſion familiere, & qui ne doit jamais entrer en poéſie; *pour mort*, hémiſtiche dur & ſourd; renverſé *ſur ſon ſein*, ce n'eſt plus ici la lyre enchantereſſe de Racine; *ſanglant en baignant*, autres ſons durs & déſagréables; frayeur *encore*, *encore* a été employé de même dans l'hémiſtiche, quatre vers plus haut; dans ta mai*ſon*, *en* l'amour, voici une *n* devant une voyelle, le plus ingrat de tous les ſons, le ſon nazal; il ne connoît *encor*, & pour la troiſieme fois après le quatrieme vers où il eſt répété, &c.

Je ne me ſuis point attaché à quelques expreſſions qu'on pourroit taxer de foibleſſe,

à quelques conſtructions qui, regardées avec cet œil difficile de critique, paroîtroient peut-être vicieuſes.

On trouve dans l'*Iphigénie* du même poëte, ces vers de ſuite, acte II, ſcene I:

Maintenant, tout vous rit: l'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincere *avec* vous eſt unie;
Elle vous plaint, vous voit *avec* des yeux de ſœur;
Et vous ſeriez dans Troye *avec* moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où ſon pere l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver *avec* elle.

Mais je n'ai pas beſoin de le redire, ce n'eſt point avec cet eſprit de petiteſſe, avec ce pédantiſme de raiſonnement, qu'il faut lire les poëtes; c'eſt avec la flamme qui les a inſpirés, & cette flamme ſacrée abſorbe leurs légeres imperfections. J'ai voulu prouver ſeulement, en puiſant mon exemple dans Racine, que la cenſure minutieuſe pouvoit attaquer juſqu'a la perfection même.

Tous les jours on nous dit qu'il eſt néceſſaire que dans les vers l'harmonie & l'élégance ſe ſoutiennent: ſans contredit; mais il faut varier ces tons, & c'eſt en cela que la verſification reſſemble à la muſique. Cette même muſique ne doit pas tout exprimer, comme la poéſie ne doit point tout peindre; tous les vers, pour être bons, auront-ils la

même cadence, bientôt ils fatigueront. Combien ai-je vu de perſonnes qui ont trouvé de la monotonie dans cette ſtrophe de la premiere ode ſacrée du fameux Rouſſeau !

Seigneur, dans ta gloire adorable
Qu*el* mor*tel* eſt digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu ! pénétrer
Ce ſanctuaire *impénétrable*,
Où tes ſaints inclinés, d'un œil *reſpectueux*,
Contemplent de ton front l'éclat *majeſtueux* ?

Les deux derniers vers ſur-tout leur ont paru produire les mêmes ſons, tomber de la même chûte. Il en eſt des vers ainſi que des couleurs : les teintes s'éteignent, ſe fondent les unes dans les autres, & par un heureux mélange forment une des belles parties de la peinture, le coloris. Un vers qui ſemblera lâche, à le juger détaché, placé à côté d'un autre vers, rendra celui-ci plus vigoureux. Un autre qu'on accuſera de dureté, appuiera la molleſſe du précédent. Il en eſt quelquefois pluſieurs que l'on ſacrifiera à la beauté d'un ſeul. Dans Racine,

Madame, je n'ai point des ſentimens ſi bas,

eſt relevé par ce vers admirable,

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas.

Ces vers de fer, dans Crébillon, ſont de toute beauté :

La nature marâtre, en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des ſoldats ;
Son ſein tout hériſſé n'offre aux deſirs de l'homme
Rien qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.

Des remarques ſur cet objet entraîneroient trop loin. Je reviens à des obſervations générales.

Le défaut de quelques-uns de nos verſificateurs, eſt de ſe former un *faire* ſur celui de nos maîtres ; on s'apperçoit que ces copiſtes ſerviles & rampans n'emploieroient pas une expreſſion, un mot, qui n'euſſent été conſacrés par leurs modeles : ſouvent ce ſont les mêmes penſées, les mêmes hémiſtiches. Que réſulte-t-il de cet eſprit d'imitation ? Que les vers de ces écoliers éternels ont toute la froideur de la mauvaiſe copie ; s'ils ont quelque élégance, ils ont le même rythme ; je ſerois tenté de les nommer des *vers morts*, & de les camparer à ces figures de cire qui rendent, à faire peur, la reſſemblance, & qui cependant n'ont ni chaleur ni vie. Nous avons vu, dans les ſiecles paſſés, des pédans ſuperſtitieux compoſer des poëmes entiers d'après les vers mis en pieces des Virgile, des Horace, &c. C'eſt ce que font aujourd'hui la plupart des verſificateurs.

Je

Je voudrois donc, pour éviter cet inconvénient, que l'on tranſportât avec choix dans nos vers, les tours, les hardieſſes des autres langues; qu'on s'étudiât davantage à y jetter des expreſſions pittoreſques, & des beautés d'harmonie imitative, partie de notre verſification trop peu cultivée. J'avois mis dans ma premiere édition, ſcene ſeconde du premier acte, *ſon fugitif éclat*; l'adjectif précédant le ſubſtantif me ſembloit rendre la rapidité de cet *éclat* qui dure ſi peu; des gens d'eſprit m'ont blâmé: j'ai donc ſubſtitué, avec une complaiſance que je me reprochois, *ſon éclat fugitif*. Je ſais que le ſon par ce changement eſt plus doux: mais il n'y a plus d'image; cet adjectif forme alors une marche traînante. On trouvera pluſieurs corrections de ce genre, que je déclare avoir faites contre mon gré; je me ſuis cependant obſtiné à garder l'hémiſtiche ſuivant, *j'ai donc briſé mon cœur*, expreſſion empruntée de l'anglais, *heart-break*; perſuadé, encore une fois, qu'en appropriant à notre langue les richeſſes des autres, ſans rien perdre de notre goût, nous ne faiſons que l'étendre & le fortifier. Convenons que, ſi le françois eſt plus pur, plus élégant, plus correct qu'au tems d'Amyot & de Montagne, il n'a plus la force & le caractere vigoureux que lui avoient donnés ces deux génies, & que Corneille lui conſervoit encore; Racine n'eût

jamais fait dire au vieil Horace :

Qu'eſt ceci, mes enfans ? Ecoutez-vous vos flammes ?
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes ?

Et dans ces vers, n'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas ce vieux Romain en cheveux blancs, qui, tout plein du patriotiſme, vient le verſer dans le ſein de ſon fils & de ſon gendre ? M. de Voltaire a eu tout récemment le courage d'employer cette franchiſe d'expreſſion dans ſa tragédie des Scythes: *il eſt mort en brave homme*, ce qui ne peut déplaire qu'aux partiſans du jargon affecté & doucereux. C'eſt cette énergie, cette vérité de la nature, que m'offrent ces mêmes Amyot & Montagne, que je deſirerois de retrouver dans notre langue.

Je ſouhaiterois encore que nous imitaſſions nos voiſins, pour délivrer notre verſification de cette malheureuſe uniformité qui appeſantit ſes fers, je parle ſur-tout des vers de la tragédie. Dans Shakeſpear, ils changent de metre; le ſtyle eſt toujours celui de la ſituation ; les perſonnages ſubalternes ne s'expriment pas comme ceux des premiers rôles. Pourquoi n'aurions-nous pas des tragédies en vers mêlés, je veux dire des vers d'inégale meſure ? Car une continuité de vers alexandrins à rimes croiſées, comme dans le Tancrede de M. de Voltaire,

devient encore plus fatigante que l'uniformité de nos vers alexandrins à rimes plates. Il eſt vrai que l'emploi de ces vers mêlés exigeroit une prodigieuſe fineſſe de goût; ce n'eſt point aſſurément cette ſorte de vers qui fit tomber Agéſilas, ce fut le ſujet.

Quelques perſonnes ont déſapprouvé dans mon drame, l'uſage fréquent des points: elles auroient été moins empreſſées à me condamner, ſi elles avoient daigné rechercher la cauſe de cette ponctuation, dont je leur ai paru abuſer. Qu'elles ſe donnent la peine de juger par elles-mêmes, & elles verront que le *Comte de Comminge* eſt une des pieces où il y a le moins de réticences & de ſens ſuſpendus. Cet ouvrage ne paroiſſant point ſur le théatre de la nation, & ne pouvant ſe répandre que par la voie moins impoſante de la lecture, il m'a fallu néceſſairement accompagner mes vers d'une eſpece de game poétique. Pour le malheur de nous autres verſificateurs, il y a peu de gens (*) qui veuillent s'appliquer à ſavoir lire les vers; *Sur la ponctuation.*

(*) Voici ce que nous dit l'auteur diſtingué de la *lettre ſur les ſourds & les muets*: " La lecture des „ poëtes les plus clairs a ſa difficulté. Je puis aſſurer „ qu'il y a mille fois plus de gens en état d'entendre „ un géometre qu'un poëte, parce qu'il y a mille gens „ de bon ſens contre un homme de goût, & mille „ perſonnes de goût contre une d'un goût exquis „.

c'eſt une langue nouvelle pour quiconque parcourt rapidement la proſe. D'ailleurs, j'ai écrit pour tout le monde, pour de jeunes perſonnes à qui la lecture de la poéſie n'eſt point familiere. Si l'on fait à ma piece l'honneur de la jouer (*) ſur quelque théatre particulier, on ſaiſira davantage, par le moyen de ces points, le ſens de l'auteur, & la repréſentation en deviendra plus facile. Combien de diſputes (**) n'ai-je pas vu s'élever ſur la façon dont devroient ſe lire nos meilleurs ouvrages dramatiques! Toutes ces diſcuſſions n'auroient jamais eu lieu, ſi les Corneille, les Racine, les Moliere nous euſſent tranſmis, en quelque ſorte, par leur ponctuation, l'eſprit dans lequel ils avoient compoſé. J'ai eu ſoin, dans cette édition, qu'on

---

(*) Les perſonnes, qui voudroient repréſenter le *Comte de Comminge*, obſerveront que cette piece eſt dans un genre neuf, qu'il ne faut aucun geſte, nulle déclamation. Je ne connois qu'une actrice capable de rendre la derniere ſcene dans l'eſprit du rôle.

(**) J'ai été témoin d'une diſcuſſion très-approfondie: les ſentimens cependant ſont demeurés toujours partagés. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi, dans la ſcene où Agrippine a un éclairciſſement avec Néron, elle devoit faire une pauſe après

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez.

ou, ſi elle devoit dire tout de ſuite, vous régnez, &c.

ne mît que deux points aux repos ordinaires. Les trois points indiquent le repos beaucoup plus marqué, comme,

.... L'imiter... eh, le puis-je ?
Ils ont aimé ſans doute... & leur cœur ne ſent plus !

Je me ſuis déjà plaint (*) que nous fuſſions encore ſi peu avancés dans la ponctuation. Nous n'avons que deux points, le point d'interrogation, & celui d'exclamation ou d'admiration, qui ſervent auſſi à exprimer le cri de l'indignation, l'élan de la joie, &c. Et pourquoi ne pas donner à chaque affection de l'ame ſon point particulier ? Quelle vie une telle ponctuation répandroit ſur les écrits ! Il faut eſpérer qu'il s'élevera parmi nous quelque génie qui créera cette nouveauté, ſi néceſſaire à l'eſprit des langues, & à la fidélité de la tradition.

Il ſeroit heureux, pour une ame ſenſible au précieux avantage d'être utile, que ces foibles obſervations en fiſſent naître de plus profondes, de plus dignes du ſujet. Quand je n'aurois contribué qu'à exciter le talent, qu'à lui ouvrir une nouvelle carriere, où il puiſſe s'élancer avec ſuccès, je croirois avoir acquis quelque droit ſur l'eſtime de ce

(*) Dans la lettre au comte de Friſe, à la tête de la traduction des *Lamentations de Jérémie*.

public reſpectable, le ſeul protecteur que je reconnoiſſe ; & j'imagine avoir prouvé que je ne ſollicite & ne deſire point d'autre prix de mes travaux. Un eſprit ſage ne doit aimer & cultiver les arts, que parce qu'ils nous éclairent ſur le peu de vérité de tout ce qui nous environne, qu'ils fortifient notre ame contre les dégoûts inſéparables de la vie, qu'ils nous aident à ſupporter la méchanceté ou plutôt la foibleſſe maligne des hommes ; parce qu'ils nous apprennent enfin à nous ſuffire à nous-mêmes, la premiere des connoiſſances ; je n'ai pas attendu la leçon tardive de l'expérience & de l'âge, pour prendre avec le Taſſe le nom *di Pentito*.

TROISIEME DISCOURS.

Ce qui a donné lieu à ce nouveau diſcours.

LA malignité de la critique eſt ſi avide de ſaiſir le ridicule, que ſouvent elle le combat même où il n'exiſte point. Son œil ſévere avoit cru, peut-être ſans fondement, entrevoir dans les préfaces de l'ingénieux la Motte une ſorte de fineſſe cachée qui lui avoit fait établir un ſyſtême dramatique, dont le but tendoit à déguiſer les défauts de ſes tragédies, ou à les rendre plus excuſables. Je n'ai point les prétentions de l'auteur d'Inès, encore moins le droit de m'ériger en légiſlateur de notre littérature; c'eſt un rôle qui appartient à bien peu d'écrivains, & qu'on eſt porté avec raiſon à ſoupçonner d'orgueil & de deſpotiſme: mais j'ai demandé qu'on me permît de répandre ſur l'art théatral quelques idées conçues au haſard. Je les préſente avec la même franchiſe qui me les a inſpirées. Je ſuppoſe que la méchanceté m'accuſât d'avoir eu le deſſein de créer des regles; du moins ſera-t-on forcé de convenir que j'entends mal mes intérêts en les publiant: car, ſi l'on vient à examiner l'emploi que j'en ai fait dans mon drame, on trouvera que, bien loin de m'être favorables, elles pourront ſervir

à ma condamnation. J'euſſe fort ſouhaité en tirer un meilleur parti : mais on n'ignore point que dans tous les arts, il y a une diſtance infinie du talent de l'invention à celui de l'exécution; & perſonne n'eſt convaincu plus que moi de l'impuiſſance de mettre ſes penſées en œuvre, lorſqu'on a le malheur de n'être point ſecondé par le génie. Je ne cherche donc point à diſſimuler mes fautes: je voudrois ſeulement être de quelque utilité dans les lettres; c'eſt ce qui me détermine à profiter d'une réimpreſſion du *Comte de Comminge*, pour riſquer encore un petit nombre d'obſervations qui viennent aſſez naturellement à la ſuite de celles qu'on a déjà lues.

Nouvelle carriere ouverte au théatre.

J'ai peut-être indiqué au théatre une nouvelle carriere; ce ſeroit aſſez pour ma vanité d'y avoir tenté les premiers pas, ſi je pouvois me flatter d'avoir excité l'enthouſiaſme de mes rivaux & de mes maîtres, & d'avoir donné lieu aux ailes du génie de ſe déployer.

Néceſſité de parcourir cette nouvelle carriere.

J'ai avancé une vérité ſentie du peu de perſonnes qui penſent d'après elle: Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ſe ſont frayé chacun une route qu'ils ont parcourue avec un ſuccès qui ſera confirmé ſans doute par la poſtérité; mais, je le répete, ſe traîner ſur leurs traces, c'eſt vouloir groſſir ſervilement l'obſcur troupeau du peuple imi-

tateur. Sommes-nous jaloux d'atteindre aujourd'hui à quelque lueur de réputation ſur la ſcene? il faut de toute néceſſité, en ſe pénétrant de l'eſprit ſublime de ces illuſtres tragiques, imaginer d'autres reſſorts, & arriver au même but par d'autres chemins. Malgré le reſpect que nos modeles doivent nous inſpirer, oſons le dire, parce que l'admiration raiſonnable exclut le fanatiſme ſuperſtitieux: la *terreur* & la *compaſſion*, ces deux grands pivots du théatre, n'ont point été employés parmi nous avec toute l'énergie dont ils ſont ſuſceptibles. S. Evremont ſe plaignoit avant moi, " que „ nos pieces ne ſont pas une impreſſion aſſez „ forte; que ce qui doit former la pitié fait „ tout au plus de la tendreſſe; que l'émo„ tion tient lieu de ſaiſiſſement, l'étonne„ ment de l'horreur; qu'il manque à nos „ ſentimens quelque choſe d'aſſez profond, „ &c.„ M. de Voltaire, à l'occaſion de cette remarque, ajoute: " Il faut avouer que „ S. Evremont a mis le doigt dans la plaie „ ſecrete du théatre françois„. Et il finit par cette obſervation ſi vraie, qui doit être une leçon éternelle pour quiconque aſpire au titre d'auteur dramatique: " Ces défauts viennent *de trop de ſociété* (*), *du bel eſ-*

(*) On dit que, de tous les peuples, le François eſt le plus ſociable; cela peut être; mais cet amour de

„ *prit* (*) *& du peu de ſolitude* (**) „. Voilà ſans contredit d'où naît cette foibleſſe de

---

la ſociété qui produit les agrémens de la converſation, la fleur de la politeſſe, l'élégance du ſtyle, le brillant du bel eſprit, ce même amour de la ſociété n'a-t-il pas auſſi ſes inconvéniens ? En donnant naiſſance aux fines alluſions, aux comparaiſons ingénieuſes, à ces graces légeres qui ſont l'aliment de l'eſprit, n'eſt-il pas nuiſible à la vigueur & aux progrès du génie ? De-là cette même phyſionomie, ſi l'on peut le dire, dans la façon de penſer, dans les ouvrages; de-là notre fauſſe délicateſſe, nos ames efféminées : plus de grands traits, plus de profondeur dans les idées, plus de couleurs diſtinctives ; toutes les nuances ſe confondent. On quitte ſon eſprit pour prendre celui d'autrui, & l'on eſt toujours aſſuré de perdre.

(*) J'ai remarqué que ce qu'on nomme aujourd'hui *bel eſprit*, n'eſt que le frivole talent de railler & de tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes ; ce vice afflige non-ſeulement la plupart de nos écrivains, mais il eſt devenu le ridicule général de la nation. Depuis qu'on parle du *bon ton*, du *ton de la bonne compagnie*, on s'écarte totalement du ton de la nature, qui eſt le ſeul qu'on doive employer, & le ſeul qui aſſure ſolidement le mérite d'un ouvrage.

(**) Il y a près de deux mille ans qu'un poëte latin écrivoit :

Carmina ſeceſſum ſcribentis & otia quærunt

Petrarque, dont le premier charme peut-être eſt celui d'une douce mélancolie, diſoit auſſi :

Cercato hò ſempre ſolitaria vita
Le rive il ſanno, e le campagne, e i boſchi
Per fuggir queſt'ingegni ſordi, e loſchi

traits répandue dans la plupart de nos ouvrages modernes. Ce n'eſt point à la cour, parmi des femmes, & dans les cercles polis, que le grand Corneille alloit puiſer cette force de raiſonnement, cette fierté de pinceau, cette ame romaine, qui l'élevent ſi fort au-deſſus de ſes rivaux. Si Moliere eût cédé aux ſollicitations de la fortune, & qu'il eût accepté un emploi qui devoit l'attacher au ſervice d'un prince, il n'auroit pas eu le loiſir de créer & de nourrir dans le ſilence du cabinet les ſcenes vigoureuſes & immortelles du Tartuffe, du Miſanthrope, &c. On ne ſauroit trop s'arrêter ſur ce principe ſi important pour les hommes de lettres : la ſolitude alimente le feu de l'ame, la fortifie, étend ſes facultés, & en la détachant des objets acceſſoires, en l'iſolant, la rend, ſi

Avantages de la ſolitude.

Che le ſtrada del ciel hanno ſmarrita :

. . . . . .

Le città ſon nimiche, amici I boſchi
A miei penſier, &c.

Il n'y a pas, juſqu'au philoſophe ſans faſte, au précepteur de l'humanité, qui n'ait dit : " Chacun regarde „ devant ſoi ; mais je regarde dans moi, je n'ai affaire „ qu'à mol, je me conſidere ſans ceſſe, je me con„ trôle, je me goûte, je me roule en moi-même „. Pour réuſſir dans quelque genre de littérature que ce ſoit, je dirai plus, pour être homme, il faut deſcendre en ſoi, s'interroger, *écouter ſon ame*.

l'on peut le dire, plus elle-même ; c'eſt du ſein de la profonde méditation qu'éclôt & s'éleve le génie créateur, au lieu que l'eſprit a beſoin d'emprunter de la ſociété : ce qui lui donne un air de reſſemblance avec tout ce qui l'environne, & lui fait contracter la froide timidité de la ſervitude. Cet amour de la retraite, ce travail obſtiné, l'*improbus labor* des Latins, cette ardeur infatigable d'approfondir ſes idées, d'en étudier tous les effets, de creuſer dans la nature même, eſt ſans doute ce qui a produit chez nos voiſins des ſcenes détachées que nous admirons, & ce chef d'œuvre des romans (*), qui ſera toujours le modele & le déſeſpoir des écrivains qui ſuivent cette carriere.

C'eſt donc dans ce champ tout neuf pour nos poëtes tragiques, que j'invite le génie à s'élancer & à nous faire goûter de nouveaux plaiſirs & de nouvelles inſtructions : car le théatre (**), malgré la mauvaiſe humeur & la

Le théatre une des premieres écoles de vertu & d'humanité.

(*) Eſt-il néceſſaire de nommer Clariſſe ? C'eſt peut-être l'ouvrage où les paſſions ſont le plus développées, & le meilleur traité de morale pratique.

(*) « Je regarde, dit M. de Voltaire, la tragédie » & la comédie comme des leçons de vertu, de raiſon & de bienſéance. Corneille, ancien Romain » parmi les Francois, a établi une école de grandeur » d'ame, & Moliere a fondé celle de la vie civile. Les » génies François formés par eux, appellent du fond » de l'Europe les étrangers qui viennent s'inſtruire » chez nous, & qui contribuent à l'abondance de » Paris ».

ſévérité féroce & gothique de certaines gens, ſera toujours regardé comme une des premieres écoles de ſageſſe & d'humanité.

Il eſt des martyrs zélés de l'habitude, prêts à ſe ſoulever à la moindre nouveauté que l'on veut introduire. Cette claſſe d'hommes, qui ne demande pas mieux que de ſe garrotter des chaînes de l'uſage, n'a pu s'accoutumer à l'*innovation* d'un drame où l'on repréſente des religieux, un tombeau, un des perſonnages creuſant ſa foſſe; toutes ces images ſombres & pathétiques qui laiſſent des impreſſions marquées & durables, leur ont paru *trop fortes*, *trop affligeantes*; ce ſont leurs expreſſions. Il eſt vrai que le genre dramatique du *Comte de Comminge*, eſt un peu différent de celui de l'opéra-comique (*), Réponſe aux cenſeurs *délicats.*

(*) S'il arrivoit que la nation, par une de ces bizarreries qu'on ne peut guere appréhender de ſon inconſtance, perſiſtât à mettre l'opéra-comique au rang de ſes premiers ſpectacles, il ſeroit à craindre que le goût, diſons plus, les mœurs, ne fuſſent altérés, & bientôt corrompus! Le théatre chez les Grecs étoit lié au ſyſtême de législation. Des hommes éclairés, qui connoiſſent le pouvoir du phyſique, ne ſauroient être trop attentifs ſur le choix des objets qui les entourent, & des impreſſions qu'ils reçoivent. Des ames remuees par des images nobles & attendriſſantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, ſeront aſſurément plus préparées aux grandes choſes, aux bonnes actions, que des eſprits nourris de jeux inſipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens réſiſterent aux forces du *grand roi*, ils ne cou-

devenu, par l'extravagance de la mode, un de nos ſpectacles de prédilection. Je répondrai cependant à ces critiques *délicats*, que nos prédéceſſeurs ont épuiſé l'impoſant, ce ſentiment ſi borné du genre admiratif, ainſi que les mouvemens doux & agréables du genre tendre. Lorſque Corneille & Racine donnerent leurs chef-d'œuvres, nous nous reſſentions encore de la fermentation des guerres civiles; le ſang étoit allumé; tout reſpiroit l'énergie, la flamme de la paſſion; tout étoit diſpoſé, ſoit à la fierté de l'héroïſme, ſoit à l'ingénieuſe galanterie de l'amour eſpagnol: de légers ébranlemens ſuffiſoient pour exciter des ſenſations dominantes. Aujourd'hui que nos fibres ont perdu leurs tons, & qu'elles ſont affaiſſées par la molleſſe, qui nous réveillera de cette longueur léthargique, ſi ce n'eſt une répétition continue de violentes ſecouſſes? On peut nous comparer à ces eaux dormantes, à ces lacs morts, que des orages ſeuls ſont capables d'agiter. Ce n'eſt plus le pinceau, c'eſt le burin même, dont il faut ſe ſervir pour tracer & entretenir dans nos ames

---

roient point entendre des muſiciens efféminés; ils alloient enflammer leur courage aux repréſentations des drames immortels des Sophocle, des Euripide, &c. Au moment que les Romains déſerterent le théatre de Terence pour les Atellanes, l'eſprit mâle de la république perdit de ſa vigueur, & ce fut peut-être la premiere époque de ſa décadence.

énervées quelques ſentimens qui s'y impriment & s'y conſervent. Quand le *Comte de Comminge* n'auroit produit que cet effet ſi important pour l'humanité, pour la vraie philoſophie, de mettre ſous les yeux le grand tableau de la mort, de nous familiariſer avec la terreur qui accompagne cette image, d'apprendre en un mot aux gens du monde à mourir, je croirois avoir rempli un des premiers objets de l'art dramatique, qui, à la rigueur, ne devroit en avoir d'autre que celui de la morale. D'ailleurs je ne prétends pas faire le procès aux ſcrupuleux ſectateurs de *l'ancienne routine.* Qu'on me reproche de n'avoir pas fait reſſembler mon drame à trois ou quatre mille pieces compoſées dans le même eſprit; de n'avoir pas voulu me traîner ſur les pas d'humbles copiſtes, bien inférieurs à leurs modeles; d'avoir négligé la petite adreſſe d'agencer ſans vraiſemblance des converſations amoureuſes & élégiaques; d'avoir rejetté la ſtérile abondance des ſituations romaneſques, la multiplicité des incidens, ces rôles de tyran ſi oppoſés à la vérité & au naturel, ces beautés étrangeres qu'on nomme des *tirades*; enfin d'avoir eſſayé de faire quelques pas ſans m'appuyer ſur la foibleſſe d'autrui: je citerai pour ma défenſe un de nos légiſlateurs dramatiques. " Si, dit-il, on » avoit toujours mis ſur le théatre tragique » la grandeur romaine, à la fin on s'en ſe-

Le but moral du *Comte de Comminge.*

Pourquoi l'auteur a eſſayé de créer un nouveau genre.

„ roit rebuté. Si les héros ne parloient ja-
„ mais que tendreſſe, on ſeroit aſſadi, &c.
„ Tous les genres ſont bons, hors le genre
„ ennuyeux. Ainſi il ne faut jamais dire : ſi
„ cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce tableau
„ ne plaît pas, ſi cette piece eſt tombée,
„ c'eſt que cela étoit d'une eſpece nouvelle ;
„ il faut dire : c'eſt que cela ne vaut rien dans
„ ſon eſpece „.

J'aurai donc prononcé ma condamnation, ſi *Comminge* a eu le malheur d'ennuyer ; mais ſi par haſard j'avois réuſſi à faire couler quelques larmes, à peindre les orages des paſſions, à montrer la religion ſous les traits véritables qui la font aimer, s'obſtineroit-on à ne me point pardonner une ſi heureuſe témérité ? Il ſeroit ſingulier que ceux qui tous les jours ont Athalie entre les mains, euſſent l'injuſte bizarrerie de taxer de *hardieſſe contre les regles*, le ſujet du *Comte de Comminge*.

Apologie de la piece. Le grand-prêtre des juifs valoit bien l'abbé de la Trappe ; & ſi je pouvois riſquer mon apologie, j'aurois peut-être l'audace d'avancer que la *fable* du *Comte de Comminge* pour le but moral, a quelque ſupériorité ſur celles de Polyeucte & d'Athalie (*). Que nous préſente en effet la premiere de ces tragédies ?

(*) Qu'on liſe M. de Voltaire ; on verra que je ne ſuis point le premier à faire ce reproche à ces drames, qui d'ailleurs ſont des chef-d'œuvres.

Un

Un néophyte dominé par un emportement de zele qu'ont déſapprouvé même les peres de l'égliſe, qui briſe ſans nulle néceſſité les ſtatues des dieux de l'empire, qui cauſe la mort de ſon ami, & par un enthouſiaſme déplacé, expoſe tous les chrétiens aux horreurs d'une proſcription générale. Dans Athalie, on voit un prêtre, un miniſtre de paix & de vérité, échauffer les fureurs d'une conſpiration, attirer dans un piege une reine ſa ſouveraine, & ordonner de ſang froid qu'elle ſoit maſſacrée. Jettons enſuite les yeux ſur *Comminge* : la religion y eſt repréſentée comme une mere tendre, toujours prête à ouvrir ſon ſein compatiſſant à des enfans malheureux. J'oſe préſentement demander à des eſprits exempts de prévention, laquelle de ces trois pieces (qu'on daigne toujours ſe ſouvenir que je parle du ſujet) a une fin plus morale, plus liée à la ſaine politique, excite des ſentimens plus purs, plus profitables à l'humanité. Auſſi je ne déſeſpere point que dans la ſuite des tems *Comminge* & les drames de cette eſpece ne ſoient repréſentés ſur notre ſcene. Les Eſpagnols, dans la ſemaine ſainte, jouent des *Autos ſacramentales* ; & pourquoi ne joueroit-on pas *Comminge* dans cette ſemaine de dévotion, où les ſeuls ſpectacles ſoufferts ſont la foire & l'opéra-comique ? Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ces ſingularités de l'eſprit hu-

Comminge joué un jour ſur le théâtre de la nation. Ce qui peut motiver cette eſpérance.

main ; mais les religieux de la Trappe saisis d'un saint respect pour l'Etre suprême, *Comminge* se pénétrant de l'image de la mort, formeroient, selon moi, un spectacle plus convenable à ces jours de recueillement, plus utile à l'amélioration des mœurs, que les marionnettes & la farce des *Racoleurs*.

Pourquoi encore n'aurions-nous point un théatre qu'on appelleroit *le théatre sacré*, destiné uniquement à des représentations de cette sorte ? Je sais que je vais exciter le rire des *plaisans agréables*, qui me renverront aux pieuses facéties de nos peres : mais la plaisanterie ne m'empêchera jamais de proposer ce que je croirai raisonnable. Nos comédiens François joueroient pendant le carême sur ce théatre ; on n'y donneroit que des pieces saintes : ce seroit remonter à la véritable institution de la tragédie. On sait que chez les Grecs, le theatre servit d'abord à consacrer l'appareil de la religion, & la pompe de ses mysteres. Un homme de génie ne seroit pas embarrassé d'anoblir ce que nos aïeux ignorans étoient parvenus, à force de mauvais goût, à rendre absurde & ridicule. Milton, dans les plates bouffonneries de la comédie du *Péché originel*, entrevit tout le sublime de son poëme, la majesté d'un Dieu vengeur, la fierté indomptable de l'ange rebelle terrassé & se relevant sans cesse des gouffres infernaux, les graces chastes & séduisantes

d'Eve, la foibleſſe intéreſſante d'Adam, l'impoſante perſpective de tous les malheurs qui devoient accabler ſa poſtérité. Croiroit-on, par exemple, que la *Paſſion* (*) traitée par un talent ſupérieur, ne ſeroit pas une de nos tragédies les plus pathétiques? Quel plus grand intérêt que celui qui réſulteroit du ſpectacle d'un Dieu aſſez grand pour ſe ſoumettre aux ignominies & aux ſouffrances de

La *Paſſion*, un des plus beaux ſujets dramatiques.

(*) Caſtelvetro, Maffei nous apprennent que la *Paſſion* a été jouée de tous les tems en Italie. Au reſte, ce que je propoſe n'eſt point de mon invention, je ne parle que d'après un de nos maîtres. « Les confreres » de la Paſſion en France, dit M. de Voltaire, firent » paroître vers le ſeizieme ſiecle Jeſus-Chriſt ſur la » ſcene. Si la langue françoiſe avoit été alors auſſi » majeſtueuſe qu'elle étoit naïve & groſſiere, ſi parmi » tant d'hommes ignorans & lourds il s'étoit trouvé » un homme de génie, il eſt à croire que la mort d'un » juſte perſécuté par des prêtres juifs, & condamné » par un préteur Romain, eût pu fournir un ouvrage » ſublime; mais il eût fallu un tems éclairé, &c. » Et que d'autres ſujets encore à traiter dans le genre ſacré! Abraham prêt d'immoler ſon fils unique aux volontés de Dieu, étouffant l'amour paternel pour ſe remplir de l'obéiſſance due à l'Etre ſuprême; Nathan annonçant à David avec autant de ménagement que de dignité, la punition qui doit ſuivre ſon crime; l'ombre de Samuel évoquée par Saul, & lui montrant dans toute ſon horreur le ſort qui l'attend; le prophete Daniel accablant Balthaſar des vengeances de Dieu: ne voilà-t-il pas des drames qui pourroient produire les plus grands effets, &c?

la nature humaine, aſſez bon pour pardonner à ſes bourreaux, & pour prier en leur faveur ? Qu'on ajoute à ce vaſte & magnifique tableau, ceux d'une mere en proie à toutes les douleurs, d'un diſciple chéri & fidele, qui pleure en accompagnant ſon maître au ſupplice, d'un autre diſciple qui, frappé d'un profond repentir, déteſte ouvertement ſa faute ; que ces ſituations enfin ſoient rendues avec tout l'éclat, toute la dignité du ſujet, & en vers ſublimes tels que ceux d'Athalie, & je doute qu'il y ait un ſeul ſpectateur dont l'ame ne ſoit déchirée par tous les traits réunis de la *terreur* & de la *compaſſion*.

Sur les actes.

Après m'avoir fait des objections ſur le genre de mon drame, on m'a encore reproché de ne lui avoir donné que l'étendue de trois actes. Je haſarderai à ce ſujet quelques idées que, ſuivant ma convention avec mes lecteurs éclairés, je ſoumets à leur jugement.

La diſtribution d'une piece en actes, eſt une invention des modernes, c'eſt-à-dire des Romains, que nous avons adoptée. On a cru, par ces nouvelles difficultés de l'art, appuyer davantage la vraiſemblance de l'intrigue, & augmenter l'intérêt : on n'a fait que l'affoiblir. Nos écrivains dramatiques reſſemblent en cela à nos orateurs, qui partagent leurs diſcours en pluſieurs points : arrangement que l'on peut regarder comme un jeu puérile du mauvais goût. Que diroit-

on d'un bâtiment où l'on laiſſeroit ſubſiſter les échafauds qui ont ſervi à la conſtruction? Ces diviſions dans les drames étoient abſolument ignorées des Grecs ; leurs intermedes remplis par les chœurs, développoient l'eſprit des ſcenes. L'abbé d'Aubignac qui a écrit ſans nulle philoſophie, ſans aucune vue qui lui appartînt, a prétendu que cette diviſion étoit *fondée ſur l'expérience*, & que toute tragédie devoit avoir une *certaine longueur* : on pourroit demander à d'Aubignac ce qu'il entend par ces expreſſions vagues d'une *certaine longueur ;* on pourroit encore ajouter que cette diviſion, *fondée ſur l'expérience*, eſt peut-être oppoſée à la nature, qui cependant eſt la ſource & le modele des arts d'imitation. Qu'eſt-ce qu'un drame ? N'eſt-ce pas la repréſentation d'une action quelconque ? N'y a-t-il point des actions de plus ou de moins de durée? Qui doit en fixer l'étendue ? La vivacité de l'intérêt. Au moment que l'intérêt languit, il faut que l'action ceſſe, ou plutôt qu'elle ſoit complete. Je dirai plus : eſt-il vraiſemblable que l'on puiſſe ſupporter avec des interruptions les grands mouvemens de l'amour, de la vengeance, de la fureur ? Or un aſſemblage de ſcenes où l'intérêt croîtroit à chaque inſtant, où l'ame ſeroit emportée d'agitations en agitations, comme un navire pouſſé de flots en flots, où la tempête des paſſions

ſeroit d'autant plus violente, qu'elle approcheroit de ſa fin, un tel ouvrage ne ſeroit-il pas aſſuré de réuſſir? On ſe garderoit bien de borner les ſcenes, ce ſeroit la chaleur même de l'action qui en détermineroit la longueur & le nombre. Je ſuppoſe qu'un drame pareil compoſât un ſeul acte (*) de mille à douze

(*) De telles tragédies en un acte pourroient être jouées à la ſuite d'une autre tragédie. L'uſage de donner après un drame touchant une petite piece comique, & ſouvent une farce, ſe reſſent encore de notre ancienne *barbarie*. Rien de plus oppoſé au ſens commun! On nous dit qu'il eſt *bon de rire après avoir pleuré*: la joie aſſurément eſt une ſenſation néceſſaire à notre nature; mais le but du théatre eſt, que chaque mouvement de l'ame produiſe ſon effet; & par ce paſſage ſubit des larmes aux ris, on détruit les impreſſions nobles & profondes qu'a excitées la tragédie; on s'oppoſe totalement à ſon objet, qui eſt de conduire par la mélancolie & par l'attendriſſement, au développement de la ſenſibilité, la ſource des vertus & des bonnes actions. Ce n'eſt pas que je prétende bannir de notre ſcene la comédie; je la regarde comme une école de mœurs qui combat le ridicule, le grand objet de l'art théatral; mais la tragédie attaque *l'inhumanité* même, ce principe de tous les crimes; elle exerce les ames à la pitié, y réveille le ſentiment qui nous porte à plaindre dans autrui des malheurs que nous pouvons éprouver. Si ces deux ſortes de drames ſont également utiles à notre inſtruction & à notre amélioration, n'y auroit-il pas moyen de les concilier? Qu'on diviſe donc leur domaine, qu'un jour ſoit conſacré à la repréſentation de la comédie, & un autre à celle de la tragédie; à la faveur de ce partage, les deux ſpectacles

cent vers ; ne ſeroit-ce pas un effort du talent, que d'avoir intéreſſé le ſpectateur, & de l'avoir conduit juſqu'à la fin, ſans ces entre-actes qui amenent toujours avec eux des défauts d'invraiſemblance, & le refroidiſſement, le premier des torts ſans contredit pour tout écrivain ?

Je conviendrai cependant que peu de ſujets pourroient être traités de cette maniere : mais du moins, ſi l'on veut s'aſſujettir à cette diviſion d'actes, que la ſévérité pédanteſque de la regle n'aille pas juſqu'à nous faire une loi abſolue du nombre de cinq actes; celui de trois me paroît plus naturel, plus conforme à ce qu'exigent la vérité & la matiere de la plupart des actions dramatiques. Il eſt aiſé de juger par les meilleures pieces de nos maîtres, que la diſtribution en cinq actes leur a été ſouvent peu avantageuſe. Combien de nos excellentes tragédies, dont le premier acte ſur-tout eſt inutile, & ne ſert qu'à répandre de la langueur ſur l'économie de la piece ! Je ne ſerois point étonné qu'un poëte dont le génie juſtifieroit l'audace, compoſât des drames tragiques en deux, en trois, en quatre actes, & même en ſix, ſept, huit, ſi la matiere le comportoit : il eſt vrai que les actions

---

ne ſe nuiront point, & l'on emportera chez ſoi des ſentimens décidés, qui contribueront plus fortement à nous toucher & à nous corriger.

ſuſceptibles de cette derniere étendue, ſont en très-petit nombre. En un mot, qu'un ſujet théatral ſoit ſoutenu & animé juſqu'au bout par la chaleur, par l'intérêt, & on ne s'appercevra point de ſa longueur. Qu'on entre dans la célebre égliſe de ſaint Pierre de Rome, on ſera ſaiſi & enchanté du beau réſultat de tant de ſages proportions, & l'on ne cherchera point à les décompoſer. Ces actes diviſés ſont le technique du drame; le ſecret du talent conſiſte à cacher les procédés de l'art.

Sur la longueur des actes.

Que tous les *manœuvres* de regles nous diſent encore qu'il eſt néceſſaire que ces actes aient une longueur reſpective : autre abus de l'eſprit d'ordre & de goût qui doit être attaché au génie comme un ami qui le conſeille & qui le guide, & non comme un tyran qui l'enchaîne. N'eſt-ce point à l'étendue de l'action à décider de celle des actes, & n'eſt-il pas abſurde qu'un acte n'ait que trois cent, trois cent quarante vers, parce que l'acte précédent ou ſuivant n'en a point davantage ? Voilà auſſi d'où naiſſent ces rempliſſages, ces déclamations, ces vuides affreux qui tuent la plupart des drames, & qui font dire aux ignorans même ; " Cette piece peut être „ belle ; je ne m'y connois pas : mais elle m'a „ ennuyé „. Le plus ſtupide des ſpectateurs, *ſans s'y connoître*, ſera affecté au théatre ; quand on ira droit à ſon ame, & qu'on ne s'amuſera point à débiter des *tirades*, au lieu

d'exciter l'intérêt par le mouvement & par l'action. " Un des plus grands beſoins de „ l'homme eſt celui d'avoir l'eſprit occupé „. Peu de gens ſavent raiſonner ; mais tous les cœurs ſont faits pour ſentir, & c'eſt toujours la faute de l'auteur quand il ne produit point de l'émotion.

Lorſque je parle de mouvement, je n'entends pas des coups de théatre entaſſés les uns ſur les autres, ſans liaiſon, ſans choix, un compoſé d'incidens, de ſurpriſes, qui reſſemble à un jeu d'échecs, où la fineſſe conduit chaque pion : j'entends un rôle animé par la paſſion. Nous en avons un exemple frappant ; rien de ſi agiſſant, de ſi enflammé que le perſonnage de Phedre ; on obſervera en paſſant, que l'on trouve dans Racine très-peu de ces incidens imprévus, que l'on appelle coups de théatre, & qui ne peuvent cauſer que le froid plaiſir de la curioſité.

Des tableaux.

Quand, à la place de ces *tours de paſſe-paſſe tragiques*, aurons-nous des *tableaux* ſimples & ſublimes, tels que les Grecs nous en préſentent ? Qu'on auroit aimé à voir ſur la ſcene ces vers en action :

Le trouble ſemble croître en ſon ame incertaine ;
Quelquefois pour flatter ſes ſecretes douleurs,
Elle prend ſes enfans, & les baigne de pleurs ;
Et ſoudain renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repouſſe loin d'elle ;

Elle porte au haſard ſes pas irréſolus ;
Son œil tout égaré ne nous reconnoit plus ;
Elle a trois fois écrit, & changeant de penſée,
Trois fois elle a rompu ſa lettre commencée.

Quels effets eût produit cette ſcene admirable ſous le pinceau de l'enchanteur Racine ! Et quel coup de théatre approcheroit d'images auſſi toûchantes, auſſi vraies ?

La beauté de la verſification doit être réunie à l'emploi de la pantomime.

Lorſque je recommande les *tableaux* & la *pantomime*, je ſuis bien éloigné de pencher pour ce faſte théatral qui ſurcharge ſouvent en pure perte pour l'eſprit, & ſans aucune néceſſité, quelques opera Italiens : je ſuis très-convaincu qu'un bon vers vaut mieux qu'une décoration. De jeunes gens croiront que, pour rendre une piece intéreſſante, pour compoſer dans le *genre ſombre*, il ſuffira de multiplier des autels, des tombeaux, de tendre un appartement de noir, d'évoquer des ſpectres. Si la repréſentation n'eſt amenée par des motifs bien appuyés, ſi elle n'eſt pas embellie par le charme continu des vers, ce ne ſera plus alors que la parade d'une grande action, & il n'y aura nul mérite à ourdir de ſemblables cannevas : mais qu'un poëte qui poſſede ſon art, le fortifie des beautés émanées des *tableaux* & de la *pantomime*, il donnera une double vie à ſon drame ; il aura compoſé pour les yeux & pour les oreilles, & l'on ne ſauroit trop ſe concilier les ſens,

pour s'emparer des facultés de l'ame. Encore une fois, il nous faut des ſignes: c'eſt la langue primitive, c'eſt celle de tous les hommes. Si les cinquiemes actes d'Iphigénie & de Mérope ſe paſſoient en action ſur la ſcene, que cette pantomime ajouteroit au mérite de ces deux excellentes pieces! Nous parlons trop, nous n'agiſſons point aſſez.

Sur les ſcenes.

Qu'on n'imagine point cependant que je proſcrive ces ſcenes étendues que j'appelle des *ſcenes pleines*, & qui conſtituent la richeſſe du drame. Aſſurément nous perdrions beaucoup, ſi la belle ſcene entre Mahomet & Zopire étoit moins longue, & ſi celle de Pauline & de Severe n'abondoit pas de cette plénitude de ſentiment qui aſſure toute la force des caracteres; c'eſt dans ces morceaux que le génie peut répandre ſes tréſors, & déployer ſa vigueur; ces ſortes de ſcenes ſont l'ame robuſte de l'action, mais elles doivent être placées; & il ne faut pas les confondre avec ces chapitres en vers, qui ne ſont qu'un rempliſſage de froides maximes & de lieux communs, & qui ne ſervent préciſément qu'à former cette meſure toiſée d'actes qu'il a plu au mauvais goût de mettre au nombre des regles théatrales.

Sur le monologue.

Il me ſemble encore qu'on doit apporter autant de ſoin à la compoſition d'une ſcene, qu'à celle du drame entier, & n'employer ſur-tout le monologue que lorſqu'il eſt l'effu-

sion même, le cri de la passion. Est-il amené par la force du sujet, il prête une nouvelle flamme à l'intérêt. Je ne sais comment la Motte a pu écrire : " Où trouveroit-on dans „ la nature, des hommes raisonnables qui „ pensassent ainsi tout haut, qui prononças- „ sent distinctement & avec ordre tout ce „ qui se passe dans leur cœur ? Si quelqu'un „ étoit surpris à tenir tout seul des discours „ si passionnés & si continus, ne seroit-il „ pas légitimement suspect de folie „ ? Il falloit que la Motte, pour parler ainsi, connût bien peu la nature. Et combien rencontre-t-on de gens profondément affligés, qui exhalent leurs plaintes en marchant ! Qu'il est naturel qu'une ame surchargée de douleurs se déborde d'elle-même, & qu'on se plaît à entendre Caton délibérer s'il s'ôtera la vie ! Sans contredit, un monologue qui n'est pas l'éruption de l'ame, sent le méchanisme de l'art, & alors il est insupportable : on doit le renvoyer avec ces ridicules *à parte*, le comble de l'absurdité théatrale.

Le même esprit de vérité, qui permet les monologues lorsqu'ils nous offrent le ravage des passions, le travail en quelque sorte d'un cœur déchiré par de violens transports, rejette sans complaisance ces morceaux de détails (*) que l'on a nommés des *tirades*, quoi-

Sur les tirades.

(*) " Celui, dit un écrivain connu, qui pronon-

qu'ils obtiennent preſque toujours des battemens de mains. Un auteur dramatique, jaloux de plaire à ce petit nombre de connoiſſeurs qui portent les écrits à la poſtérité, ſe gardera bien d'emprunter le faux éclat de ces ornemens déplacés dont s'offenſe toujours le vrai goût. Un bel eſprit me reprochoit de n'avoir point inſéré dans *Comminge* de ces ſortes de morceaux, qui forment autant de *jolis cadres* à part, étrangers au total du tableau. Je ne cacherai point que cette critique m'a plus flatté que bien des éloges ; elle m'a prouvé que j'avois ſuivi la regle fondamentale que je me ſuis impoſée, de ne jamais perdre la nature de vue, & de ne point rechercher les applaudiſſemens, lorſqu'ils ſeront contraires à ce principe eſſentiel pour tout écrivain. Il faut avoir le courage d'aimer ſon art, indépendamment du ſuccès & de la réputation, comme on doit aimer la vertu pour elle-même. Si un poëte étoit pénétré de ſon ſujet, qu'il eût aſſez de talent pour s'oublier, pour ſe fondre dans ſes perſonnages, combien aurions-nous au théatre de réuſſites moins éblouiſſantes, mais plus durables ! Je ne vois point que les Grecs & Racine parmi nous, aient employé de ces beautés

„ cera, d'un drame dont on citera beaucoup de pen-
„ ſées détachées, que c'eſt un ouvrage médiocre, ſe
„ trompera rarement. Le poëme excellent eſt celui
„ dont l'effet demeure long-tems en moi „.

artificielles ; tout chez eux se rapporte à l'ensemble ; tout part des entrailles de l'action. Qu'on me pardonne une comparaison triviale, mais fidelle : c'est une toile d'araignée, dont tous les fils aboutissent au centre ; par ce moyen caché, il n'est point de situations qui ne soient motivées, & qui ne produisent de l'effet. Richardson est un modele en ce genre, que les auteurs qui se destinent à composer pour la scene, ne sauroient avoir trop entre les mains. Clarisse est un corps bien organisé, où toutes les parties sont relatives & forment un heureux résultat, d'où sort la perfection même. Pourquoi dans la plupart de nos drames ce peu de liaison ? Pourquoi ne travaillons-nous pas de masse ? Nous n'étudions point assez la nature ; nous négligeons cet admirable précepte de Quintilien, *intueri naturam & sequi ;* nous composons les uns d'après les autres, comme ces peintres qui se forment sur la maniere d'autres peintres, & qui n'ont point recours au modele : ce qui nous éloigne toujours plus du vrai, & amenera insensiblement la décadence & la perte de l'art dramatique. Jeunes poëtes, ressouvenez-vous que Moliere ne se contentoit pas de lire Plaute & Terence ; il suivoit par-tout la nature (*), & ne la quittoit point

(*) Moliere avoit trouvé sous sa main un de ces originaux dont les traits sont marqués ; il s'attacha à cet homme, se mit avec lui dans le coche, l'accompagna

qu'il n'eût raſſemblé tous les traits dont il devoit former le perſonnage qu'il avoit à mettre ſur la ſcene. Delà cette vérité de caractere, un des principaux talens de ce grand homme. On voit qu'il s'étoit fait une étude ſérieuſe & réfléchie de l'eſprit humain; qu'il a pourſuivi, ſi l'on peut le dire, ce protée, & qu'il l'a ſaiſi ſous toutes les métamorphoſes qu'il emprunte. Moliere étoit peut-être encore plus grand philoſophe (*) que grand poëte; & ſans cette premiere qualité, il n'eût point acquis cette ſupériorité de génie qui lui aſſigne une place ſéparée par un intervalle immenſe, de tous les autres écrivains dans ſon genre.

---

juſqu'à Lyon, & ne le quitta point qu'il ne l'eût étudié dans toutes les nuances de ridicule qui compoſoient ce perſonnage.

(*) Il y a des gens qui prétendent que la philoſophie eſt nuiſible à notre littérature; oui, la philoſophie d'apparat, qui ne ſait point ſe plier à la chaleur, au charme du ſentiment, & ſe fondre avec lui, qui loin de cacher ſes reſſorts & ſes forces, fait parade de ſon compas & de la morgue de ſa *doctrine*; mais la philoſophie, telle que Moliere l'a employée, eſt ce feu ſecret & néceſſaire, qui anime tout: elle avoit donné à ce grand homme cette ſagacité, ce génie puiſſant qui l'ont fait entrer en maître dans le mechaniſme des paſſions humaines; il a dû à la philoſophie l'avantage d'avoir créé ce comique, qui eſt beaucoup moins d'expreſſion que de ſituation, le vrai comique, & le ſeul qui mérite d'être appellé *vis comica*: auſſi Moliere juſqu'à préſent n'a-t-il pas eu de rivaux, ni même d'imitateurs, &c.

Je ne ceſſerai de me plaindre de ce que nous mettons tout notre eſprit à nous éloigner de la nature; pour nous en rapprocher, il faut abſolument que nous revenions ſur nos pas, & que nous remontions au principe des arts d'imitation. Je conviendrai que c'eſt un travail pénible; mais ſi l'on ne s'efforce point de découvrir le nu ſous le nombre des faux ornemens qui le défigurent & l'écraſent, notre poéſie eſt anéantie.

Etudier la nature, le grand principe des arts d'imitation.

Les Allemands, qui jouiſſent des plus beaux jours de leur littérature, prouvent par leur ſuccès, qu'ils ſont beaucoup moins que nous écartés des premieres regles du théatre. Le *bel eſprit* & la *ſociété* n'ont point encore altéré chez eux ce ſimple, ce beau naturel, la ſource des richeſſes dramatiques: je ne citerai qu'un exemple, tiré d'une tragédie où éclate ſur-tout cette vérité de caractere, ſans laquelle il ne peut exiſter d'intérêt. Adam a banni de ſa préſence Caïn ſouillé du meurtre de ſon frere. Ce malheureux pere touche au moment de ſa fin, qui lui a été annoncé par l'ange de la mort. La ſcene repréſente ſa foſſe, creuſée près de l'autel qu'avoit élevé Abel, & qui eſt encore teint de ſon ſang. Adam répand ſes craintes, ſes larmes, dans le ſein de Seth, un de ſes fils bien-aimés. On vient lui dire qu'un homme dont l'air eſt menaçant & le regard terrible, s'eſt montré à la porte de

Les Allemands cités comme modeles pour le naturel & le vrai.

de ſa cabane. A ces traits effrayans, Adam n'a pas de peine à reconnoître Caïn; il ordonne auſſi-tôt à Seth de preſſer ce fils criminel de fuir ſa préſence; il ajoute cependant qu'on le laiſſe entrer, ſi c'eſt Dieu qui l'envoie; & par une de ces nuances délicates & ſublimes qui n'ont appartenu juſqu'ici qu'au ſeul pinceau d'Homere (*), Adam recommande à Seth de couvrir l'autel, *afin que le ſang d'Abel ne bleſſe point les yeux de ſon meurtrier.* Caïn paroît, amené par Seth; il a les cheveux hériſſés, l'œil ſombre & foudroyant; il s'écrie:

Scene tirée des IV, V, & VI. ſcenes du ſecond acte de la *Mort d'Adam*, tragédie de M. Klopſtock.

Eſt-ce Adam que je vois? (**)

(*) On ne ſauroit trop lire Homere, pour avoir une idée de ces fineſſes de traits qui donnent aux images l'ame & la vie. Combien a-t-il de morceaux remplis de ces beautés qu'un goût délicat peut ſeul apprécier! Ce peintre ſublime n'a pas dédaigné de placer dans un des coins du grand tableau de l'Odyſſée, un animal domeſtique vieilli dans les foyers du palais d'Ulyſſe, & expoſé aux mauvais traitemens des amans de Pénéloppe. Ulyſſe, déguiſé ſous l'air & l'habillement d'un malheureux étranger, arrive chez ſon ſerviteur Eumée, dont il eſt méconnu. Le chien, plus éclairé par le ſentiment, reconnoît ſon maître, fait des efforts pour ſe relever, & va en ſe traînant lui lécher les pieds. Qui ſeroit aſſez inſenſible pour n'être pas remué juſqu'aux larmes par une peinture auſſi naïve & auſſi touchante? &c.

(**) J'ai pris la liberté de traduire à ma façon,

ADAM, *d'un ton de ſurpriſe mêlé de douleur.*

Caïn dans ce ſéjour !

A Seth.

Je le ſens trop, voilà mon dernier jour !

A Caïn.

Malheureux ! . fils rebelle aux ordres de ton pere,

Tu me déſobéis ! . Tu parois en ces lieux !

CAIN, *d'un air farouche, & troublé.*

Adam . . quel eſt celui qui m'amene à tes yeux ?

ADAM.

Seth ne t'eſt point connu ! mon ſecond fils, ton frere !

CAIN.

Mon frere ! . Que dis-tu ? . Je n'ai point de parens ;

Mes parens . . ſont l'enfer, les remords dévorans.

ADAM, *d'un ton attendri.*

Mon fils !

CAIN.

Ah ! laiſſe là ce nom que je déteſte ;

Bannis toute pitié ; n'en attends pas de moi.

Tu veux ſavoir pourquoi la colere céleſte

A rappellé mes pas dans ce ſéjour funeſte ;

---

c'eſt-à dire autant que ma foibleſſe a pu me le permettre, ce morceau de la tragédie de la *Mort d'Adam* de M. Klopſtock ; ce drame a pluſieurs endroits d'une vérité auſſi pathétique ; M. *Hubner* nous en a donné une traduction en proſe, qui ſuffit pour faire goûter les beautés eſſentielles de l'original, &c.

Adam .., Adam ... je viens ... pour me venger de toi,
Pour te punir.

SETH *effrayé, faisant quelques pas vers son frere.*

Son flanc.. sous ta main sanguinaire !,
Ciel !..

CAIN, *à Seth.*

Avant que tu fusses né,
Déjà j'étois infortuné !
Jeune homme, écoute-moi.. sur-tout, songe à te taire.

ADAM.

Ta vengeance, grand Dieu, le poursuit donc toujours ;

CAIN, *à Adam.*

Adam ... ne crains point pour tes jours.

ADAM.

Et tu veux me punir ?

CAIN *reprenant sa fureur.*

De m'avoir donné l'être.

ADAM, *avec tendresse.*

De t'avoir le premier compté parmi mes fils !

CAIN, *d'une fureur concentrée.*

Tu rassemblas sur moi des malheurs inouïs,
Tous les tourmens... Tu m'as fait naître !
Oui, je veux me venger de la terre, des cieux,
De toi, dont j'ai reçu la fatale existence,

Le préſent le plus odieux.
De toi, par qui je vis & je ſuis malheureux.
Oui, je veux attacher le trait de la vengeance
Sur moi .. ſur moi l'auteur d'un homicide affreux..
Je vois tomber Abel .. ſon ſang crie & s'élance ..
A Adam.
De tes fils qui ſont nés.. qui naiſſent, qui naîtront,
Le plus infortuné comme le plus coupable,
Je cede, en blaſphémant, à ce Dieu qui m'accable.
L'arrêt de ſa juſtice eſt gravé ſur mon front;
Par-tout il me pourſuit, & par-tout je l'offenſe;
Pour augmenter encor l'horreur de ma ſouffrance,
Qu'il m'offre le paſſé, le préſent, l'avenir;
Que ſes foudres ſur moi viennent ſe réunir.
Tous deux enflammez-vous d'une haine immortelle;
Tourmentez, déchirez mon ame criminelle.
Je vous jure à tous deux une guerre éternelle;
Ce ſont là tes forfaits.. & je veux t'en punir.

SETH, *allant à Caïn en pleurant.*

Ah! barbare, où t'emporte une fureur impie?
Conſidere ces traits ſi chers & ſi puiſſans,
Ces cheveux qu'ont blanchis les chagrins & le tems..
Songe.. ſonge, cruel, que tu lui dois la vie.

CAIN, *avec tranſport.*

C'eſt ce qui fait ſon crime, & ce qui fait mes maux.

Ma rage . .

ADAM, *d'un ton pénétré à Seth.*

C'eſt ſon juge & le mien qui l'envoie ! .

Dieu, me réſervois-tu ces châtimens nouveaux ?

A Seth.

Laiſſe-le s'abreuver des pleurs où je me noie.

A Caïn.

Que veux-tu ?

CAIN.

Te maudire.

ADAM, *d'un ton pénétré.*

Ah, c'en eſt trop, mon fils !

Ne maudis point Adam . . mon fils ! . je t'en conjure
Par le ſaint nom de pere, au nom de la nature,
Au nom même d'un Dieu . . qui peut te pardonner.

CAIN, *avec déſeſpoir.*

Sur ma tête proſcrite il ne peut que tonner . .
Non . . rien n'empêchera Caïn de te maudire.

ADAM, *allant vers ſa foſſe.*

Avec chaleur.

Eh bien, ſuis les tranſports du démon qui t'inſpire ;
Viens, fils dénaturé, fléau d'un Dieu vengeur,
Viens ; que l'humanité, le ſang, rien ne t'arrête :
Viens, je vais te montrer la place où ta fureur,

Ta malédiction, doit tomber ſur ma tête..
Vois-tu bien cette foſſe ouverte par mes mains?..

CAIN, *avec étonnement.*

Une foſſe!.

ADAM, *avec la même vivacité.*

Elle attend la cendre de ton pere.
C'eſt là que pour jamais le premier des humains
Dépoſera neuf cents ans (*) de miſere;
C'eſt là qu'enfin je trouve un terme à ta colere;
Là, tu dois me maudire.. Aujourd'hui, malheureux,
De ſon dernier ſoleil Adam voit la lumiere;
Une éternelle nuit s'étend ſur ma paupiere;
Cette foſſe engloutit mes craintes & mes vœux!.

Caïn a les yeux attachés ſur cette foſſe.

Oui, mon arrêt, l'arrêt de la nature entiere
Frappoit en ce moment ton pere infortuné!
Frémis; le même ſort, Caïn, t'eſt deſtiné.
L'homme au travail, aux pleurs, à la mort condamné,
L'homme aujourd'hui rentre dans la pouſſiere...
C'eſt peu pour tes regards de ces affreux objets,

Adam découvre l'autel qu'il avoit fait voiler par Seth.

(*) Liſez la Geneſe: *Et factum eſt omne tempus quod vixit Adam, anni nongenti triginta, & mortuus eſt, &c.*

Repais ton cœur barbare, & vois tous tes forfaits.

CAIN, *épouvanté.*

Cet autel !.

SETH, *avec emportement à Caïn.*

Tremble encore, effrayé de ton crime.
Tu vois l'autel d'Abel, l'autel où la victime
Fut ton malheureux frere assassiné par toi.
Son sang.. t'accuse encore.

Caïn recule d'effroi, & Adam est penché sur l'autel, & pleure.

CAIN, *troublé.*

Il rejaillit sur moi!.
Abel, des profondeurs du ténébreux abyme,
Monte .. s'éleve .. il touche à la voûte des cieux!.
Le feu de la vengeance éclate dans ses yeux!
Où me cacher?. Mon frere!. ô mon frere! . il m'entraîne!.
Contre moi.. contre moi tout l'enfer se déchaîne!.
Mon frere, vois mes pleurs .. mon frere, entends mes cris..
Courons!. *Il va vers l'autel.*
Dieu! cet autel me repousse!. Il s'agite..
Un rocher menacant roule.. se précipite...

Et m'écraſe de ſes débris !.

Après une longue pauſe.

Où ſuis-je ?. (*A Adam.*) Auteur d'une affreuſe
exiſtence,
Auteur de tous les coups qu'en ce jour je reçois,
Adam, prête l'oreille ; écoute ta ſentence ;
Je foule aux pieds la nature & ſes loix ;
La malédiction t'accable par ma voix,
Et ton ſupplice enfin commence !

Avec fureur.

Raſſemble dans ta mort tous les traits aſſaſſins,
Qui doivent moiſſonner les malheureux humains ;
Que de toutes les agonies
Les horreurs ſur Adam s'attachent réunies !
Que ſes yeux expirans, fixés ſur le tableau
Des malheurs dont ſes fils redoutent la menace,
Meſurent le vaſte tombeau
Où doit courir en foule & s'engloutir ſa race !
Sens le friſſon mortel parvenir à ton cœur !.
Sens la deſtruction s'emparer de ton être !.
Avant que d'expirer, meurs cent fois de terreur !
Songe.. que tu vas ceſſer d'être.
Vois le fatal linceul, au gré de mes ſouhaits,
Déjà développé, t'enfermer pour jamais !.
Vois ton cercueil rouler dans la foſſe profonde,.

Ta mémoire en horreur au monde,
Par le dernier de tes neveux
Ton nom maudit.. ton nom toujours plus odieux!.

ADAM, *accablé de douleur.*

Arrête, fils cruel.. tu fais mourir ton pere!

Adam tombe ſans connoiſſance au pied de l'autel ſur les bords de la foſſe; Seth accourt le ſoutenir dans ſes bras.

CAIN, *tout-à-coup troublé, & croyant avoir tué ſon pere.*

J'ai porté le trépas dans le ſein paternel!

Il court vers Adam, Seth le repouſſe.

Démons, à vos fureurs que reſte-t-il à faire?
Peut-on être plus criminel?
Cet attentat manquoit au meurtrier d'Abel:
Enfer, que j'embraſſe avec joie,
Enfer, où je voudrois être à jamais entré,
Peut-on de tes ſerpens être plus déchiré,
De tes flammes plus dévoré?.
A ta rage je ſuis en proie!..
Je marche dans le ſang!.. le ſang rougit mes mains!.
Avec un cri.
C'eſt le ſang de mon pere!. Acheve mes deſtins,
Dieu vengeur, qui me fais la guerre,
Frappe .. anéantis-moi ſous cent coups de tonnerre.

Il ſort égaré de terreur.

ADAM *toujours étendu ſur la terre aux pieds de l'autel, & ſoutenu par Seth.*

A Seth.

Mon cœur plein de la mort, s'eſt r'ouvert à ſes cris.

D'un ton attendri.

Seth .. ſuis ſes pas .. Il eſt auſſi mon fils !

Dans cet égarement du crime

Qui toujours pourſuivra le malheureux Caïn ,

Il croit avoir , hélas ! immolé ſa victime ;

Il croit m'avoir percé le ſein.

Juſqu'à ce trouble affreux ſa raiſon l'abandonne ! ..

Non . . il n'eſt point mon aſſaſſin. .

Dis-lui . . qu'il eſt mon fils, dis . . que je lui pardonne.

Va , cours . .

Seth fait quelques pas , Adam le rappelle.

Sur-tout ne lui rapppelle pas

Que ce jour.. eſt le jour marqué pour mon trépas..

Quel tableau ! quelle vigueur de coloris dans ce rôle de Caïn ! Le poëte avoit à nous repréſenter le premier des ſcélérats : il nous le fait voir livré aux fureurs du crime, & déchiré par tous les remords qui le ſuivent. La bonté paternelle eſt déployée toute entiere dans le perſonnage d'Adam ; ce qu'il dit à Seth au ſujet de Caïn qu'il aime encore, tout coupable qu'il eſt , doit être mis

au nombre de ces beautés de ſentiment qu'on ne trouve que chez les Grecs.

On a vu les effets du plus grand pathétique, la marche impétueuſe de la paſſion, tous les orages du cœur humain. Je vais eſſayer à préſent de donner une idée de cette ſimplicité attendriſſante qui excite ſans effort la pitié, qui fait goûter le plaiſir de laiſſer couler ces douces larmes, plus cheres peut-être pour la ſenſibilité, que celles qu'arrachent la violence des tranſports & la force des ſituations; j'emprunte encore cet exemple de la même ſource où je viens de puiſer. Adam eſt appuyé ſur l'autel d'Abel; à quelques pas eſt la foſſe que ce malheureux vieillard vient de creuſer; il eſt avec Seth, ſon fils bien-aimé.

ADAM, *appuyé ſur l'autel, au-devant de ſa foſſe.* Imitation de la premiere ſcene du ſecond acte de la même tragédie.

Qu'à mes triſtes regards cette terre eſt changée!
Dieu, quels objets pour mon ame affligée!
Ce ne ſont plus, mon fils, ces champs délicieux,
Azyle du printems (*), berceau de la nature,

(*) On ne ſera point étonné de trouver dans ce morceau des images paſtorales; toute la nature étant en quelque ſorte dans ſa riche ſimplicité ſous les yeux d'Adam, il eſt aſſez dans la vraiſemblance qu'il empruntoit ſes expreſſions des objets champêtres qui l'entouroient, &c.

Où des tapis de fleurs fourioient à mes yeux,
Où des fruits abondans prévenoient la culture :
C'eſt un ſéjour de mort, haï, proſcrit des cieux ;
Et le lieu de ma ſépulture !

Il quitte l'autel, & marche avec effort.

O Seth, ici je dois dans la poudre rentrer !
Moi, l'ouvrage ſorti de la main éternelle,
Moi, qui ne ſuis point né d'une femme mortelle,
Ici, tu me verras, ô mon fils, expirer !
Je le ſens trop, je touche à ce moment terrible
Qui rappelle à la terre un limon corruptible,
Et m'endors pour jamais dans la nuit des tombeaux.
Ah ! cache-moi tes pleurs : ils augmentent mes maux.

Tous ces vers ſont récités d'une voix tombante.

SETH, *baiſant la main de ſon pere.*

Mon pere !

ADAM.

Sur mes yeux des ombres s'épaiſſiſſent ;
Mon bras s'appeſantit ; mes genoux s'affoibliſſent.
Soutiens-moi..

Seth le ſoutient, il fait encore quelques pas.

Je reſpire avec peine, mon fils !.
Frappés d'un froid ſubit, mes membres ſe roidiſſent ;
Juſqu'en ſes plus profonds replis

Mon cœur eſt oppreſſé d'une ſombre triſteſſe,
En vain je la combats . . elle revient ſans ceſſe
M'accabler . . me plonger dans un ſommeil peſant ;
Bien différent, hélas ! du ſommeil bienfaiſant,
Qui conſoloit ma vie, & réparoit mon être . .
N'en doutons point . . tout me le fait connoître,
C'eſt l'affreux ſommeil du néant.
Je ne puis plus marcher . . Seth . . aſſieds-moi . .

Son fils l'aſſied ſur un banc de gazon.

Peut-être
N'eſt-ce pas ce moment . . ce moment que je crains . .
L'eſpoir . . l'eſpoir (*) dans mon cœur vient renaître . .
Ce Dieu, mon auteur & mon maître,
Pourroit me rendre encor des jours purs & ſereins !..
Avec un long ſoupir.
Ah ! . le ſceau de la mort a marqué mes deſtins . .
O mon fils . . mon cher fils . . dérobe-moi tes larmes.
Je te l'ai dit, tes pleurs irritent mes alarmes,
Et me portent de nouveaux coups.

(*) On a tâché de rendre la nature dans toute ſa vérité. L'eſpoir eſt peut-être le ſeul conſolateur, le ſeul ſoutien de l'homme ; on peut dire qu'il s'attache à nous au premier moment que nous entrons dans la vie, & qu'il ne nous abandonne que lorſqu'on a jetté ſur nous le drap mortuaire.

SETH, *dans les bras de ſon pere.*

Mon pere . . je ne puis mourir cent fois pour vous !

ADAM, *le tenant contre ſon ſein.*

De l'amour paternel je goûte encor les charmes ! ..

En montrant ſa foſſe.

De cet affreux tableau je voudrois fuir les traits !
Seth, avant que mes yeux ſe ferment pour jamais,
De mes derniers regards je veux jouir encore,
Les tourner vers ces champs où le ciel fait éclore
La richeſſe de ſes bienfaits !
Que je puiſſe admirer ces ſuperbes forêts,
D'où j'ai vu tant de fois naitre & monter l'aurore !
Mon fils, guide mes pas tremblans
Vers ces objets, pour mon cœur ſi touchans.

Seth conduit Adam, qui dit en marchant :

Que ma paupiere appeſantie,
Par un ſuprême effort, ſe leve ſur ces lieux,
Sur ces bords enchanteurs, le plaiſir de mes yeux !.
Eden, Eden, ſéjour délicieux,
Attache encor ma vue, & mon ame attendrie ..
Qu'Adam contemple encor ces campagnes, ces bois,
Ces vallons où s'étend la nature embellie ! .
Qu'il reſpire encore une fois
Le doux parfum des fleurs, & l'air pur de la vie ! .

Seth l'a aſſis ſur un autre banc de gazon, qui eſt en face d'Eden.

Aide mes foibles yeux..

SETH.

Vous voyez ce jardin
Qui domine la plaine entiere;
Plus loin, les montagnes d'Eden
Vous préſentent leur cime altiere..

ADAM.

Les montagnes d'Eden, dis-tu!. Ciel!. ma paupiere...

En gémiſſant.

Seth... je ne les vois plus!. peut-être en cet inſtant
Le ſoleil moins viſible eſt couvert d'un nuage?.

SETH.

Un nuage, il eſt vrai (*), précurſeur de l'orage,
Affoiblit la ſplendeur de cet aſtre brillant.

ADAM.

Eh! quand il montreroit ſon front éblouiſſant,
Quand ſa lumiere encor ſeroit plus éclatante..

(*) Je crois qu'on trouvera l'expreſſion de la nature dans ce ménagement de Seth pour la malheureuſe ſituation de ſon pere. Adam, qui aime à ſe flatter, comme la plupart des mourans, croit qu'un nuage lui cache le ſoleil; & ſon fils, par un ingénieux artifice qu'inſpire la délicateſſe du ſentiment, entretient ſon pere dans ſon erreur.

C'en eſt fait ! idée accablante
Qui frappe mes ſens éperdus !
Le malheureux Adam .. ne le reverra plus ! ..

Avec des larmes.

Il faut donc vous quitter, campagnes fortunées,
De l'aimable verdure en tout tems couronnées,
Où j'ai vu mes enfans s'élever ſous mes yeux,
Accourir dans mes bras, m'amuſer par leurs jeux,
Où toute la nature, attentive à me plaire,
Sembloit après le ciel aimer en moi ſon pere ! .
Il faut donc vous quitter ! . Eden, divin ſéjour,
De mes regards la volupté, l'amour ! ..
Ah ! je ne puis, ſans répandre des larmes,
Me rappeller tes délices, tes charmes,
Ces prés, ces bois, ces ombrages ſi frais,
Ces cedres élevés, fiers enfans des forêts,
Ces fertiles côteaux, ces ondes jailliſſantes,
Qui toujours plus brillantes,
Retombent en ruiſſeaux, coulent parmi les fleurs.:
C'eſt trop vous profaner, lieux ſacrés, par mes pleurs..
Dans ce jour.. de mes jours le terme déplorable,
O cher Eden .. reçois mon éternel adieu !
Hélas, des vengeances d'un Dieu,
Tu portes à jamais l'empreinte ineffaçable !
Il a puni ſur toi l'homme foible & coupable ! .

Il regarde encore quelque tems.

Seth, arrache-moi de ce lieu;
Remene-moi, mon fils .. vers mon dernier aſyle.
De cet unique objet mon cœur doit ſe remplir;
Retournons vers ma foſſe; elle attend mon argile,
Et.. ne ſongeons plus qu'à mourir!

Seth entraîne Adam vers ſa foſſe.

C'eſt bien à propos d'un tel morceau, qu'on peut s'écrier avec l'auteur de la nouvelle Héloïſe: " ô ſentiment, ſentiment, douce vie „ de l'ame! quel eſt le cœur de fer que tu „ n'as jamais touché? Quel eſt l'infortuné „ mortel à qui tu n'arrachas jamais de lar- „ mes „?

Le but de l'auteur, d'étendre la carriere dramatique.

Je ne rapporte ces exemples empruntés de la littérature étrangere, que pour exciter nos écrivains dramatiques à étendre une carriere qui n'eſt déjà que trop limitée par notre goût minutieux & notre *bel-eſprit*, la mort du ſentiment & de la vérité. Quand goûterai-je le plaiſir d'aſſiſter à la repréſentation d'un drame qui, dès les premiers actes, fera fondre en larmes, déchirera les cœurs, y portera le ravage des paſſions, arrachera à l'aſſemblée entiere le cri de la nature même? Quand verrai-je tous les ſpectateurs, emportés à la fois par le même mouvement, applaudir comme le peuple Romain, lorſqu'il répéta

avec enthouſiaſme ce vers de Térence (*) ?

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto.

Moyens d'avoir un drame qui mérite un ſuccès décidé.

Que le génie ſe dégage des entraves de l'imitation ; qu'il aſſocie la pantomime (**)

(*) Tout le peuple Romain ſe leva à la fois, & répéta ce vers. On ſe rappellera que les théatres anciens contenoient environ quatre-vingt mille hommes aſſis. Qu'il eſt beau, qu'il eſt glorieux de s'emparer en quelque ſorte de l'ame d'une nation entiere ! Et que de tels ſuccès ſont au-deſſus du foible avantage d'amuſer l'oiſiveté de deux ou trois mille Sybarites, qui ne ſont amenés au ſpectacle que par le ſeul beſoin de varier leur ennui, & pour qui des vers ne ſont que du bruit, & le ſentiment qu'un faſte d'expreſſions théatrales ! &c.

(**) On ne ſauroit trop le redire, la pantomime eſt l'ame du diſcours. Que de ſcenes nous paroîtroient moins longues, moins froides, ſi le récit étoit ſoutenu par la pantomime ! Philoctete, Hercule mourant, Hécube ſont des modeles en ce genre que nous ne ſaurions avoir trop ſous les yeux ; un ſeul geſte quelquefois eſt plus éloquent qu'une vingtaine de vers, quelque beaux qu'ils puiſſent être. Il eſt vrai que les Grecs & les Romains avoient les organes plus flexibles que les nôtres, que leurs ſenſations étoient plus marquées, leurs fibres plus délicates : *Et documenta damus qua ſimus origine nati.* Nous ſortons des glaces du nord : nos membres roides & ſans ſoupleſſe, ont de la peine à ſe plier à l'expreſſion du ſentiment A l'égard de la décoration, ne perdons jamais de vue que le théatre doit être une repréſentation ſucceſſive de tableaux, & qu'un ſeul tableau eſt préférable à une multitude d'incidens qui ne ſont preſque jamais que des jeux puériles de l'art. Jeunes poëtes, lorſque vous compo-

& la décoration au diſcours ; qu'il rejette les *paſtiches*, & qu'il étudie l'art théatral d'après l'expérience & la connoiſſance de l'humanité ; qu'il ne ſe montre jamais & s'identifie avec le perſonnage qu'il nous repréſente ; qu'en un mot le grand poëte ne ſoit que le plus ſenſible des hommes (*) ; & alors la nation verra parroître ce chef-d'œuvre qui manque abſolument à notre théatre. Qu'on ne vienne point me dire que les arts d'imitation ſont arrivés au degré de ſupériorité où ils pouvoient atteindre : on n'a peut-être fait que les premiers pas dans ce champ im-

---

ſez des drames, rempliſſez-vous bien de ce principe d'Horace :

Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator, &c.

C'eſt au goût à déterminer les ſituations qu'il faut expoſer ſur la ſcene, & celles qu'on en doit tenir éloignées, parce qu'en effet il y a des actions qui acquierent plus d'intérêt par le récit, que ſi elles étoient préſentées à nos regards, &c.

(*) On pourroit, dans la culture des arts d'imitation, calculer les degrés de génie par le plus ou le moins de ſenſibilité. Ce qui a mis une diſtance ſi prodigieuſe entre Racine & Pradon, n'eſt autre choſe que le plus ou moins de chaleur d'ame. Les poëtes les plus ſenſibles ſeront toujours ceux qui réuſſiront davantage. Quel eſt ce charme indéfiniſſable qui nous ramene ſans ceſſe à la Fontaine, ſi ce n'eſt cette magie de ſentiment, le premier des talens que poſſédoit cet homme unique dans ſon genre ? &c.

menſe. Il n'y a que l'ignorance ou l'imbécillité d'un amour-propre groſſier, qui prétendent que ces arts ſont dans l'état de perfection. J'ai le courage de publier hautement ce que bien des gens penſent tout bas, & ce qu'ils ont la foibleſſe de ne point écrire : le théatre françois eſt ſuſceptible de changement & d'amélioration. Qu'on ne m'oppoſe pas que les ſituations & les caracteres ſont épuiſés : la nature eſt une mine qui ſe reproduit ſans ceſſe ; ſes modifications varient à l'infini ; elles ſont différentes à Pekin & à Paris, & ce ſont ces différences dont nous devons enrichir notre ſcene. Tching-ing, dans *l'Orphelin de la maiſon de Tchao*, tragédie chinoiſe, veut ſauver cet enfant précieux à la nation, & le garantir des fureurs de ſon ennemi : il vient confier ſon ſecret à Kong-ſune, vieux miniſtre d'état, retiré, attaché à la maiſon de Tchao, & l'engager à cacher l'orphelin dans ſa ſolitude.

Le théatre françois ſuſceptible de correction.

Fragmens d'une tragédie chinoiſe.

Je ſuis dans ma quarante-cinquieme année (lui dit Tchinging), j'ai un fils de l'âge de notre cher orphelin, je le ferai paſſer pour le petit Tchao ; vous irez en donner avis à Tou-ngan-cou (l'aſſaſſin de cette famille de Tchao), & vous m'accuſerez d'avoir chez moi l'orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons moi & mon fils ; & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſes parens. Que dites-vous de ce deſſein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

KONG-SUNE.

Quel âge dites-vous que vous avez ?

TCHING-ING.

Quarante-cinq ans.

KONG-SUNE.

Il faut pour le moins vingt ans pour que cet orphelin puiſſe venger ſa famille ; vous aurez alors ſoixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix : comment à cet âge-là pourrois-je l'aider ? O Tching-ing, puiſque vous voulez bien ſacrifier votre enfant, apportez-le moi ici, & allez dire à Tou-ngan-cou que je cache chez moi l'orphelin qu'il veut avoir. Tou-ngan-cou viendra avec des troupes entourer ce village ; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'orphelin de Tchao, juſqu'à ce qu'il puiſſe venger toute ſa maiſon. Ce deſſein eſt encore plus ſûr que le vôtre : qu'en dites-vous ?

Ce ſang-froid de Kong-ſune, caractere inconnu à nos climats, ce calcul réfléchi de vengeance, cette eſpece, en un mot, de nouvelle nature ne charmeroient-ils point nos ſpectateurs ? Tching-ing a ſauvé enfin l'orphelin, qui eſt parvenu à l'âge où il peut ſe venger ; & il veut éprouver le courage du jeune homme ; il laiſſe comme par oubli dans ſon appartement un rouleau où ſont repréſentés tous les malheurs de la maiſon de Tchao. L'orphelin ſeul, jette les yeux ſur ce rouleau, eſt frappé de ce qu'il voit ; il ignore cependant ce que ſignifient ces peintures ; il tombe dans la rêverie. C'eſt dans ce moment que Tching-ing revient ; il examine d'un œil obſervateur les impreſſions diverſes

qu'a excitées ce tableau dans l'ame de l'orphelin ; il prend la peine de lui en expliquer le ſujet ; enfin, quand il a bien approfondi les ſenſations de ſon pupille, & qu'il s'eſt aſſuré de ſon caractere, il s'écrie :

Puiſque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clair. Le cruel habillé de rouge, c'eſt Toungan-cou. Tchao-tune, c'eſt votre grand-pere. Tchao-ſo, c'eſt votre pere. La princeſſe, c'eſt votre mere. Je ſuis le vieux médecin Tching-ing, & vous êtes l'orphelin de Tchao.

L'ORPHELIN.

Quoi, je ſuis l'orphelin de la maiſon de Tchao ? Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere, &c.

Cette ſcene n'eſt elle pas comparable, pour le ſublime & la ſituation, à celle d'Oreſte & de Palamede dans l'Electre de Crébillon ? Ce tableau produit un effet ſingulier & rapide, bien au-deſſus des froideurs du ſimple récit. Voilà les beautés mâles & énergiques que le goût françois devroit s'approprier ; ce ſont là les richeſſes dont nous pourrions groſſir nos tréſors ; au lieu de recourir à cet eſprit ſervile d'imitation & de plagiat, qui ne ſert qu'à déceler la foibleſſe de nos reſſources & notre malheureuſe indigence.

On ne manquera point de m'oppoſer nos maîtres : qui les admire plus que moi ? Mais je demande qui les a créés ? On ſera forcé

de me répondre : la nature. C'eſt donc à la ſource où ils ont puiſé, que je propoſe de remonter ; c'eſt par l'étude de cette nature, le principe de tous les arts, que nos prédéceſſeurs ont mérité de nous ſervir de modeles : efforcons-nous de l'être à notre tour. " Ce „ qui nous ſert maintenant d'exemple, dit „ Tacite, a été autrefois ſans exemple ; & ce „ que nous faiſons ſans exemple, en pourra „ ſervir un jour „. Le grand Corneille (aſſurément je ne puis citer un nom plus impoſant) penſoit qu'il devoit le mauvais ſuccès de Pertharite à l'emploi de l'amour conjugal. Bien des gens de mérite l'avoient cru ſur ſa parole, & n'auroient pas imaginé d'appeller de cette déciſion. Au bout d'une cinquantaine d'années, Inès paroît, & l'on eſt tout étonné d'être convaincu que le grand Corneille s'étoit trompé, & qu'il falloit attribuer la chûte de Pertharite, non à l'amour conjugal, mais à la façon dont l'auteur l'avoit traité. On a fait des brochures, des volumes, pour décider ſi l'on pouvoit donner le nom de comédie aux pieces de la Chauſſée (*) : on

Le grand Corneille a pu ſe tromper.

(*) Il eſt étonnant que l'auteur de Mélanide n'ait pas ſenti combien le pathétique étoit au-deſſus de ce comique déplacé, dont il a défiguré la plupart de ſes autres drames ; il eſt encore plus étonnant que le public ne lui ait fait la guerre que ſur le nom de comédie que portoient ſes pieces de théatre. Comment n'avoit-on point été révolté de cet aſſemblage bizarre de l'at-

devoit bien plutôt examiner s'il avoit ſu tirer tout l'avantage d'un genre entrevu par Térence, & ſans perdre le tems à diſputer ſur des mots, ſe plaindre de ce que le poëte françois n'avoit pas tout le génie néceſſaire pour mettre en œuvre ce genre ſi intéreſſant.

Le pathétique de l'Enfant-prodigue au deſſus de tout ce qu'a fait la Chauſſée en ce genre.

On devoit ajouter que le pathétique de l'Enfant-prodigue, c'eſt à-dire, les ſcenes d'Euphémon fils ave ſon valet, ſa maîtreſſe & ſon pere, étoient au-deſſus de la ſenſibilité monotone de la Chauſſée, qui d'ailleurs mérite des éloges à bien des égards. On a cru encore pendant plus d'un ſiecle, que notre ſcene ne pouvoit ſubſiſter ſans amour : Mérope nous a prouvé que la tendreſſe maternelle étoit ſupérieure à celle d'un amant ou d'une amante. M. de Voltaire riſque une ombre dans Eryphile, une de ſes premieres tragédies; cette hardieſſe ne réuſſit point; trente ans après il fait la même tentative dans Sémiramis, & il eſt applaudi. Cependant l'ombre d'Amphiaraüs produiſoit un effet encore plus frappant que celle de Ninus. Amphiaraüs s'élevoit du tombeau, en criant à Alcméon : *Venge-moi. De qui* ? lui demandoit Alcméon. *De ta mere*, répondoit l'ombre, & en même tems elle remettoit

---

tendriſſant & du plaiſant? D'ailleurs la Chauſſée entendoit la ſcene; peut-être doit-il être placé à la tête de la ſeconde claſſe de nos auteurs dramatiques, &c.

une épée entre les mains du jeune homme. Quelques connoiſſeurs, dont je tiens cette anecdote, m'ont rapporté que la ſituation préſentoit un grand tableau; mais il falloit des yeux *déſaccoutumés* de la petiſſe des objets admis ſur notre ſcene, pour ſoutenir toute la majeſté de ce ſpectacle digne du cothurne grec ; & ce n'eſt que peu à peu & après bien des efforts ſouvent infructueux, qu'on parvient à agrandir la ſphere étroite des idées & des plaiſirs. On a beaucoup de peine à faire quitter aux hommes le joug de l'habitude ; ils ne demandent pas mieux que de s'y ſoumettre. Le premier des deſpotes, qu'on appelle *coutume*, eſt peut-être le plus cruel ennemi de la nature, & nous avons preſque toujours la mal-adreſſe de les confondre & de leur prêter le même pouvoir.

Le but de ces remarques, que n'a point dictées la prétention, eſt de reculer les bornes de l'art dramatique, trop reſſerrées peut-être par nos prédéceſſeurs. Ce n'eſt pas que je me déclare contre l'autorité des regles, j'en reconnois la néceſſité & l'heureux emploi ; leur obſervation conſtitue plus ou moins le mérite d'un ouvrage : je voudrois ſeulement qu'on ne s'aſſujettît qu'à celles qu'on peut regarder comme les *regles primitives*, & qui nous ſont preſcrites par la nature. Elles ont formé les Homere, les Sophocle, les Euripide ; loin de nuire à l'eſ-

L'objet de ces remarques.

ſor du génie, elles l'affermiſſent & l'élevent. Quand je me permets quelques réflexions critiques ſur notre théatre, je ne prétends point blâmer le corps de l'édifice; je ne m'arrête qu'à quelques défauts de la conſtruction. Je demande enfin aux poëtes comme aux peintres, qu'ils ne ſe contentent point d'avoir les yeux fixés ſur les tableaux de nos grands maîtres, & qu'ils conſultent davantage le modele.

Il eſt aiſé de juger de mon déſintéreſſement dans un art que je cultive depuis la plus tendre enfance (*), & que j'aime avec fureur. Je n'ignore point que les ſuccès du théatre ſont les ſeuls qui en impoſent, & qui aſſurent, pour parler poétiquement, la palme brillante de la réputation, & je me borne à briguer les honneurs moins faſtueux de la lecture; c'eſt me montrer avec tous mes déſavantages. Que diroit-on d'un homme foible & nu, qui ſe meſureroit avec un géant armé de pied en cap? Voilà à-peu-près ma poſition, comparé à mes rivaux qui ſe diſputent la ſcene françoiſe, & qui ſont ap-

(*) L'auteur, avant l'âge de quinze ans, avoit déjà compoſé pluſieurs pieces de théatre, dont il n'a conſervé que *Coligni* & le *Mauvais Riche*. La premiere reparoîtra avec des corrections qui la rendront plus digne encore de l'indulgence que le public ſemble lui avoir accordée, & l'autre ne tardera pas à être imprimée, &c.

puyés du preſtige de la repréſentation & du jeu des acteurs. Il eſt vrai (car depuis le philoſophe juſqu'au dernier verſificateur, qui n'a pas de l'amour-propre?) il eſt vrai que ma gloire ſera un peu plus à moi, ſi j'ai le bonheur de ſoutenir l'épreuve du cabinet. M'eſt-elle défavorable ? ma chûte fera moins de bruit, & il y a une ſorte de conſolation à ne point attacher de l'éclat à ſes diſgraces. Que l'on écoute la raiſon, & non cette malheureuſe vanité qui nous égare preſque toujours. L'homme ſenſible doit rechercher l'obſcurité ; & le plus heureux eſt celui dont on parle le moins.

PRECIS de l'hiſtoire de la Trappe (*).

L'ABBAYE DE LA TRAPPE eſt ſituée dans le diocèſe de Séez, au milieu d'un vallon aſſez étendu, ſur les confins du Perche & de la Normandie. On diroit que la nature avoit elle-même déſigné ce lieu pour être la retraite de la pénitence. Il eſt entouré de bois, de collines & d'étangs qui le rendent preſqu'inacceſſible ; l'air en eſt mal-ſain, & obſcurci d'un brouillard continuel ; ce vallon d'ailleurs renferme des terres labourables, des arbres fruitiers, des pâturages. Un ſilence ſombre & impoſant paroît avoir régné depuis la naiſſance des ſiecles dans cette ſolitude ; on ne ſauroit guere exprimer la triſteſſe morne, l'eſpece de terreur dont l'ame ſe ſent pénétrée à ſon approche : c'eſt la frayeur religieuſe que Lucain nous montre répandue ſur la forêt de Marſeille. En effet, quels riches tableaux pour l'imagination mélancolique d'un peintre ou d'un poëte ! De vieux arbres qui ont tout le fu-

(*) Quelques perſonnes ayant déſiré, pour l'intelligence du drame, avoir ſur la Trappe des notions moins vagues que celles qui ſont inſérées dans les diſcours préliminaires & dans les notes, on en préſente ici une idée, que l'on pourra regarder comme une inſtruction ſuffiſante.

nebre des cyprès ; leur feuillage agité par les vents, auxquels la prévention prête un bruit ſiniſtre ; le long murmure de quelques eaux qui s'écoulent à travers des cailloux : voilà ce qui annonce l'abbaye de la Trappe. Il eſt difficile de s'y rendre ſans le ſecours d'un guide. Enfin, après avoir deſcendu une montagne, traverſé des bruyeres, & marché quelque tems entre des haies, & par des chemins tortueux & profonds, on croit découvrir tout-à-coup un pays inconnu (*), une nouvelle nature ; ce ſéjour ſe montre dans toute ſa majeſtueuſe auſtérité. On arrive à la premiere cour, ſéparée de celle des religieux. Au-deſſus de la porte eſt la ſtatue de ſaint Bernard, qui tient une beche de la main droite ; ſur la gauche il porte une égliſe, eſpece d'hiéroglyphe aſſez ingénieux, qui ſemble faire entendre que, dans tout établiſſement émané d'une ſage légiſlation, on doit aſſocier le travail à la piété. La ſeconde cour eſt plantée d'arbres fruitiers ; à côté eſt une baſſe-cour où ſont les greniers, les celliers, les écuries, une braſſerie, une boulangerie, & autres bâtimens néceſſaires pour la commodité d'un couvent. A quelques pas, ſe

(*) Il y a, près de cette abbaye, des villages où ces ſolitaires ſont ſi peu connus, qu'un homme de qualité ayant fait un voyage de cinq cent lieues pour voir la Trappe, eut beaucoup de peine à ſavoir dans les environs où elle étoit ſituée.

voit un moulin ; l'eau qui le fait tourner prend ſa ſource dans les étangs.

L'abbaye de la Maiſon-Dieu-Notre-Dame-de-la-Trappe (c'eſt ſon premier nom) fut fondée par Rotrou II, comte du Perche, l'an 1140, du vivant de ſaint Bernard, ſous le pontificat d'Innocent II, & ſous le regne de Louis VII roi de France, quarante-deux ans après la fondation de Cîteaux, & vingt-cinq après celle de Clairvaux. Elle eſt l'accompliſſement d'un vœu qu'avoit fait ce comte de Rotrou, qui dans le péril d'un naufrage, & plein de l'eſprit de ſon ſiecle, avoit promis de bâtir un monaſtere. De retour dans ſa patrie, il s'étoit hâté d'acquitter ſa promeſſe. Pour laiſſer à la poſtérité un monument mémorable du ſujet de cette fondation, il voulut que la charpente & le toit de l'égliſe repréſentaſſent au-dehors la forme d'une quille de vaiſſeau renverſé : conſtruction que cet édifice a conſervée juſqu'à préſent. Il fut conſacré ſous le nom de la Vierge en 1214, par Robert archevêque de Rouen, Raoul évêque d'Evreux, & Sylveſtre évêque de Séez. Erbert étoit ſon quatrieme abbé régulier. Le nom de Notre-Dame-de-la-Trappe répond à celui de Notre-Dame-des-Degrés ; pour y entrer, il falloit deſcendre dix ou douze marches. *Trappe*, en langage du pays, ſignifie *degré*.

Cette abbaye fut durant pluſieurs ſiecles

renommée par la vie auſtere & irréprochable de ſes abbés & de ſes religieux. Les fureurs des guerres civiles, les irruptions des Anglois, le tems enfin qui détruit tout, juſqu'à la vertu la plus affermie, amenerent à leur ſuite dans les corps eccléſiaſtiques même, le relâchement (*) & bientôt le déréglement. Le déſordre s'empara de ce monaſtere, au point qu'il devint pour le pays un monument de mauvaiſes mœurs & de ſcandale. La ruine du ſpirituel avoit entraîné celle du temporel; les religieux n'en avoient plus que le nom; la chaſſe & des amuſemens plus profanes encore étoient leur ſeule occupation: c'étoit le tableau de la vie la plus licencieuſe. Elle étoit portée à l'excès dans cette abbaye, lorſque le célebre Rancé vint s'y retirer.

Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, abbé régulier, réformateur de la Maiſon-Dieu-Notre-Dame-de-la-Trappe, de l'étroite obſervance de Cîteaux, naquit à Paris le 9 janvier 1626. Il ſortoit d'une ancienne maiſon originaire de Bretagne; ſes ancêtres y avoient exercé la charge d'échanſon auprès des ducs de cette province, d'où leur

(*) L'eſprit de relâchement eſt ſans doute un des vices attachés à la nature humaine. Comment la conſtitution d'un établiſſement religieux ne s'altéreroit-elle pas, quand les Grecs, les Romains, les plus ſages républiques, ont eſſuyé une pareille révolution?

eſt venu le nom de Bouthillier. Il eut pour parrein le cardinal de Richelieu. Son berceau fut entouré des preſtiges de la fortune & de la grandeur; Marie de Médicis l'honora d'une protection particuliere. Chevalier de Malthe dans ſon enfance, il étoit deſtiné à la profeſſion des armes: devenu dès l'âge de dix ans l'aîné de ſa famille par la mort de ſon frere, il fut engagé dans l'état eccléſiaſtique, & réunit ſur ſa tête tous les bénéfices que ce frere poſſédoit. Ses premieres années annoncerent un mérité ſupérieur. Il fit ſa licence avec diſtinction, prit le bonnet de docteur le 10 février 1654, fut aumônier du duc d'Orléans, & parut avec éclat dans l'aſſemblée du clergé de 1655, en qualité de député du ſecond ordre. Il paſſa quelques mois au ſéminaire de S. Lazare ſous la conduite de Vincent de Paul, qui jetta dans cette ame naiſſante des ſemences de vertu, développées depuis par l'évêque d'Aleth. Il refuſa la coadjutorerie de l'archevêché de Tours; & ce qui eſt encore au-deſſus de l'indifférence pour les honneurs, il ne craignit point de ſe brouiller avec le cardinal Mazarin, pour demeurer attaché au cardinal de Retz, dans ces tems d'épreuve auxquels ne réſiſtent guere les amitiés du monde. L'abbé de Rancé étoit né avec cette éloquence, ce pathétique, le caractere des ames ſenſibles; il ſavoit ſur-tout exhorter les mourans,

mourans, & ce n'eſt pas le talent le moins digne d'éloges que celui de conſoler les hommes ſur le bord de la tombe, & de les aider à quitter le ſonge de la vie : il en eſt ſi peu qui ſachent mourir ! L'abbé de Rancé, après la mort de ſon pere, & à l'âge de vingt-ſix ans, ſe trouvoit maître de trente ou quarante mille livres de rente, revenu conſidérable pour ce tems. Jeune, riche, il réuniſſoit au charme de l'extérieur & à la naiſſance, de l'eſprit, des graces, le ton de la cour, cet agrément que l'on peut appeller la fleur de la ſociété, cette fineſſe de raillerie que poſſéderent ſi bien les Grammont, les Saint-Evremont. Il eſt difficile qu'avec de tels avantages, on conſerve cette intégrité de mœurs, qui ſemble être le fruit du malheur & de l'obſcurité. L'abbé de Rancé ſe livra donc à tous les menſonges flatteurs qui l'environnoient; l'eſprit de ſon état l'animoit peu : il aimoit le jeu, la chaſſe, la diſſipation, le luxe. Quelques mémoires du tems veulent que ſon intimité avec une dame du premier rang, liaiſon que l'on nous a peinte ſous les couleurs d'une amitié pure, fut établie ſur des ſentimens plus vifs & moins déſintéreſſés. Ce que l'on peut aſſurer, c'eſt qu'après la mort de cette femme célebre par ſa beauté & par la réunion de tous les talens de plaire, l'abbé de Rancé fit éclater une douleur dont il y a peu d'exemples : il alloit

s'enfoncer dans les bois les plus ſolitaires, y verſoit des torrens de larmes, nommoit cette dame à haute voix, lui adreſſoit ſes regrets, ſes pleurs, comme ſi elle eût pu l'entendre. Son déſeſpoir le conduiſit à la foibleſſe d'imaginer qu'il exiſtoit des moyens d'évoquer les morts : il eſſaya ces prétendus ſecrets, dont il reconnut bientôt la chimere. Cette ſituation ne tarda pas à le plonger dans une maladie qui le réduiſit à toute extrêmité. Revenu à la vie, ſon chagrin reprit de nouvelles forces ; le tems, qui preſque toujours apporte la conſolation, ne fit qu'approfondir ſon affreuſe mélancolie. Les malheurs du cardinal de Retz, jouet des caprices de la fortune, Gaſton frappé d'une mort imprévue dans le ſein des grandeurs, toutes ces images l'avoient préparé à ſe convaincre de la frivolité des illuſions humaines ; déſabuſé de même ſur une paſſion qui a peut-être le plus d'empire, il eut le courage de ne point céder aux ſéductions de quelques femmes aimables, qui vouloient le ramener au plaiſir. Enfin l'abbé de Rancé, dégoûté du monde, ne vit plus autour de lui qu'un vaſte tombeau ; il ſentit cette vérité importante, qu'il n'y a point d'autre objet d'attachement, d'autre ami, d'autre conſolateur, que Dieu ; ſon ame s'abyma toute entiere dans cette grande idée. Dès ce moment, il ſe dépouilla de tous ſes biens, dont il fit préſent à

l'Hôtel-Dieu & à l'Hôpital, & il réſigna trois abbayes & deux prieurés qu'il poſſédoit en *commende*. En renonçant à ſes bénéfices, il s'étoit réſervé l'abbaye de la Trappe, mais avec le deſſein de la poſſéder en *regle*. Il ſe retira à Perſeigne, où il prit l'habit monaſtique, pour lequel il avoit eu juſques alors une répugnance inſurmontable; il fit profeſſion le 6 juin 1664. De Perſeigne, il courut s'enſevelir tout vivant dans la ſolitude de la Trappe, où ſemblent en quelque ſorte s'être éterniſés ſa ſombre douleur & ſon déſeſpoir religieux. Il y établit la réforme qu'il projettoit, c'eſt-à-dire, l'obſervance de la regle de ſaint Benoît dans ſa pureté primitive. Parmi toutes les réformes de Cîteaux, il n'y en a point de plus auſtere que celle de la Trappe. On ne s'arrêtera point ſur le détail des ſoins & des peines que coûta cette inſtitution à l'abbé de Rancé, ſur la foule d'ennemis qu'il eut à combattre. Cet illuſtre ſolitaire finit avec le ſiecle: il mourut le 26 octobre 1700; il avoit ſoixante-quatorze ans neuf mois & dix-ſept jours, trente-ſix ans & quatre mois de profeſſion. Nous avons de lui quelques ouvrages (*)

(*) Voici les principaux : *La ſainteté des devoirs monaſtiques. Les éclairciſſemens. Explication ſur la regle de ſaint Benoît. Traité abrégé des obligations des chrétiens. Réflexions morales ſur les quatre évangiles. Les inſtructions & les maximes*, &c.

dont la plupart ont pour objet les devoirs de la vie monaſtique ; ſes lectures de prédilection étoient l'Imitation, l'Art de bien mourir du cardinal Bellarmin, & les Vies des peres des déſerts : ce dernier livre n'avoit pas ſans doute peu contribué à enflammer la ſombre imagination de ce rigoureux réformateur. On s'eſt reſſouvenu que, dans ſon enfance, il parloit avec tranſport de la Thébaïde & de ſes ſolitaires, qui ſembloient fouler le monde à leurs pieds ; on s'eſt encore rappellé que, dans les voyages qu'il avoit faits à Rome pour la réforme de Cîteaux, il avoit pris plaiſir à s'enfoncer dans l'obſcurité des catacombes, & à y nourrir cette mélancolie profonde, où ſe forment en ſilence & d'où s'échappent les grandes penſées & les grandes actions. Il jouit de ſon vivant de tous les reſpects que l'admiration humaine eſt forcée de rendre à la vertu, ſur-tout lorſqu'elle prend les traits de la ſingularité & de l'extraordinaire. En effet, l'état qu'avoit embraſſé l'abbé de Rancé, tient du ſurnaturel. Jacques II, roi d'Angleterre, la reine ſon épouſe, Monſieur, frere du roi, mademoiſelle de Guiſe, &c, pénétrés pour lui de la plus haute vénération, alloient ſouvent le viſiter & l'admirer dans ſa retraite ; & ils en revenoient éclairés par ſes conſeils, & fortifiés par ſes conſolations. Ménage diſoit de lui : *Æſurire docet & diſcipulos invenit.*

Le nombre des religieux de la Trappe eſt conſidérable : on comptoit, en 1765, ſoixante-neuf religieux de chœur, cinquante-ſix freres convers & neuf freres donnés. Un ſilence éternel eſt le premier des réglemens de cette maiſon ; il eſt l'eſprit des ſtatuts, & plus obſervé encore durant la nuit. Il étoit ſi important aux yeux du fondateur, qu'il diſoit à ces pieux ſolitaires, que rompre le ſilence & proférer des blaſphêmes, étoit pour eux le même crime ; il s'appuyoit de ces paroles de l'Eccléſiaſtique : *ſedebit ſolitarius & tacebit.* Le langage de la Trappe conſiſte donc moins en des paroles qu'en des ſignes ; c'eſt là qu'on peut dire que l'on parle aux yeux bien plus qu'aux oreilles. Si quelque religieux eſt forcé de violer cette loi rigide, il ne s'exprime que d'une voix baſſe, & ne dit abſolument que ce qui eſt néceſſaire. On en a vu, à l'agonie, porter l'obſervation de la regle au point d'expirer plutôt que de parler pour demander des ſecours qui auroient pu les rendre à la vie. Ils n'ont entr'eux aucune communication ni de bouche ni par écrit. Pour éviter même toute occaſion de s'entretenir, jamais deux religieux ne ſe trouvent ſeuls (*), l'un près de

(*) On lit l'anecdote ſuivante dans le curé de Nonancourt, premier auteur d'une vie de l'abbé de Rancé. " Deux freres avoient vécu dix à douze ans

l'autre; quelquefois ils vont tenir la conférence dans les bois. Ils ſortent du chapitre au ſon de la cloche, un livre à la main, tous accablés de ce ſilence terrible, & ayant leur ſupérieur à la tête. Ils emploient une heure & demie, que dure cette promenade, à méditer ſur les ſujets les plus ſublimes de la religion, & s'en retournent dans le même ordre au monaſtere. En quelque lieu qu'ils ſe rencontrent, ils ſe ſaluent en s'inclinant, & ne ſe proſternent que devant le P. Abbé & les étrangers; ils vivent dans une mortification générale des ſens. Leurs mets ſont apprêtés au ſel & à l'eau: ce ſont des légumes, des racines, du laitage; ils n'ont à leurs repas pour toute boiſſon que du cidre ou de la biere très-médiocres; on ne leur donne jamais de vin au réfectoire, & très-rarement à l'infirmerie; leur pain approche du pain bis. Ils ſe couchent en été à huit heures, & en hiver à ſept. Ils ſe levent la nuit à deux heures pour aller à matines, qui finiſſent ordinairement à quatre heures & un

„ à la Trappe ſans ſe connoître; le plus âgé étant à „ l'article de la mort, témoigna au P. Abbé, qu'il „ n'avoit en expirant qu'un regret, c'étoit d'avoir „ laiſſé dans le monde un frere qui couroit des riſques „ pour ſon ſalut. L'Abbé, touché de ſon inquiétude, „ fit venir ce frere devant lui, & lui permit de l'em- „ braſſer. „

quart. C'eſt un ſpectacle bien impoſant (*) que celui de cinquante ou ſoixante religieux raſſemblés dans les ténebres, au milieu d'une égliſe éclairée d'une lampe lugubre, tantôt proſternés contre terre, tantôt debout, ſans être appuyés, dans un profond recueillement, & ne formant qu'une ſeule voix, pour publier les louanges de l'Etre ſuprême ! Leur chant eſt le chant grégorien. Ils travaillent tous les jours l'eſpace de trois heures, une heure & demie le matin, & autant l'après-dînée; ces travaux ſont le labourage, les leſſives, le ſoin des écuries, le balaiement des cloîtres. Ils s'occupent auſſi à écrire des livres d'égliſe, à en relier, à des ouvrages de menuiſerie, à tourner; ils font des cuillers de buis, des corbeilles & des paniers d'oſier. A ſept heures, on ſonne la retraite; chacun va ſe mettre au lit, c'eſt-à-dire, ſe coucher tout vêtu, ſur des ais couverts d'une paillaſſe piquée, d'un oreiller rempli de paille, & d'une couverture ſans draps, car jamais ils ne ſe déshabillent. L'ameublement des cellules conſiſte en une petite table, une chaiſe de paille, un

(*) Qu'on ſe tranſporte dans l'horreur des ténebres, combattue par une lueur ſombre, & qu'on s'imagine entendre tous ces religieux à la fois, accablés de la frayeur des jugemens éternels : proférer, dans le cri de leur cœur, ce verſet terrible, *exterminabitur de populo anima ejus qui non fecit Deo ſacrificium in tempore ſuo.*

petit coffre de bois ſans ſerrure, & deux treteaux qui ſoutiennent l'eſpece de lit dont nous venons de parler.

Les médecins ſont pour toujours bannis de la Trappe. Les malades, qui ne ſont jamais alités, ſe levent tous les jours à trois heures & demie, & ſe couchent à la même heure que la communauté; ils aſſiſtent à tous les offices dans le chœur de l'infirmerie. Le reſte de la journée eſt employé à lire, à prier, & à des travaux proportionnés à leurs forces; il ne leur eſt pas même permis de s'appuyer ſur leur chaiſe. Toujours ſoumis à ce ſilence rigoureux, plus effrayant encore la nuit, ils ne ſe parlent jamais, & portent la réſerve juſqu'à ne pas jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſe dans l'infirmerie. L'uſage des bouillons à la viande ne s'accorde qu'après quatre ou cinq accès de fievre, ou plutôt lorſqu'ils ſont prêts d'expirer: encore la plupart regardent-ils comme une foibleſſe & comme une lâcheté d'accepter ce ſoulagement. Ils gardent juſqu'au dernier ſoupir le jeûne & l'abſtinence, vont à l'égliſe, appuyés ſur les bras de l'infirmier, recevoir les derniers ſacremens, & en reviennent dans la même ſituation, pour être étendus ſur la cendre & la paille, où ils attendent la mort, entourés de la communauté. C'eſt dans ces momens que l'on a vu des prodiges d'héroïſme: ce ſont les mourans qui font des exhortations, au lieu d'en

recevoir. Il faut avouer qu'on ne meurt pas ainſi dans le monde. On appelle parmi eux ſe proclamer, ou dire ſes coulpes, une accuſation volontaire & à haute voix, qu'ils font de leurs fautes. Ils ſe proclament auſſi les uns les autres réciproquement; on ne doit point s'excuſer, quand même on ſeroit innocent. Le but de cet acte de ſévérité, où le premier coup-d'œil n'appercevra qu'une ſingularité révoltante, eſt d'entretenir la profonde humilité, qui eſt en quelque ſorte l'ame de ces religieux. Ils ſaiſiſſent toutes les occaſions de pratiquer cette vertu; morts à leur propre volonté, ils obéiſſent non-ſeulement aux ſupérieurs, mais au dernier même de la communauté, dès qu'il fait quelque ſigne. Ils ſont ſi avides de ſouffrances, qu'ils ajoutent encore des mortifications volontaires à celles de la regle; &, ce qui paroîtra plus étonnant, une douce ſérénité, le plaiſir de l'ame, reſpire ſur leurs viſages: on diroit que leur joie croît en proportion de leurs auſtérités. Lorſqu'un religieux eſt ſur le point de faire profeſſion, il écrit à ſa famille pour renoncer à tous ſes biens; ſa profeſſion faite, il rompt commerce avec ſes amis, & même avec ſes proches (*), & il perd entiérement le ſou-

(*) Le comte de Roſenberg refuſa de voir ſa mere. Le chevalier d'Albergotti eut une pareille inflexibilité à l'égard d'un de ſes amis. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que cet ami ne pouvant parvenir à

venir du monde. On ne reçoit rien dans ce monaſtere, qui, ſans être riche, trouve encore par une eſpece de récompenſe attachée à la vertu, le moyen de faire des aumônes immenſes : il vient quelquefois aux portes du couvent juſqu'à quinze cent pauvres, à qui l'on diſtribue des portions, du pain, & même de l'argent. Quand l'abbé apprend la mort d'un parent de quelque religieux, il le recommande aux prieres de la communauté, mais ſans le déſigner, & en diſant en général, que le pere, la mere, &c. d'un des freres, eſt mort.

A l'égard des hôtes, voici à-peu-près de quelle façon ils ſont reçus : le portier qui eſt un des religieux, ouvre la porte, après avoir dit, *Deo gratias*, ſe met à genoux, en s'inclinant profondément, comme nous l'avons déjà obſervé, fait enſuite entrer dans une ſalle, & va avertir le P. Abbé : celui-ci donne ordre au religieux chargé de la réception des hôtes, d'aller au-devant d'eux ; il arrive, ſe proſterne, les conduit à l'égliſe, où il leur

---

jouir de la préſence du chevalier, prit le parti d'augmenter le nombre des ſolitaires de la Trappe. Malgré ce prodige d'amitié, il n'eut pas le ſuccès dont il s'étoit flatté : d'Albergotti s'obſtina toujours à ne point le voir, & même ne leva jamais les yeux ſur lui. Voilà bien le comble du parfait détachement de ſoi-même ! Eſt-il décidé que la religion ordonne ces ſacrifices de la nature & du ſentiment ?

préſente de l'eau benite, les mene à l'appartement qui leur eſt deſtiné, & leur fait quelque lecture de piété, après avoir dit *benedicite*, par forme de ſalutation. La table des hôtes eſt ſervie de même que celle de ces ſolitaires : la ſeule portion extraordinaire eſt un plat d'œufs ; on ne leur fait jamais manger de poiſſon, quoique les étangs en ſoient remplis ; quelquefois on donne du vin aux perſonnes incommodées ; on lit pendant le repas l'Imitation, ou quelqu'autre livre de ce genre. Rarement les hôtes ſont-ils admis au réfectoire : on craindroit qu'ils ne cauſaſſent des diſtractions aux religieux, & qu'ils ne vinſſent ſouffler l'eſprit mondain, ſi oppoſé à celui qui anime cette aſſemblée de philoſophes chrétiens. J'oubliois de dire qu'en divers endroits du cloître ſont placées des ſentences en vers. On ſeroit tenté de croire que ces bons religieux ont pouſſé la modeſtie & le mépris des arts d'agrément, juſqu'à choiſir les plus mauvais vers pour ces inſcriptions. On en jugera par celle-ci, qui eſt ſur la porte du réfectoire :

Quelqu'herbe cuite au ſel avec un peu de pain,
Eſt le ſeul mets qu'on ſert en tout tems ſur la table.
C'eſt bien peu ; mais le corps ne ſent pas qu'il a faim,
Quand le cœur vit & ſe ſent plein
De l'amour d'un objet infiniment aimable.

La réforme de Sept-Fons, à deux lieues de Bourbon-Lanci, eſt, à peu de choſe près, la même que celle de la Trappe. Elle fut établie, dans le dernier ſiecle, par Euſtache de Beaufort, &c.

Quelques perſonnes (*), qui n'approfondiſſent point leurs jugemens, s'éleveront avec chaleur contre une inſtitution où la nature humaine paroît toujours en guerre avec elle-même, où elle eſt étouffée & anéantie ſous les rigueurs exceſſives d'une mortification inouie : je prendrai la liberté d'examiner ces plaintes. Sans contredit, la Trappe ſeroit trop auſtere, ſi l'on n'y admettoit, comme dans les autres ordres religieux, que des jeunes gens qui, par goût ou par oiſiveté, embraſſent la vie monaſtique ; mais c'eſt ici en quelque ſorte un lieu de repos ouvert à des hommes (**) qui ſouvent ont vécu dans le déſordre & que pourſuit, leur conſcience effrayée. Enviſagée ſous ce point de vue, cette

(*) L'abbé de Rancé eut en effet beaucoup de cenſeurs à combattre ; les murmures augmenterent en 1664. L'abbé fit aſſembler ſes religieux, & leur ordonna de parler avec franchiſe ſur cette réforme. Ils s'écrierent tous d'une voix unanime, qu'ils chériſſoient leur état, & qu'ils étoient dans la diſpoſition de s'aſſujettir à de nouvelles auſtérités.

(**) Liſez les vies de D. Muce, D. Moyſe, &c, dans les mémoires de quelques religieux de la Trappe, en cinq volumes.

fondation ſera donc regardée comme une des plus ſages & des plus utiles qu'ait créées l'eſprit de légiſlation. Écartons même la piété, & ne nous arrêtons qu'aux lumieres naturelles ; il y a eu de tout tems chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains, chez tous les peuples & dans toutes des religions, des aſyles expiatoires (*). Un établiſſement, où le crime agité de remords, peut ſe jetter dans le ſein d'un Dieu conſolateur, où l'excès de la pénitence s'efforce d'effacer l'énormité de la faute, où, en un mot, il reſte encore au repentir l'eſpoir de partager un jour la récompenſe de la vertu ; un tel établiſſement doit attirer la conſidération & les reſpects de l'humanité. Il va m'échapper une vérité affreuſe. Quel homme ſur la terre auroit le front d'aſſurer qu'il pourra ne point devenir coupable, & n'avoir pas beſoin de recourir à ce ſéjour d'expiation ?

(*) Les initiés parmi les Egyptiens, les Grecs, &c. Les poëtes de ces derniers ont conſacré les expiations. Voyez la piece intitulée, *les Euménides d'Echile.* On connoit auſſi *la fête des expiations* chez les juifs, &c.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE, *religieux de la Trappe, ſous le nom de* FRERE ARSENE.

LE FRERE EUTHIME.

LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

LE P. ABBÉ DE LA TRAPPE.

RELIGIEUX.

La ſcene eſt dans l'abbaye de la Trappe.

LES

AMANS MALHEUREUX,

OU

LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

ACTE PREMIER.

La toile ſe leve, & laiſſe voir un ſouterrein vaſte & profond, conſacré aux ſépultures des religieux de la Trappe; deux ailes du cloître, fort longues & à perte de vue, y viennent aboutir; on y deſcend par deux eſcaliers de pierres groſſiérement taillées & d'une vingtaine de degrés. Il n'eſt éclairé que d'une lampe. Au fond s'éleve une grande croix, telle qu'on en voit dans nos cimetieres, au bas de laquelle eſt adoſſé un ſépulcre peu élevé, & formé de pierres brutes; pluſieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la croix. C'eſt le tombeau du célebre abbé de Rancé, fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, eſt une foſſe qui paroît nouvellement creuſée, ſur les bords de laquelle ſont une piache, une pelle, &c. Au-devant de la ſcene, dans un des côtés à main

droite, eſt une autre foſſe. Sur les deux ailes de ce ſouterrein, ſe diſtinguent de diſtance en diſtance, & à peu de hauteur de terre, une infinité de petites croix, qui déſignent les ſépulcres des religieux. On apperçoit au haut d'un des eſcaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande croix, ſur les têtes de morts, ſe lit cette inſcription latine : Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui. *Au deſſus de la même croix eſt cette autre inſcription :*

C'eſt ici que la mort & que la vérité
Elevent leur flambeau terrible :
C'eſt de cette demeure, au monde inacceſſible,
Que l'on paſſe à l'éternité.

On peut lire encore des deux côtés du ſouterrein, ces quatre nouvelles inſcriptions :

Mortel, entends cette voix qui te crie :
« Dans l'exiſtence en vain ton orgueil ſe confie ;
„ Peut-être, (frémis de ton fort !)
„ La moitié de ce jour ne ſera pas remplie,
„ Que ta cendre inſenſible, à ces cendres unie,
„ Dormira pour jamais du ſommeil de la mort „.

*

Qu'après de vaines connoiſſances
Les eſclaves du ſiecle empreſſés de courir,
Se livrent aux erreurs des arts & des ſciences :
Ici l'on apprend à mourir.

*

Homme aveugle, dont l'ame, au menſonge aſſervie,
Des

Des ſouvenirs du monde eſt encor pourſuivie.
Que l'aſpect de ces lieux diſſipe ton ſommeil ;
C'eſt où finit le ſonge de la vie,
Où de la mort commence le réveil.

*

Homme, qui crains de te connoître,
Qui repouſſe de toi les horreurs du tombeau,
A la lueur de ce pâle flambeau,
Lis ton arrêt : Mourir pour ne jamais renaître.

*

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE, *ſeul, ſous le nom de* FRERE ARSENE, *nom qu'il garde pendant toute la piece, eſt proſterné aux pieds de la croix, & penché ſur le tombeau de Rancé. Il ſe releve, tourne ſes regards vers le ciel, & après les avoir jettés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet aſyle ſombre, à la mort conſacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
Juſqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne !
Comminge exiſte encore, & brûle au cœur d'Arſene.
Rebelle ſous la haire, indocile apoſtat,
L'homme plus que jamais s'éleve & me combat !
Maître des paſſions, toi qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon ſein étouffer cette flâme,
Me vaincre, anéantir ces traits perſécuteurs,

Qui chaque jour, hélas! plus chers, plus encha...
teurs,
Reviennent de mes ſens égarer la foibleſſe?
De cercueils entouré, je parle de tendreſſe!
D'une ſainte frayeur mon ſang n'eſt point glacé,
A l'aſpect de la tombe où repoſe Rancé!
Rancé.. qui comme moi.. Que dis-tu, téméraire?
Termine comme lui ta vie & ta miſere;
Laiſſe là ſes erreurs; oſe avoir ſa vertu;
Oſe imiter Rancé, mais quand il a vaincu...
L'imiter... eh, le puis-je! un auſtere cilice,
Les larmes, la priere, un éternel ſupplice,
Rien ne ſauroit détruire un ſouvenir vainqueur:
A Dieu même il diſpute, il enleve mon cœur..
Au milieu de ces morts, ſur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu! pourras-tu bien m'entendre?
Quel nom va prononcer une mourante voix!
Adélaïde ſeule .. eſt tout ce que je vois!
Ah! j'offenſe encor plus ta majeſté ſuprême;
Dieu vengeur, tonne, frappe; elle eſt tout ce que j'aime.
Et je puis avouer mon infidélité,
Sans que le repentir briſe un cœur révolté!
Je révele à ces murs une ardeur ſi funeſte,
Sans exhaler ici le ſoupir qui me reſte!
Eh! comment le remord ſuivroit-il cet aveu?
J'entretiens ma bleſſure, & je nourris mon feu.
Il vit de mes ſoupirs; il brûle de mes larmes..

D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes..
Et j'ai cauſé ſes maux ! J'ai fait couler ſes pleurs !
J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs !
Et je dois.. l'oublier ! repouſſer ſon image !
Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage :
Et cet amour.. m'enflamme encor plus que jamais.
Ah, malheureux Comminge ! après tant de forfaits,
Tu n'as plus.. qu'à mourir. De tes pleurs arroſée,
Ouverte ſous tes pas, & par tes mains creuſée (*),
Ta foſſe.. te demande.. Accoutume tes yeux,
Accoutume ton ame à ce ſpectacle affreux ;
La voilà.. qui t'attend : hâte-toi d'y deſcendre,
Cours y cacher un cœur trop ſenſible.. trop tendre !
Tous les morts raſſemblés dans ces funebres lieux,
Se levent de la terre, & m'appellent près d'eux !
Je vous ſuis.. je l'éprouve ! un Dieu juſte ſe venge :
J'ai mérité ſes coups !

Il ſe rejette aux pieds de la croix, & retombe dans l'accablement.

(*) Rancé avoit lui-même creuſé ſa foſſe.

SCENE II.

LE P. ABBÉ, COMMINGE.

LE P. ABBE' *descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, & allant à Comminge toujours aux pieds de la croix, & dans la même situation.*

FRERE Arsene?

COMMIGE, *se relevant.*

Qu'entends-je?

Il apperçoit l'abbé, & va, selon la coutume, se prosterner avec précipitation devant lui.

Mon pere.

LE P. ABBÉ.

Levez-vous.

Il l'amene au devant du théatre.

Je viens ouvrir mon cœur
A ces larmes qu'en vain cache votre douleur.
De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,
Peut-être avec raison notre regle s'offense;
Je pourrois réclamer vos devoirs & mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix:
Mais je hais l'appareil d'une vertu sévere;
N'envisagez en moi que l'ami, que le pere,
Que l'homme.. qui saura sur vos maux s'attendrir,
Et sensible, avec vous pleurer, & vous servir.

Dieu moins compatiſſant ſeroit moins adorable.
Il fait encore quelques pas.
Non, la religion n'eſt point impitoyable;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle eſt prête à verſer ſes ſecours généreux;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, ſéjour d'injuſtice & de crime,
Où ſans ceſſe combat un génie inhumain,
C'eſt la religion qui nous prête ſa main
Pour ſoutenir nos pas, pour eſſuyer nos larmes.
O mon fils! dans mon ſein dépoſez vos alarmes.
Cinq ans ſont écoulés, depuis que vos deſtins..
Ou plutôt Dieu lui-même.. (il traçoit les chemins)
Vous offrit comme un port cette enceinte ſacrée
Que du monde le ciel ſemble avoir ſéparée (*),
Où ſe trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus.
Vous n'en jouiſſez point! vos chagrins vous trahiſſent;
Vous ſoupirez! vos yeux de larmes ſe rempliſſent!
Laiſſez-les s'épancher dans un cœur paternel;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.
Adouciſſant pour vous des réglemens auſteres,
Mon choix vous a reçu parmi nos ſolitaires,
Lorſqu'à peine je ſais votre rang, votre nom.

(*) La ſituation ſeule de l'abbaye de la Trappe ſuffit pour inſpirer l'amour de la ſolitude; les bois, les étangs, les collines, dont elle eſt environnée, ſemblent la dérober au reſte du monde, &c.

Eſt-il quelques ſecrets pour la religion ?
Je vous l'ai déjà dit: la piété ſincere
A tous les malheureux ouvre le ſanctuaire ;
L'humanité s'aſſied aux marches de l'autel.

COMMINGE.

Ah! mon pere.. j'y traîne un ſupplice éternel!

LE P. ABBÉ.

Quelque crime éclatant ſouilleroit votre vie ?
Aux yeux d'un Dieu ſauveur votre remord l'expie ;
Pour éteindre ſa foudre, une larme ſuffit.
S'il eſt des attentats que la terre punit,
Et qu'au glaive des loix ſa juſtice abandonne,
Mon frere, il n'en eſt point que le ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la baſſeſſe ou l'horreur avec eux ;
De ſemblables excès mon ame eſt incapable ;
Je n'ai fait qu'une faute.. elle eſt irréparable.
A de cheres erreurs je me ſuis trop livré ;
D'un perfide poiſon je me ſuis enivré.
Enfin, quel mot m'échappe!. & que vais-je vous dire!
Dans quel lieu!. de l'amour j'ai ſenti tout l'empire,
Et je le ſens encore.. il me brûle.. à l'inſtant
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémiſſant..
Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles ;
Oui, je vais vous montrer mes bleſſures cruelles ;
Vous lirez dans ce cœur.. Puiſſiez-vous le guérir,
Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir !

LE P. ABBÉ, *l'embraſſant.*

Parlez, ô mon cher fils votre ami vous embraſſe :
Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace.
Dieu ne laiſſera point ſon ouvrage imparfait :
Sa main de votre cœur arrachera ce trait ;
Vos larmes éteindront cette funeſte flâme.

COMMINGE, *avec attendriſſement.*

C'eſt donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame !
Dans ces murs, où ſe plait la ſimple vérité,
S'il eſt encor permis à mon humilité
De ſe repréſenter le monde & ſes chimeres,
Son éclat fugitif, ſes grandeurs menſongeres ;
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau :
Sachez que ſon preſtige entoura mon berceau.
La maiſon de Comminge, où j'ai puiſé la vie,
Arrête au trône ſeul ſa tige enorguellie ;
Des ſonges de la terre & de faux biens épris,
Mes ancêtres, des rois furent les favoris ;
Jaloux d'accumuler de vains titres de gloire,
Teignirent de leur ſang le char de la victoire,
Mériterent des cours ces dons empoiſonneurs,
Que dans le ſiecle aveugle on nomme les honneurs.
Mon pere, le ſoutien, l'amour de ſa famille,
De ſon frere avec moi voyoit croître la fille ;
Un ſentiment ſecret ſe mêla dans nos jeux :
Adélaïde enfin.. réunit tous mes vœux ;
Sa main avec ſon cœur m'alloit être donnée ;
Déjà nous couronnoient les fleurs de l'hyménée ;
L'autel nous attendoit, ou plutôt le tombeau :

Sur nos parens la haine agite ſon flambeau ;
L'intérêt, que l'enfer forma dans ſa vengeance,
De deux freres détruit l'heureuſe intelligence ;
Le ſang oppoſe en vain la force de ſes nœuds :
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux,
Ils ne conſultent plus que leur courroux barbare ;
La main qui nous joignoit, pour jamais nous ſépare.
Nous tombons, nous pleurons, nous mourons à leurs piés :
Loin du ſein paternel nous ſommes renvoyés.
On n'entend point les cris de ma mere éperdue ;
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le haſard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens & des droits aſſurés,
De mon pere ſervoient la fortune & la haine,
De ſon frere entraînoient la ruine certaine.
Je ne balance point. La généroſité,
Que dis-je ? l'amour parle : il eſt ſeul écouté.
Ces titres odieux, que ma tendreſſe abhorre,
Je les anéantis : la flamme les dévore.
Mon pere en eſt inſtruit ; le fils eſt oublié ;
A ſes reſſentimens je ſuis ſacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante,
Malgré le déſeſpoir de ma mere expirante,
Je me vois, ſans pitié, conduit dans une tour,
Où s'irritent les feux d'un indomtable amour.
On veut qu'un autre objet diſpoſe de ma vie,
Qu'infidele & parjure, un autre hymen me lie ;
J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.

Mon pere inexorable en fut plus offenſé ;
Il épuiſe ſur moi les flots de ſa colere,
Rend ma priſon plus dure, empêche qu'une mere,
La mere la plus tendre, & mon unique appui,
Vienne embraſſer ſon fils, & pleurer avec lui.
Mes maux affermiſſoient un penchant invincible :
De mes fers délivré, je cherche un cœur ſenſible ;
Je vole dans les bras de ma mere.. ſes pleurs..
M'annoncent d'autres coups, & de nouveaux malheurs.
Vit-elle, m'écriai-je ?.. Et puis-je me promettre ?.
Ma mere, en frémiſſant, me remet une lettre..
Ah, mon pere, quels traits ! malgré la voix d'un Dieu,
Qui veut que mes efforts ſoient vainqueurs de ce feu :
Cette lettre, à la fois & terrible & touchante..
A mes yeux.. à mon ame.. elle eſt toujours préſente.
Je lis : Quand cet écrit tombera dans vos mains,
Il ne ſera plus tems de changer vos deſtins ;
Des nœuds, des nœuds cruels me tiendront aſſervie.
La liberté, par d'indignes moyens,
A jamais vous étoit ravie ;
Il falloit rompre vos liens ;
Il s'agiſſoit de vous, de votre vie ;
C'eſt vous nommer des jours bien plus chers que les miens.
J'ai donc briſé mon cœur, & j'ai trouvé des charmes
A m'impoſer un joug, le plus affreux de tous,
Dont mon amant ne pût être jaloux.

J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes ;
Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous ;
Car le trépas finiroit mes alarmes,
Le comte d'Ermanſay.. cher Comminge.. quels coups !.
Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes..
Dès demain, devient mon époux !
Ajouterai-je, hélas ! que dans les bras d'un autre..
Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir ?
Ne me revoir jamais.. m'oublier .. eſt le vôtre ;
Et le mien. . ſera de mourir.

LE P. ABBÉ.

Quelle chaîne de maux ! que la vie a d'orages !
Que ce monde eſt ſemé d'écueils & de naufrages !
Suprême Providence ! ô Dieu ! par quels chemins
Amenez-vous au port les malheureux humains ?
Vous marchiez, ô mon fils, à l'ombre de ſes ailes.

COMMINGE.

Ce Dieu me réſervoit des épreuves nouvelles.
A l'amour, à la rage, au déſeſpoir livré,
Du feu des paſſions embraſé, dévoré,
Plein du démon cruel qui me pouſſe & me guide,
J'accours, j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde.
Je la vois : à ſes pieds je me jette, & ſoudain
Préſentant mon épée : " Enfoncez dans mon ſein
„ Ce fer.. oui, c'eſt à vous de m'arracher la vie„.
D'Ermanſay vient, ſur moi s'élance avec furie.

Un ſemblable tranſport tous deux nous animoit;
La ſoif de nous venger tous deux nous enflammoit :
Son épouſe s'écrie, & vole entre nos armes.
Notre courroux s'allume à l'aſpect de ſes charmes;
Nous nous portons des coups; il fait couler mon ſang;
Je m'irrite, le preſſe, & lui perce le flanc.
Il tombe.. Adélaïde.. Eh, c'eſt là ton ouvrage!
Me dit-elle. Va, fuis; des ſens je perds l'uſage.
On m'arrête ſanglant, mourant, inanimé;
Dans un cachot obſcur je me trouve enfermé;
J'attendois que la mort achevât mon ſupplice :
Je préſentois ma tête au fer de la juſtice.
La nuit avoit rempli la moitié de ſon cours;
On ouvre la priſon : Accepte mon ſecours,
Le tems eſt cher, me dit une voix inconnue,
Sors, c'eſt par ton rival que ta chaîne eſt rompue.
Un rival! Il a fui déjà loin de mes yeux.
Il manquoit le ſoupçon à mes tourmens affreux!
J'emporte dans mon ſein cette noire furie,
Tout l'enfer à la fois, l'horrible jalouſie.

LE P. ABBÉ.

De combien de périls l'homme eſt environné!
C'eſt un roſeau fragile, aux vents abandonné.
Vous l'éprouvez, mon fils, eh quoi! ſi jeune encore..

COMMINGE.

Le malheur me pourſuit dès ma premiere aurore.
C'eſt peu de ces aſſauts : un bruit inattendu

M'apprend qu'à la lumiere un barbare eſt rendu,
Qu'à des pleurs éternels ſa femme eſt condamnée.
Aux marches du tombeau, c'eſt moi qui l'ai traînée !.
Privé d'un bien ſi cher, égaré, furieux,
Ne connoiſſant plus rien qui pût flatter mes vœux,
Que la triſte douceur, dans le ſilence & l'ombre,
De nourrir le poiſon du chagrin le plus ſombre,
Je renonce à l'eſpoir des richeſſes, des rangs;
Je quitte mes amis, je quitte mes parens;
J'abandonne.. une mere. Inconnu, loin du monde,
Je cours enſevelir ma triſteſſe profonde.
Je cherchois un rocher, quelque déſert affreux;
Il n'étoit point pour moi d'antre aſſez ténébreux,
Où je puſſe, à mon gré, farouche ſolitaire,
M'enfoncer, me remplir d'une image trop chere.
Je me rappelle enfin, par le ciel inſpiré,
Qu'il eſt dans l'univers un ſéjour révéré,
Qu'habitent la terreur, la ſombre pénitence,
Où dans l'auſtérité, le jeûne & le ſilence,
Chaque jour entouré des horreurs du tombeau,
Ramene de la mort le lugubre tableau:
C'étoit là mon azyle.. Auſſi-tôt je m'écrire:
Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie;
Oui, voila le ſépulcre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal ſouvenir;
Ma chere Adélaïde y recevra ſans ceſſe
Mon hommage ſecret, le vœu de ma tendreſſe:
Elle y ſera le dieu dans mon cœur adoré..
J'étois à cet excès par le crime égaré.

Je viens; vous m'écoutez; cette ardeur immortelle
Se cache à vos regards ſous l'effet d'un ſaint zele;
Je m'enchaîne à vos loix; j'appelle à mon ſecours
Cette fauſſe raiſon, fantôme de nos jours,
Cette philoſophie impuiſſante & ſtérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un remede inutile:
J'éprouve ſa foibleſſe; & ſes ſophiſmes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins;
Mes jours dans la douleur commencent & s'achevent.
Vers la religion mes triſtes yeux ſe levent:
Mon eſprit éclairé l'embraſſe avec tranſport;
Elle a fait dans mon cœur deſcendre le remord,
L'amour d'un Dieu clément, la crainte ſalutaire:
Elle m'a pénétré du repentir ſincere..
Mais, mon pere, ce cœur n'eſt point encor ſoumis;
J'y ſens ſe relever de puiſſans ennemis;
J'y ſens reſſuſciter une flamme coupable:
Cet objet ſéducteur, ce tyran indomptable,
Me combat, me pourſuit, s'attache à tous mes pas,
Juſques ſur cette foſſe, où j'attends le trépas;
Ses traits, ſes traits toujours armés de nouveaux charmes,
Arrachent mes ſoupirs, triomphent de mes larmes..
Je penche vers la terre.. ô mon conſolateur!
Ne me refuſez point votre bras protecteur;
Daignez me ſecourir..

LE P. ABBÉ.

Ce n'eſt pas moi, mon frere,

C'eſt Dieu qui domptera ce jaloux adverſaire.
Il ne ſouffrira point que, par lui défendu,
Sous un joug criminel vous ſoyez abattu:
Dans vos ſens déſolés il verſera le calme.
C'eſt après le combat que l'on cueille la palme:
Elle attend vos efforts, priez, preſſez, pleurez;
Obſtinez-vous à vaincre, & vous triompherez.
L'aveu de vos erreurs & de votre foibleſſe
Vous rend encor plus cher, mon frere, à ma tendreſſe.

Vous n'êtes pas le ſeul qui gémiſſiez ici.
Dans l'ombre, dans la mort toujours enſeveli,
Le frere Euthime, hélas! reſſent le même trouble;
Cette nuit de triſteſſe, & s'accroît, & redouble.
Aux pieds des ſaints autels, on l'entend ſoupirer;
Le tems de ſon épreuve (*) étoit près d'expirer;
Ma main lui préparoit notre chaîne ſacrée (**):
Il meurt, & de ſes maux la cauſe eſt ignorée..
Souvent il ſuit vos pas..

COMMINGE.

Dans ce ſéjour d'effroi,
Il nourrit ſa douleur.. il gémit.. près de moi.
Son ame eſt du chagrin profondément frappée;
Ma foſſe eſt quelquefois de ſes larmes trempée.
Un mouvement ſecret me preſſe de ſavoir
D'où naiſſent ſes ennuis, ce ſombre déſeſpoir..

(*) Le noviciat.
(**) La profeſſion, où l'on fait des vœux qui engagent.

Que d'un vif intérêt je reſſens la puiſſance !
Mais.. ſoumis à la loi, je m'enchaîne au ſilence(*).

LE P. ABBÉ.

Le ſilence entretient l'eſprit religieux :
Rancé nous l'a preſcrit. Cependant en ces lieux
Conduit par Dieu peut-être, un étranger demande
Qu'un de nous en ſecret & le voie & l'entende.
Au miniſtere ſaint dès l'enfance attaché,
Dans les routes du monde à peine j'ai marché :
Du flambeau du malheur & de l'expérience
Plus éclairé que moi dans ce dédale immenſe,
Vous devez poſſéder les moyens bienfaiſans,
De conſoler le cœur, de combattre les ſens ;
Vous montrerez un Dieu, qui toujours nous contemple ;
Vous convaincrez, mon fils, par votre propre exemple.
Expoſez les dangers, le trouble, le tourment
Qui ſuit les paſſions & leur égarement ;
De ces tyrans de l'ame éternelle victime,
Vous pouvez mieux qu'un autre, écarter de l'abîme
Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs,
Et courent à la mort par des chemins de fleurs.
Obliger, être utile, eſt notre loi premiere :
Je romps le frein ſacré (**) qui nous force à nous taire.

(*) Qu'on n'oublie pas que le ſilence eſt le premier des ſtatuts de la Trappe.

(**) Il n'y a que le P. Abbé qui puiſſe permettre de parler,

Dans ſes épanchemens prévenir l'affligé,
Vouloir que de ſes maux le poids ſoit partagé,
Qu'au fond de notre cœur ſon chagrin ſe dépoſe,
Sont les premiers devoirs que le ciel nous impoſe.
Parlez à l'inconnu, tandis qu'à nos autels
Je vais offrir l'encens & les pleurs des mortels.

Comminge ſe proſterne.

SCENE III.

COMMINGE *ſeul.*

UN étranger.. le voir.. quelle vue importune!
Hélas! ſi comme moi courbé ſous l'infortune,
Ce mortel.. En eſt-il, dans ce triſte univers,
Qui ne ſe plaigne point, & qui n'ait ſes revers?
Si, du ſort ennemi victime gémiſſante,
Il attend qu'une main tendre & compatiſſante
Répande dans ſon ſein ces touchantes douceurs
Dont la pitié ſoulage & charme les douleurs..
De ſemblables diſcours dépendent-ils d'Arſene?.
Malheureux!. eſt-ce à moi d'adoucir votre peine!.

SCENE

SCENE IV.

COMMINGE, LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

Pendant que Comminge récite les derniers vers, il ſort de l'aile droite du cloître un étranger, conduit par un religieux qui, ſelon l'uſage de la Trappe, lui fait des ſignes pour lui montrer Comminge. Ce religieux le laiſſe au haut de l'eſcalier, après s'être proſterné devant lui. Comminge ne voit pas d'Orſigni qui deſcend, porte ſes regards partout, s'arrête de tems en tems ſur les degrés, & paroît ſaiſi d'une eſpece de terreur.

D'ORSIGNI, *toujours ſur les degrés, s'arrêtant par intervalle en conſidérant ce ſouterrein.*

Je demeure interdit, accablé, confondu.
Que la religion ſurpaſſe la vertu!
Pour les profanes yeux, ciel! quel tableau terrible!
L'homme ici ſe détruit; & tente l'impoſſible;
Quels objets!

Il lit tout haut les derniers mots d'une des inſcriptions.

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ.

Effrayante leçon! dans ce lieu redouté,
Impérieux effet d'un prodige ſuprême,
La nature s'éleve au-deſſus d'elle-même!

Il deſcend, à ce dernier vers, s'avance ſur le théâtre; Comminge l'appercevant, court pour ſe proſterner devant lui; d'Orſigni l'en empêche avec vivacité, & lui-même s'incline.

Que faites-vous, mon pere (*)? Arrrêtez : c'eſt à nous
De nous humilier, de tomber devant vous !
O nouvel héroïſme ! ô ſublime ſpectacle !.
Non, l'humaine vertu ne fait point ce miracle.
La céleſte ſageſſe habite ces tombeaux ;
Puiſſé-je lui devoir des ſentimens nouveaux !
Eſclave vainement échappé de ſa chaîne,
Le beſoin d'un appui dans ce ſéjour m'amene.
Depuis près de deux ans, dans un château voiſin,
Renfermant loin du monde, un malheureux deſtin,
Là, j'eſpérois du tems & de la ſolitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triſte inquiétude,
Subjuguer un penchant de ma raiſon vainqueur,
Du trait qui m'a percé guérir enfin mon cœur.
Plus déchiré, je viens parmi des ames pures
Chercher quelque remede à mes vives bleſſures,
Contre les ſens trompeurs, & leur ſédition,
Implorer le ſecours de la religion.

(*) Il n'y a que le P. Abbé que les religieux appellent pere Ils ſe nomment tous freres; mais la bienſéance peut exiger des gens du monde, qu'ils leur donnent le nom de pere.

COMMINGE, *à ce dernier vers, ayant observé d'Orsigni avec une attention qui croît toujours, dit à part :*

C'est lui.. c'est d'Orsigni.. De cet époux perfide
Le frere vertueux..

S'adressant à lui avec transport.

Que fait Adélaïde?.
Vit-elle?. Songe-t-elle?. *à part.* Où m'égaré-je!.
Cieux!.

D'ORSIGNI, *à son tour examinant Comminge, dit vivement*

Vous connoissez.. Ses traits.. le comte!.

COMMINGE, *troublé.*

Dans ces lieux
On dépouille l'orgueil de la faiblesse humaine,
Ces noms.. Vous ne voyez que l'humble frere Arsene,
Le dernier des mortels.. & le plus malheureux.

D'ORSIGNI, *toujours le regardant.*

Je ne me trompe point.. j'en dois croire mes yeux..
J'ai peine à revenir de ma surprise extrême..
Ici.. sous cet habit.. lui.. Comminge!.

COMMINGE.

Lui-même;
Lui qui, pour triompher d'un invincible amour,

Venant vivre & mourir dans cet obſcur ſéjour,
Eût voulu ſe cacher à la nature entiere;
Lui qui, dans les remords, les larmes, la priere,
Brûle, plus que jamais, de ce coupable feu;
Lui qui, dans cet inſtant, parjure envers ſon Dieu..
Hâtez-vous, s'il ſe peut, d'ajouter à mes crimes;
Réveillez, attiſez des feux illégitimes;
Enfin.. d'Adélaïde oſez m'entretenir..
Ah! plutôt.. de mon cœur cherchez à la bannir.
Non.. ne m'en parlez point: je ne veux rien entendre;
Dites-moi.. ſeulement.. ne pourriez-vous m'apprendre
Si ſes jours plus ſereins coulent dans le bonheur?
Ses attraits.. *à part.* Où m'engage une honteuſe ardeur!

D'ORSIGNI, *rapidement.*

Ses attraits ont, hélas! conſervé leur empire:
Vous avez un rival.

COMMINGE.

Que venez-vous de dire?
Ah! c'eſt là cette main dont le fatal ſecours
M'a laiſſé les tourmens attachés à mes jours;
Nommez-moi le, cruel.

D'ORSIGNI.

Vous allez le connoître;
Vous lui rendrez juſtice, & le plaindrez peut-être.

L'eſpoir avec l'amour de concert m'aveugloit ;
Je touchois à l'autel où l'himen m'appelloit ;
Quand d'avares parens les mains me repouſſerent,
Que, prêts à ſe former, mes liens ſe briſerent ;
En ces momens, mon frere, au comble de ſes vœux
Peu fait pour poſſéder un bien ſi précieux,
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde :
Je la vois ; ſa beauté, ſon air noble & timide,
Sa triſteſſe touchante & ſa douce langueur,
Tout préſente à mes yeux un objet enchanteur.
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée,
A recevoir ces traits étoit trop préparée.
Sans vouloir m'éclairer ſur des troubles nouveaux,
Je cédois au plaiſir de parler de mes maux ;
Adélaïde apprend & plaint ma deſtinée ;
Sur ce récit ſans ceſſe elle étoit ramenée.
Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux,
L'avoient, ſourds à ſes cris, lié par d'autres nœuds.
" A d'autres nœuds ſoumiſe ! elle eſt donc bien à
plaindre,
„ s'écrie Adélaïde. Eh, qu'il eſt dur de feindre,
„ De cacher ſes combats, ſon infidélité !
„ Quel horrible tourment que la néceſſité
„ D'aller porter un cœur, dont un autre a l'hom-
„ mage,
„ Dans les bras d'un époux que ſans doute on ou-
„ trage !. „
A ces mots, quelques pleurs qu'elle cachoit en vain,
Pour l'embellir encor s'échappoient dans ſon ſein ;

Enfin, je m'apperçois qu'une flamme adultere
Me brûle.. que j'aimois la femme de mon frere.
A moi-même en horreur, mes remords m'étoient chers.
La fureur vous amene; on vous met dans les fers:
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes,
Et dans tout l'appareil du pouvoir de ſes charmes,
Embraſſe mes genoux: " A vous ſeul j'ai recours;
„ Du malheureux Comminge allez ſauver les jours.
„ Je vous eſtime aſſez pour vous montrer mon
„ ame:
„ Sachez quel ſentiment.. c'eſt l'amour qui l'en-
„ flâme.
„ Je ne vous cache point mon crime, mes mal-
„ heurs,
„ Pourſuit-elle, au milieu des ſanglots & des
„ pleurs:
„ Mais ma funeſte erreur ne m'a point aveuglée,
„ Et.. c'eſt à la vertu que je l'ai révélée.
„ Qu'il ſoit libre, m'oublie, & me laiſſe gémir.
„ Mon devoir vous répond que je ſaurai mourir. „
Auſſi-tôt j'interromps: " Vous ſerez obéie,
„ Madame.. d'un rival je cours ſauver la vie. „
Je fais taire des ſens la lâche trahiſon;
J'écoute l'honneur ſeul; j'ouvre votre priſon:
Vous en ſortez, conduit par d'Orſigni lui-même.
Quel plaiſir je goûtois à cet effort ſuprême!
Que la vertu nous touche, & qu'elle a de douceurs!
je reviens. " J'ai fermé la ſource de vos pleurs,

„ Madame, il eſt ſauvé; pour toute récompenſe
„ C'eſt moi qui vous demande un éternel ſilence
„ J'ai pu vous offenſer : mais un pur ſentiment
„ M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment.„
De ce feu criminel mon ame étoit remplie ;
Je retombois toujours ; ma raiſon affoiblie
Me livroit à regret de pénibles combats
Qui laſſoient mon courage, & ne me domptoient pas.
Cependant j'ai ſu fuir; hélas, fuite inutile!
Mon amour me ſuivoit dans mon nouvel aſyle.
Il faut en triompher, & c'eſt de mon rival
Que j'attends le ſuccès d'un combat inégal.
Que la religion, de mes ſens ſouveraine,
Me conſole par lui, m'éclaire & me ſoutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orſigni.. que m'avez-vous appris?
Ah! de tant de vertu vous me voyez ſurpris.
C'eſt moi, dont vous devez appuyer la foibleſſe;
C'eſt à moi d'immoler .. ma coupable tendreſſe.
Oui, la religion nous prête des ſecours.
Mais à la voix du ciel je réſiſte toujours;
Mon bras paroît s'armer contre le bras ſuprême ;
Je le ſais, je l'offenſe, & trahis Dieu lui-même.
Lorſque dans ce moment, d'Adélaïde enfin..
Je n'en parlerai plus. Tout me perce le ſein ;
Tout bleſſe un cœur ſenſible, & fait ſaigner ſa plaie!

Il eſt dans ce ſéjour un mortel qui s'eſſaie (*)
A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux ;
Peut-être, comme nous, c'eſt quelque malheureux
Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,
Vient cacher en ces murs ſa triſte deſtinée !
Je ne ſais.. ſes ſoupirs.. ſes longs gémiſſemens
Excitent ma pitié, redoublent mes tourmens ;
Il ſemble me chercher, & fuit pourtant ma vue !
Mon ame en ſa faveur n'eſt pas moins prévenue.
Je voudrois m'éclairer ſur ce ſombre chagrin :
Mais un deſir preſſant me ſollicite en vain :
Un ſilence éternel doit nous fermer la bouche,
Et jamais..

(*) Le noviciat.

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE FRERE EUTHIME.

Ce dernier, ſur la fin de la ſcene précédente, deſcend de l'eſcalier au côté gauche; il ſemble marcher avec peine; il apperçoit Comminge, leve les deux mains vers le ciel, les laiſſe retomber en les joignant, en met enſuite une contre ſon cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à deſcendre, & fait quelques pas ſur la ſcene. On ne peut voir le viſage de ce religieux, ſa tête étant enſevelie dans ſon habillement.

COMMINGE, *l'appercevant.*

LE voici. Que ſon aſpect me touche!
Devois-je être, ô mon Dieu! percé de nouveaux coups!

Euthime traîne ſes pas vers la foſſe deſtinée à Comminge.

D'ORSIGNI, *jettant les yeux ſur lui.*

Où va-t-il?

COMMINGE.

Vers ma foſſe.

D'ORSIGNI.

O ciel! que dites-vous?

C'eſt..

COMMINGE, *en montrant ſa foſſe.*

Oui, voilà le terme où les malheurs finiſſent,
Où des ſonges trop vains, hélas! s'évanouiſſent;
C'eſt là qu'en peu de jours, peut-être en cet inſtant..
(La vie eſt pour Comminge un fardeau ſi peſant!)
Je vais enſevelir vingt-ſix ans de miſeres..

Euthime conſidere la foſſe de Comminge avec une attention qui ſemble partir du cœur, leve les mains au ciel, les étend vers cette foſſe, & les rejoignant enſuite, tourne ſes regards vers Comminge.

Ainſi la loi l'ordonne à tous nos ſolitaires;
D'une main courageuſe ils doivent ſe former
Cet aſyle.. *avec attendriſſement.*
où le cœur ne pourra plus aimer!
Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime,

Il montre la foſſe d'Euthime, qui eſt au côté droit, au devant du théatre.

De cet infortuné..

Comminge l'obſerve toujours; il le voit prenant la pioche ſur les bords de la foſſe.

Quel ſentiment l'anime?
Penſe-t-il m'épargner ces horribles travaux?

D'ORSIGNI, *le regardant auſſi.*

Il reſſent votre peine, il partage vos maux.

COMMINGE.

Cet inſtrument de mort..

Euthime a voulu pluſieurs fois ſe ſervir de cet inſtrument, autant de fois il lui eſt échappé des mains.

à ſes efforts échappe !

EUTHIME *l'a laiſſé enfin tomber, en pouſſant un profond gémiſſement.*

Ah!

COMMINGE.

Quel gémiſſement!

D'ORSIGNI, *avec tranſport.*

Que cet accent me frappe !..

Ne pourriez-vous ſavoir?..

COMMINGE.

Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.

Il vient!..

Comminge va au-devant de lui : mais Euthime, après s'être tourné du côté de Comminge, jette un long ſoupir, & ſe retire. Comminge lui dit avec douleur;

Vous me quittez !..

Ciel! je trahis mes vœux .. le ſilence ..

A d'Orſigni qui veut ſuivre Euthime.

Reſtez.

Euthime monte lentement par le même eſcalier; lorſqu'il eſt près de l'aile en face de cet eſcalier, il ſe retourne encore pour regarder Comminge, leve les mains au ciel, & ſort.

SCENE VI.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

COMMINGE, *arrêtant toujours d'Orſigni qui veut ſuivre Euthime.*

NON.. ne le ſuivez point; nos loix nous le défendent;
Et.. *Il revient au-devant du théatre.*
que mes derniers pleurs devant vous ſe répandent.
Toujours plus attendri pour cet infortuné,
A pénétrer ſon ſort toujours plus entraîné,
Un mouvement confus m'inquiete.. m'agite;
Le malheur qui me ſuit, & s'accroît, & s'irrite,
D'Orſigni.. laiſſez-moi.. puis-je vous ſecourir?
Je ne puis.. que donner l'exemple de mourir.

D'ORSIGNI.

Connoiſſez d'Orſigni: c'eſt peu qu'il ſe combatte,
Qu'il s'obſtine à ſoumettre un penchant qui le flatte;
A de plus grands efforts je ſaurai m'aſſervir:
Malgré vous.. malgré moi, je ſaurai vous ſervir;
Je dompte ma foibleſſe, & l'honneur ſeul me guide..
Par un fidele écrit je veux qu'Adélaïde
Sache..

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs..

D'ORSIGNI, *auſſi vivement.*

Que vous l'aimez.

COMMINGE.

O Dieu!
Qu'avez-vous dit? qui? moi? j'entretiendrois ce feu?
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre!
Eſt-ce vous, d'Orſigni, que ma vertu doit craindre?
Et j'oſe encor l'entendre, & ne le quitte pas!
Ote-moi de ſes yeux, Dieu, viens guider mes pas!

Il fait quelques pas pour ſe retirer de la ſcene.

D'ORSIGNI.

Eh! le trahiriez-vous, lorſqu'auprès d'une mere..

COMMINGE, *revenant, & avec tranſport.*

Elle vous eſt connue? Elle voit la lumiere?

D'ORSIGNI.

Elle n'a point encor dans la tombe ſuivi
Votre pere..

COMMINGE.

Ta main, ô ciel! me l'a ravi..

D'ORSIGNI.

Dépouillé de ſa haine & d'un courroux ſévere,
Le repentir tardif a fermé ſa carriere:

Ce pere, alors ſenſible, ignorant votre ſort,
En regrettant un fils, s'accuſoit de ſa mort;
De votre mere enfin, qui gémit dans les larmes,
La ſeule Adélaïde adoucit les alarmes.

COMMINGE.

Ma mere .. Adélaïde ..

D'ORSIGNI.

Uniſſent leurs douleurs.
Qui peut vous retenir? Allez ſécher leurs pleurs:
C'eſt à moi de chérir ce ſéjour de triſteſſe.
Sans doute Adélaïde, écoutant la tendreſſe ..

COMMINGE.

Vous voulez m'égarer, appeſantir mes fers!

D'ORSIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers,
Cet objet d'une flamme à tous les deux ſi chere,
A vu rompre ſes nœuds; que la mort de mon frere..

COMMINGE, *avec tranſport.*

Adélaïde ..

D'ORSIGNI.

Eſt libre.

COMMINGE, *avec déſeſpoir.*

Et je ſuis enchaîné!

Après une longue pauſe.

Grand Dieu! ſuis-je à tes yeux aſſez infortuné?
Je pourrois à ſes pieds lui dire que je l'aime;

Qu'elle eſt de mes deſtins la maîtreſſe ſuprême ;
Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur ;
Que jamais mon amour ne ſortit de mon cœur !

A d'Orſigni, avec fureur.

Retirez-vous, cruel ; fuyez de ma préſence :
Que ne me laiſſiez-vous mon heureuſe ignorance ?
Vous venez redoubler mon ſupplice infernal ;
De ſemblables bienfaits ſont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi ! ces liens ſacrés..

COMMINGE, *toujours avec fureur.*

Ma chaîne eſt éternelle ;
Chaque inſtant la reſſerre & la rend plus cruelle ;
Contraint, dans mon tourment, à cacher mes douleurs,
A repouſſer ma plainte, à dévorer mes pleurs ;
Ne pouvant eſpérer que la fin d'une vie
De crimes, de remords trop long-tems pourſuivie,
Et plus coupable encore à mon dernier ſoupir :
Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir !
Dans ce gouffre effrayant tout mon eſprit s'abîme !
Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe ſa victime !

A d'Orſigni.

Barbare !. quelle mort va déchirer mon ſein !
Depuis quatre ans entiers combattant mon deſtin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug inſupportable,

Où l'amour .. où l'eſpoir .. où l'eſpoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur conſumé de regrets ;
Enfin, depuis un an ; la colere céleſte
M'a fait ſerrer ces nœuds .. ces nœuds que je déteſte ;
Et quand je ſuccombois ſous ce peſant fardeau ;
Mes pas ſont retenus aux portes du tombeau..
Et j'y vais retomber plus malheureux encore !
Elle eſt libre, elle m'aime .. ô ciel !. & je l'adore.
Oui, tous mes ſens ſont pleins de ce fatal amour ;
Je le dis à la nuit, je le redis au jour ;
Oui, ce feu me dévore ; il embraſe mon ame ;
En vain l'honneur, le ciel s'oppoſent à ma flâme :
Les loix, l'honneur, le ciel ; rien ne peut m'arrêter ;
Je me livre aux tranſports qui viennent m'agiter ;
Je me livre à l'amour qui m'a brûlé ſans ceſſe ;
Toutes les paſſions échauffent mon ivreſſe ..
Ah ! que votre pitié pardonne au déſeſpoir.
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir ..
Vous parler.. dans ce lieu.. que d'Orſigni décide
Si je dois.. Je n'entends, ne vois qu'Adélaïde.

D'ORSIGNI, *en ſe retirant.*

Que je le plains, hélas !

SCENE

SCENE VII.

COMMINGE *seul.*

L'ENFER est dans mon cœur..
Je ne me connois plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre ;
Ce n'est pas trop de toi, grand Dieu, pour le combattre.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *seul*, *descend dans une situation qui annonce sa douleur ; il s'avance sur la scene, reste quelque tems dans un profond accablement, & dit :*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi?
Sais-je ce que je veux? Sais-je ce que je doi?
En ces murs d'Orsigni revient & va m'entendre.
Eh! quel est mon espoir? Et que dois-je prétendre?
Rejetter mes liens! rompre des fers sacrés!
Violer des sermens à l'autel consacrés!.
Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la nature,
Ce serment solemnel d'une tendresse pure,
N'ont-ils pas précédé ces sermens odieux?
L'homme est-il un esclave enchaîné par les cieux?
Pour sa foiblesse est-il quelque joug volontaire?
Des humains malheureux le bienfaiteur, le pere,
Ce Dieu qui nous créa, que nous devons chérir,
Comme un sombre tyran, verroit avec plaisir
Le trait de la douleur déchirer son image,
Une éternelle mort détruire son ouvrage!
Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur,

Et mes tourmens feroient ſa gloire & ſa grandeur !
Ce ſeroit le ſervir, lui rendre un digne hommage,
Que d'épuiſer mes jours dans un long eſclavage !.
Non. Je reprends mes droits : l'aveugle humanité
Ne doit former de vœux que pour la liberté ;
N'avons-nous pas aſſez d'entraves & de chaînes ?
Eſt-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines ?
Lié par des ſermens.. ils ſont tous oubliés :
J'adore Adélaïde, & je vole à ſes piés ;
Qu'un moment je la voie, & tous mes maux s'effacent ;
Ses charmes, ſi puiſſans, dans mon cœur le retracent.
Si le ciel s'offenſoit du retour de mes feux,
Il ſauroit les éteindre, & triompheroit d'eux...
Pourſuis, lâche Comminge : outrage un Dieu ſuprême ;
A l'audace, au parjure ajoute le blaſphême.
Apoſtat ſacrilege, où vient de t'emporter
Un amour inſenſé, que tu ne peux domter ?
Tu parles de briſer les nœuds qui t'aſſerviſſent !
Tes ſens à la baſſeſſe, au crime t'enhardiſſent !
Si ce fantôme vain, qui faſcine les yeux,
Qui n'a de la vertu que l'éclat ſpécieux,
Si l'honneur t'arrachoit ta promeſſe frivole ;
Réponds, oſerois-tu manquer à ta parole ?
Et la religion, tous les peuples des cieux,
Un Dieu même aux autels, un Dieu reçut tes vœux
Et tu les trahirois !. Ce Dieu prêt à t'abſoudre,

S'il ne peut te toucher, ne crains-tu pas sa foudre?
Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats?
Vois sortir, vois monter des gouffres du trépas,
Ces spectres ténébreux.. Toutes ces pâles ombres
Me lancent.. Quels regards & menaçans & sombres!
Du fond de ce sépulcre, une lugubre voix..
Il s'ouvre.. Quel objet! C'est Rancé que je vois!
Lui.. qui vient me couvrir du feu de sa colere!
Il s'éleve.? Arrêtez, arrêtez, ô mon pere!
Il parle!. " Malheureux, où vas-tu t'égarer?
„ D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer?
„ Tu veux rompre ces nœuds qu'il a serrés lui-
même?
„ Penses-tu détourner le mortel anathême?
„ A ton oreille en vain ton arrêt retentit!
„ Le ciel t'a rejetté; tremble; l'enfer rugit:
„ Il demande sa proie, & déjà la dévore. „
Que faut-il?. Repousser l'image que j'adore!
Arracher de mon cœur un penchant immortel!
Oublier un objet.. qui vient avec le ciel
Partager mon hommage, & disputer mon ame!
Que dis-je! Adélaïde.. elle seule m'enflâme.
Tu tonnes, Dieu jaloux! eh bien, j'obéirai..
A tes loix asservi, j'oublirai.. je mourrai..

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

Sur la fin de la derniere ſcene, on voit d'Orſigni deſcendre de l'eſcalier au côté droit avec une lettre à la main; il leve quelquefois les yeux au ciel, les laiſſe retomber ſur cet écrit, annonce la plus profonde douleur, & vient ſur la ſcene.

COMMINGE, *appercevant d'Orſigni, fait quelques pas au-devant de lui.*

D'Orſigni . . Mais d'où vient ce trouble . . ces alarmes?

D'Orſigni a toujours les yeux attachés ſur la lettre, & avance ſur le théatre.

Ses yeux ſur un écrit . . qu'il trempé de ſes larmes!

Avec tranſport.

Ah! parlez, d'Orſigni . . Tous mes ſens déchirés . .
Parlez . . Adélaïde . . A ce nom vous pleurez!

D'ORSIGNI, *le regardant avec attendriſſement.*

Comminge . . Ah, malheureux! . le ciel . . *à part.*
Fuyons ſa vue.

COMMINGE, *avec tranſport.*

Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue . .

Vous ne répondez point !. je vous entends gémir !

D'ORSIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge, qu'à mourir..

A part.

Mais quel eſt mon deſſein ? Mon amitié fidelle
Doit plutôt lui cacher cette affreuſe nouvelle.

Avec trouble.

Laiſſe-moi dans les pleurs ; ces chagrins.. ſont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguiſemens redoublent mon effroi.
Tout ce que j'aime.. ô Dieu ! Donnez-moi cette lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre..
Je t'épargne des maux..

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORSIGNI.

C'eſt à moi de ſouffrir.

COMMINGE.

C'eſt à moi d'expirer.

D'ORSIGNI, *à part.*

Qu'ai-je fait ! Et j'irois.. je ne puis m'y réſoudre ;

Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre!..
A Comminge.
N'abaiſſe plus les yeux ſur ce triſte univers:
Tu n'y verrois, hélas! que d'effrayans revers..

Faiſant quelques pas pour ſe retirer.

Adieu, Comminge..adieu.

COMMINGE, *furieux de douleur, & s'oppoſant à la ſortie de d'Orſigni.*

Non, cruel, non, barbare..
Je lirai cet écrit..

D'ORSIGNI, *s'arrêtant.*

Le déſeſpoir l'égare!
Si tu m'aimes, permets..

COMMINGE.

Je n'écoute plus rien.

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur!

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

D'Orſigni veut ſe retirer.
Comminge embraſſe ſes genoux.

Donne-moi.. Me quitter!. A tes pieds je me jette.

D'ORSIGNI, *le relevant avec vivacité & l'embraſſant.*

Tu vois trop ma douleur.. elle n'eſt point muette.

Avec une douleur animée.

Que me demandes-tu ?

COMMINGE, *avec impétuosité.*

La fin de mes malheurs,
Le trépas, cette lettre.

D'ORSIGNI, *la lui donnant avec la même vivacité.*

Eh bien, prends, lis, & meurs.

COMMINGE *lit.*

« Grace à notre recherche, à la fin moins ſtérile,
„ Nous avons découvert votre nouvel aſyle.
„ Hélas ! puiſſiez-vous y goûter,
„ Vainqueur des paſſions, un deſtin plus tranquille !
„ Quels coups nous allons vous porter !
„ Depuis un an, ſachez que du ſort pourſuivie..
„ Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit..
„ De ſon amant l'ame toujours remplie..
„ Victime du chagrin qui la perſécutoit..
„ Adélaïde.. a terminé.. ſa vie..

Comminge tombe évanoui ſur une des ſépultures des religieux : on ſe rappellera qu'elles ſont un peu elevées de terre.

D'ORSIGNI, *voulant le relever.*

Comminge !. ô mon ami !. Comment le ſoulager ?
Dans ce ſéjour..

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ *descend de l'escalier au côté droit, & arrivé sur la scene :*

SACHONS pourquoi cet étranger..

D'ORSIGNI, *soutenant Comminge & appercevant le P. Abbé.*

Ah, mon pere! accourez.. daignez.. Comminge expire..
Cette lettre..

Elle est à terre, aux pieds de Comminge.

L'amour.. Que puis-je, hélas! vous dire?

COMMINGE, *se relevant en quelque sorte du sein de la mort, voyant le P. Abbé, s'écrie :*

Elle est morte, mon pere! *Et il retombe.*

LE P. ABBE' *allant l'embrasser & le soutenir.*

Ecoutez un ami,
Qui de votre infortune avec vous a gémi.
La piété console, & n'est que la nature
Ardente à secourir, plus sensible, plus pure.
Contre l'adversité je viens vous appuyer;
De vos pleurs attendri, je viens les essuyer.

D'ORSIGNI, *au-devant du théatre.*

Quoi ! la religion eſt ſi compatiſſante,
Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante ?
On la redoute ailleurs, prompte à nous alarmer..
Ah ! mortels, c'eſt ici qu'on apprend à l'aimer.

LE P. ABBE'.

Des humaines erreurs que la ſuite eſt cruelle !

A Comminge qu'il tient embraſſé.

Ne vous refuſez pas à mes ſoins, à mon zele ;
Revenez à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE, *ſe relevant un peu.*

Je l'ai perdue ! Enfer, as-tu d'autre tourment ?

Et il retombe encore.

LE P. ABBE', *à d'Orſigni.*

Permettez qu'en ſecret un moment..

D'Orſigni veut ſe retirer.

COMMINGE, *ſe relevant avec fureur.*

Qu'il demeure ;
Mon pere, qu'à ſes yeux je gémiſſe, je meure.
Tous mes crimes encor ne lui ſont pas connus ;
Il m'avoit ſuppoſé quelque ombre de vertus ;
Il pourroit m'eſtimer ; de ſon erreur extrême
Qu'il ſoit déſabuſé.. que d'Orſigni.. vous-même..
Que l'enfer, que le ciel, que l'univers entier
Apprennent des forfaits qu'on ne peut expier ;

Qu'une ame ſans remords devant vous ſe deploie.
Oui, dans ce même inſtant, où le ciel me foudroie,
Je formois le projet.. Tous mes liens rompus..
J'allois porter mon cœur aux pieds..Elle n'eſt plus!.
Et ce Dieu m'en punit.

D'Orſigni ſort.

Vous me quittez?.

Au P. Abbé.

Mon pere,
Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupiere?

SCENE IV.

COMMINGE, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBE'.

C'EST à mes ſeuls regards que vous devez offrir
Les bleſſures d'un cœur...

COMMINGE, *toujours ſur cette ſépulture, & avec une eſpece de fureur.*

Que rien ne peut guérir.
Mon pere, c'en eſt fait. Qu'il me réduiſe en poudre,
Ce Dieu qui s'eſt vengé: j'attends ici ſa foudre.

Il embraſſe la terre avec tranſport.

LE P. ABBE'.

Ah, malheureux Arſene! ah, mon fils! connoiſſez

Ce Dieu qui vous entend, & que vous offenſez.
Sans doute, contre vous s'armant de ſon tonnerre,
Il peut de ſa juſtice épouvanter la terre,
Expoſer à nos yeux, dans votre châtiment,
Du céleſte courroux l'éternel monument;
Il peut vous accabler de ſa grandeur terrible:
Mais ce Dieu.. c'eſt un pere indulgent & ſenſible;
Et vous en abuſez, enfant dénaturé!

COMMINGE, *dans la même ſituation.*

Mon pere!. Ah! loin de moi ce Dieu s'eſt retiré;
Il m'ôte Adélaïde.

Il dit ces mots en pleurant.

LE P. ABBE'.

Et vous oſez, mon frere,
Elever juſqu'à lui votre voix téméraire!
Dans vos impiétés vous accuſez le ciel!
Rendez graces plutôt à ſon bras paternel.
Que dis-je! vous pleurez l'objet qu'il vous enleve.
Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive?
Qui l'immole? Homme aveugle, ouvre les yeux:
c'eſt toi,
C'eſt toi, qui trahiſſant ta promeſſe, ta foi,
Transfuge des autels, pour marcher vers l'abyme,
Courois te rendre au monde, à la fange du crime!
Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immenſité,
Les profondeurs du tems & de l'éternité,
Il a lu dans ton cœur, dans tes plis infidelles,
En a développé les trames criminelles;

Il t'a vu prêt enfin à rompre tes ſermens :
Il te ravit l'auteur de tes égaremens ;
Sa clémence laſſée, à l'homme t'abandonne.
S'il t'échappe des pleurs, que le ciel te pardonne ;
Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet..
Par la voix du devoir je vous parle à regret.
Donnez-moi votre bras..

Il releve Comminge qui fait des efforts, & s'appuie ſur le bras du P. Abbé.

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon pere ?
J'allois ſur cette tombe achever ma miſere ;
Pourquoi me rappeller à ce jour que je fuis ?
Nommez-moi criminel : je ſais que je le ſuis ;
Mais cet objet, mon pere.. il n'étoit point coupable.
J'ai fait tous ſes malheurs : le ciel inexorable
Auroit dû ſur moi ſeul appeſantir ſes coups,
Et ſur Adélaïde il les réunit tous !

LE P. ABBE'.

Reſpectez ſes décrets, adorez ſes vengeances ;
Et ſouffrez.

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes ſouffrances.
Je ne le cache point : irois-je vous tromper ?
Son bras du coup mortel eſt venu me frapper.
Je crains peu le trépas : je le vois d'un œil ferme,

Comme de mes malheurs le remede & le terme.
Mais ce que je redoute, eſt un Dieu courroucé.
Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé.
Je frémis de le dire, Adélaïde eſt morte,
Et ſur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte:
Voilà le ſeul objet qui me ſuit au tombeau.
A la pâle clarté de ce triſte flambeau,
C'eſt elle que je vois, plus ſéduiſante encore;
Aux autels proſterné, c'eſt elle que j'adore:
D'autant plus accablé de ma funeſte erreur,
Que même le remord n'entre plus dans mon cœur.

LE P. ABBE'.

Qu'un eſpoir courageux vous flatte & vous anime;
Criez à votre Dieu du profond de l'abyme:
D'un honteux eſclavage il briſera les fers.
Le créateur des cieux, le ſouverain des mers,
Qui fait taire d'un mot (*) les bruyantes tempêtes,
Enchaîne avec les vents la foudre ſur nos têtes,
Saura rendre le calme à vos ſens agités;
Mais le zele conſtant obtient ſeul ſes bontés.
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuiſſante
Ces ſublimes élans, cette flamme agiſſante,
Qui nous porte à l'amour de la divinité?
Qu'en toute ſon horreur à vos yeux préſenté,
Le trépas vous inſpire un effroi ſalutaire;
Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire.

(*) Imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna.

Plus docile à nos loix, achevez de creuſer
Cette foſſe où l'argille ira ſe dépoſer.
Tremblez que cet eſprit, qui ſurvit à nous même,
Dans ſes deſtins nouveaux n'emporte l'anathème.
Frémiſſez : contemplez l'arbitre ſouverain,
Sur cette foſſe aſſis, la balance à la main.
Le pere a diſparu : vous voyez votre juge ;
Il prononce.. Où ſera, mortel, votre refuge ?

En lui montrant ſa foſſe.

C'eſt donc là que penché ſous le glaive d'un Dieu,
C'eſt là que vous devez enſevelir ce feu,
Qu'il faut que votre cœur ſe ſoumette, ſe briſe,
Sur vos devoirs cruels que la mort vous inſtruiſe.
Avec ce maître affreux je vous laiſſe..

Il fait quelques pas pour ſe retirer.

COMMINGE, *l'arrêtant, & vivement.*

Un moment,
Mon pere.. Cet Euthime irrite mon tourment ;
Tantôt je l'ai revu.. je réſiſte avec peine
Au deſir de ſavoir quel ſujet le ramene,
Ici.. ſur mes pas même.. il ſemble partager
Mes chagrins, mes travaux.. il veut les ſoulager.
Sur ma foſſe il levoit une main défaillante,
Et ſa main retomboit toujours plus languiſſante,
Lui ſerois-je connu ?. pourquoi ces pleurs ?. Sachez
Dans quelle ſombre nuit ſes deſtins ſont cachés.

De moi-même étonné . . quel ſentiment me guide ?
Qui peut m'intéreſſer, après Adélaïde ?

LE P. ABBE'.

Eh quoi ! toujours ce nom ? Je remplirai vos vœux ;
Je vais enfin lever ce voile ténébreux ;
Euthime m'apprendra quelle raiſon puiſſante
Rappelle à vos côtés ſa douleur gémiſſante ;
Je vous en inſtruirai. Son état eſt touchant !
Au matin de ſes jours, il penche à ſon couchant !
On craint que le poiſon de la mélancolie
N'ait bientôt conſumé le reſte de ſa vie.

COMMINGE, *avec emportement.*

Ah ! ce revers manquoit à mon malheureux ſort !

LE P. ABBE'.

Dans ces tombeaux, mon frere, étudiez la mort.
Je vous l'ai dit : cherchez ſon horreur ténébreuſe..
C'eſt l'école de l'homme.

Il fait encore quelques pas pour ſortir.

COMMINGE, *allant à lui.*

Ame ſi généreuſe,
Où regne la nature avec la piété,
Où Dieu ſe fait ſentir dans toute ſa bonté,
Puiſqu'il n'eſt point permis d'entretenir l'idée..
D'un ſi cher ſouvenir mon ame eſt poſſédée !
Que du moins (je n'implore, hélas ! que la pitié)
Mes pleurs puiſſent couler au ſein de l'amitié !
Faut-il

Faut-il que tout entier le ſentiment s'immole?
Et le ciel défend-il qu'un ami me conſole?
Mon pere.. d'Orſigni ſoulageoit ma douleur..
Qu'il revienne..

LE P. ABBÉ *le ſerrant contre ſon ſein.*

Eſt-ce à vous à douter de mon cœur?
Me ſuis-je à votre égard montré dur, inflexible?
Et pour être chrétien, doit-on être inſenſible?
Ne connoîtrez-vous point, exempt de paſſion,
Le véritable eſprit de la religion?
Le tendre ſentiment compoſe ſon eſſence;
Le tendre ſentiment établit ſa puiſſance.
Si Dieu n'eût point aimé, ſuivrions-nous ſa loi?
C'eſt l'amour qui ſoumet la raiſon à la foi..
Vous verrez votre ami.

Comminge ſe proſterne devant le P. Abbé.

SCENE V.

COMMINGE *ſeul, revenant au-devant du theatre.*

QUE mes maux ſont horribles!
Eh! qu'il eſt de tourmens pour les ames ſenſibles!
Combien de fois on meurt avant que d'expirer!
Tout m'attendrit, m'afflige, & vient me déchirer!
Cet Euthime.. Ah! Comminge, écarte les alarmes;

Dans tes yeux preſqu'éteints eſt-il encor des larmes?
Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,
Ton cœur au ſentiment pourroit-il ſe rouvrir?
J'ai tout perdu!. C'eſt moi que le tombeau dévore!
C'eſt moi.. qui ne ſuis plus! O mon Dieu que j'implore,
Tu veux.. que je l'oublie! ô comble de douleurs!
Tu prétends lui ravir juſqu'à mes derniers pleurs!
Et ce ſuprême effort.. n'eſt point en ma puiſſance.
Pardonne, Dieu vengeur; je ſais que je t'offenſe,
Je voudrois!.. t'obéir..

Il court au tombeau de Rancé, l'embraſſe avec vivacité, & y répand des larmes.

Ah! donne-moi ton cœur,
Toi, qui des paſſions pus te rendre vainqueur,
Rancé.. tu ſus aimer; tu connus la tendreſſe:
Tu ſauras.. comme il faut ſurmonter ſa foibleſſe.
Ta vertu, que le ciel prit ſoin de ſoutenir,
De l'objet le plus cher dompta le ſouvenir;
Du pied de ſon cercueil, ſur ſa cendre fumante,
Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante.
Je n'ai point ton courage.. Ah! viens à mon ſecours;
Viens, ſubjugue un tyran.. qui l'emporte toujours.
Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes;
D'Adélaïde en moi combats, détruis les charmes;
L'ai-je pu dire, hélas!. je retombe à ce nom;
Prête-moi.. tout l'appui de la religion.

Mes larmes vainement inonderoient ta tombe!
Aimas-tu comme moi? . Sous mes maux je ſuc-
combe.

Il eſt penché ſur le tombeau, aux pieds de la croix & dans un profond accablement.

SCENE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

Euthime deſcend de l'eſcalier au côté droit : c'eſt de ce même côté que Comminge a les deux mains & la tête appuyées ſur le tombeau ; il eſt donc aſſez naturel qu'il ne voie pas Euthime, qui n'apperçoit point auſſi Comminge. Euthime ſe traîne juſqu'à ſa foſſe ; on ſe ſouviendra qu'elle eſt ſur le devant du théatre, à droite. Ce religieux, qui a toujours la tête enfoncée dans ſon habillement, examine long-tems ſon dernier aſyle ; il gémit, il y tend les deux mains qu'il leve enſuite au ciel ; il quitte ce lieu de la ſcene, fait quelques pas pour ſe retirer, apperçoit Comminge, paroît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin. Comminge, qui ne l'a pas vu, ſe leve, & paſſe au côté gauche du théatre, près de ſa foſſe. Euthime court prendre ſa place. Il a remarqué que Comminge avoit laiſſé échapper des pleurs ſur le tombeau : il y demeure dans la même ſituation où l'on a vu Comminge.

COMMINGE *ſe levant, comme on vient de le dire, & allant vers ſa foſſe.*

ALLONS nous acquitter d'un barbare devoir.
Qu'ai-je dit! le trépas n'eſt-il point mon eſpoir?

Il prend la pioche.

Terre, mon ſeul aſyle, à ton ſein qui m'appelle,
Puis-je rendre aſſez tôt ma ſubſtance mortelle ?
Ce cœur, par vingt tyrans déchiré, dévoré,
Pourroit-il aſſez tôt être au néant livré ?

Il enfonce la pioche, creuſe la terre, & trouve de la réſiſtance. Pendant ce tems Euthime donne des baiſers au tombeau ; on diroit qu'il veut recueillir dans ſon cœur les larmes de Comminge.

Tu m'oppoſes, ô terre, un rocher inflexible !
Ouvre-toi ſous mes coups.. à mes pleurs ſois ſenſible..

En pleurant.

De tes flancs amollis.. je ne veux qu'un tombeau.

Il arrache des pierres, qu'il jette ſur le bord de la foſſe ; il s'arrête, appuyé ſur la pioche, & continue.

Eprouvé chaque jour par un tourment nouveau,
Aurois-je à regretter une vie importune ?
Hélas ! dès le berceau j'ai connu l'infortune,
Les maux les plus cruels, les ſupplices du cœur :
L'exiſtence pour moi ne fut que la douleur.

Il creuſe encore la terre, laiſſe la pioche, prend entre ſes mains un crâne, le conſidere avec une attention ténébreuſe.

De cet être animé par un rayon céleſte,
De l'homme malheureux voilà donc ce qui reſte !
Ils ont aimé ſans doute.. & leur cœur ne ſent plus !

Il laiſſe, avec un ſigne d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime.

Comminge a ſon front appuyé ſur les deux mains: il reſte quelque tems dans ce ſombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aſpect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revenu à lui, pourſuit.

Ciel! ſoutiens mes eſprits de douleur abattus.

Euthime ſe releve, tourne les yeux vers le ciel, met la main ſur ſon cœur, & retombe dans la même ſituation. Comminge prend la pelle, jette la terre de côté & d'autre, met les pieds dans ſa foſſe, la conſidere avec cette mélancolie profonde, le caractere de l'ame pénétrée.

Que j'oſe de ma cendre enviſager la place..
Là.. je ne ſerai plus.. C'eſt dans ce court eſpace
Que tout s'anéantit.. tout.. juſques à l'eſpoir;
C'eſt ici.. que l'amour n'aura plus de pouvoir,
Qu'Adélaïde enfin.. Je vis.. je brûle encore;
Je ſens.. qu'Adélaïde eſt tout ce que j'adore.

Il laiſſe tomber la pelle, tombe lui-même dans une attitude d'abattement ſur le coin de la foſſe qui regarde le tombeau: par-là il peut être vu du ſpectateur. Euthime qui continue à n'être pas apperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée ſur le tombeau.

Pardonne-moi, grand Dieu, c'eſt mon dernier ſoupir;
Pour la derniere fois laiſſe-moi me remplir
De cet objet.. qu'il faut que je te ſacrifie!
Pardonne ſi, malgré le ſerment qui me lie,

J'ai gardé, dans un ſein qui nourrit ſon ardeur,

Il tire de ſon ſein le portrait d'Adélaïde. Euthime eſt parvenu juſqu'auprès de Comminge, & met ſon mouchoir à ſes yeux; il écoute Comminge avec intérêt.

Cette image ſi chere.. attachée à mon cœur:
Eût-on pu l'en ôter, ſans m'arracher la vie?

Il attache les yeux ſur le portrait.

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie!
Effacés par mes pleurs.. à mes yeux ſi préſens..
Sur la religion.. ſur le ciel ſi puiſſans!
A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai préférée!
Tu m'enflammes encore, ô femme idolâtrée
Du cœur le plus épris & le plus malheureux..

Il couvre le portrait de baiſers & de larmes.

Ma chere Adélaïde.. emporte tous mes vœux..

Euthime, les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.

Le dernier ſentiment de l'eſprit qui m'anime.

EUTHIME, *avec un cri.*

Ah, comte de Commingé!

Il ſe retire avec une eſpece de précipitation.

COMMINGE, *remettant avec vivacité le portrait dans ſon ſein, & frappé d'étonnement.*

A ces accens! *Il ſe retourne.*
Euthime!..

Il m'a nommé!.

Euthime se retire vers l'escalier de l'aile droite.

Sa voix.. cruel.. vous me fuyez!.

Il va à lui.

Rien ne peut m'arrêter.. que j'expire à vos piés.

Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.

Quoi, vous me repoussez!

Il demeure interdit.

Son empire m'étonne!

Euthime a déjà monté quelques marches, il tombe les deux mains appuyées sur les genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.

Il pleure!.

Comminge avec impétuosité allant à Euthime, & déjà sur une des marches.

Je saurai..

EUTHIME *se relevant, & lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Restez.. le ciel l'ordonne.

Euthime achève de monter avec peine, tournant souvent la tête.

COMMINGE *demeurant interdit sur le degré.*

Dieu lui-même commande! il enchaîne mes pas!.

Quel ſilence obſtiné, que je ne comprends pas!

Il ſe retourne vers Euthime qui eſt au haut de l'eſcalier; ce dernier joint les mains, ſemble s'adreſſer au ciel, regarde encore Comminge, pouſſe un profond gémiſſement, eſt prêt de quitter la ſcene.

Euthime.. cher Euthime.. Il gémit! & m'évite..

Comminge monte encore quelques degrés pour aller vers Euthime, & dit avec des larmes:

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un ſeul mot...

Il ſuit long-tems des yeux Euthime, qui diſparoît enfin, après s'être encore retourné & avoir regardé Comminge en levant les mains au ciel, & mettant la main ſur ſon cœur.

Il me quitte!.

SCENE VII.

COMMINGE *ſeul, deſcendant.*

CES ſons.. ces ſons touchans.. dans mon ame
ont porté..
Trop chere illuſion!. frappé de tout côté..
Ma douleur, mon tourment, mon déſeſpoir redouble!
Tout ce qui m'environne augmente encor ce trouble..

Il va vers le tombeau.

O Dieu qui me punis, que j'offenſe toujours,
Précipite la fin de mes malheureux jours.
O Dieu. . ſoulage-moi du fardeau de mon être.

Il a une main appuyée ſur le tombeau.

SCENE VIII.

COMMINGE, D'ORSIGNI *avec précipitation, deſcendant par l'eſcalier du côté gauche, & accourant à Comminge.*

COMMINGE *allant au-devant de d'Orſigni, avec tranſport.*

IL me connoît !

D'ORSIGNI, *avec la même vivacité.*

Euthime, en ce moment peut-être
A ſon terme arrivé. .

COMMINGE, *effrayé.*

Vous dites?

D'ORSIGNI.

A l'inſtant,
J'ai vu ce malheureux que l'on traînoit mourant
Aux lieux où la pitié (*), d'une main bienfaiſante,

(*) L'infirmerie.

S'empreſſe à ſoulager la nature ſouffrante.

COMMINGE, *avec douleur & faiſant quelques pas.*

Je te perdrois, Euthime !

D'ORSIGNI.

A travers ſa pâleur,
J'ai ſaiſi quelques traits.. ils ont troublé mon cœur.
Comminge.. il faut le voir.

COMMINGE.

Je le verrai ſans doute.
Courons.. ce cœur, hélas ! n'a plus rien qu'il redoute. *Il ſort.*

D'ORSIGNI.

Je ſuis vos pas.

SCENE IX.

D'ORSIGNI, *ſeul.*

O Ciel ! prends pitié deſes maux !
S'il n'eſt point en ces lieux, où donc eſt le repos ?

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE *descendant avec précipitation*, & D'ORSIGNI *le suivant avec le même empressement.*

COMMINGE *encore sur les degrés.*

NON, ne me suivez point.

Il est descendu sur la scene.

D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funebres
Que venez-vous chercher?

COMMINGE.

Les plus noires ténebres.
S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux,
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache;
A me persécuter tout conspire & s'attache;
Tout se plaît à blesser ma sensibilité.
Je ne puis m'arracher à la fatalité!
Que je reconnois bien cet infernal génie,
Appliqué sans relâche à tourmenter ma vie,

Et qui, dès mon berceau, s'abreuvant de mes
pleurs,
Emporte mes deſtins de malheurs en malheurs!
Acharné ſur ſa proie avec perſévérance..
Jouis, cruel : ta rage a comblé ma ſouffrance!

D'ORSIGNI.

Quoi! toujours entouré de l'ombre des tombeaux,
Loin de les adoucir, vous irritez vos maux!
Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume,
Vous-même entretenez l'ennui qui vous conſume!

COMMINGE.

Euthime.. vous ſavez quel trouble en ſa faveur,
Quel pouvoir inconnu ſemble entraîner mon cœur;
Qu'après Adélaïde, il eſt le ſeul peut-être
Pour qui le ſentiment dans mon ame ait pu naître;
Cet Euthime.. que j'aime, & je ne ſais pourquoi..
Refuſe de me voir.. Il s'éloigne de moi!
Malgré mon déſeſpoir, ma priere, mes larmes,
Il veut à mes regards dérober ſes alarmes.
On dit même, & je tremble à ce nouveau chagrin,
Que ſes jours languiſſans approchent de leur fin :
S'il m'étoit enlevé!. que m'importe ſa vie?
Que dis-je, ô ciel! la mienne à ſon ſort eſt unie.
Mais, d'Orſigni, d'où vient cet intérêt puiſſant?
Seroit-ce du malheur le ſuprême aſcendant?
Et des infortunés le cœur facile & tendre,
Plus que les autres cœurs, cherche-t-il à s'étendre?
Goûterions-nous enfin de ſecretes douceurs

A confier nos maux, à dépoſer nos pleurs?
La peine partagée eſt-elle plus légere?
Ou ce ciel, de qui l'homme éprouve la colere,
Que les plus malheureux ſouvent touchent le moins,
Met-il le ſentiment au rang de nos beſoins?
Euthime.. à mes côtés je le revois ſans ceſſe;
Il me cherche, me fuit.. Dans quel trouble il me laiſſe!

D'ORSIGNI.

Comme vous j'ai ſenti la même émotion.

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impreſſion.
Qu'eſt-ce que le ſecours de la raiſon humaine!
Qu'on doit peu nous vanter ſa lueur incertaine!
Ce débile flambeau, qu'allume un ſouffle ſaint,
Le moindre événement l'obſcurcit, ou l'éteint;
Avec nos ſens flétris nos eſprits s'affoibliſſent.
A mes propres regards mes frayeurs m'aviliſſent:
J'euſſe autrefois d'un ſonge écarté les erreurs,
J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs;
Tant l'infortune change & peut dégrader l'être
Que l'orgueil a nommé l'image de ſon maître!
Lorſque l'aſtre du jour brille au plus haut des cieux,
La regle nous permet (*) d'appeller ſur nos yeux

(*) On ſe rappellera que les religieux de la Trappe

D'un ſommeil paſſager les douceurs conſolantes ;
La mort même abaiſſoit mes paupieres peſantes ;
Dans le ſein du repos j'eſſayois d'aſſoupir
Les tortures d'un cœur fatigué de gémir :
Quel ſonge m'a frappé de triſteſſe & de crainte !
J'errois dans les détours d'une lugubre enceinte,
Qu'à ſillons redoublés le tonnerre éclairoit ;
Sous mes pas chancelans la terre s'entr'ouvroit ;
Je m'avance, égaré, dans des plaines déſertes ;
De la deſtruction elles étoient couvertes ;
Du fond de noirs tombeaux, antiques monumens,
J'entendois s'échapper de longs gémiſſemens ;
Dans les débris épars de ces vieux mauſolées,
Je voyois ſe traîner des ombres déſolées ;
D'un lamentable écho ces champs retentiſſoient ;
Des monceaux de cercueils juſqu'aux cieux s'entaſſoient :
On eût dit que ces bords, haïs de la nature,
Etoient du monde entier la vaſte ſépulture.
Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les ſens,
Portoit l'affreuſe mort, & ſes traits déchirans.
A la ſombre lueur d'une torche ſanglante,
J'apperçois une femme éperdue & tremblante,
En vêtement de deuil, les bras levés au ciel,
Dans les pleurs, ſuccombant ſous un trouble mortel..

---

ont permiſſion de ſe repoſer quelques momens l'après-dîné.

Auſſi-tôt la pitié m'attendrit & me guide:
J'accours, je vois.. je vole aux pieds d'Adélaïde,
Et n'embraſſe, effrayé, qu'un tombeau gémiſſant.
Sous les habits d'Euthime, un ſpectre menaçant
S'éleve, ſe découvre, à mes regards préſente..
Quelle image! la mort cauſe moins d'épouvante:
D'un tourbillon de feux il étoit entouré;
On pouvoit voir ſon cœur, de flamme dévoré.
" Arrête, m'a-t-il dit d'une voix douloureuſe;
„ Cruel! ma deſtinée eſt aſſez malheureuſe.
„ Puiſſé-je dans ces feux, qui s'éteindront un jour,
„ expier les erreurs d'un criminel amour,
„ Et bientôt appaiſer les céleſtes vengeances!
„ Pleure, il eſt encor tems, répare tes offenſes..
„ Tu vois Adélaïde. „ A ces mots expirans,
Il lance dans mon ſein un de ſes traits brûlans.
" Je t'attends, pourſuit-il. „ Je m'écrie: il retombe,
Et rentre, en murmurant, dans la nuit de la tombe.
La foudre y ſuit le ſpectre, & l'enfer a mugi.

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

QUATRE RELIGIEUX.

Ces quatre religieux paroiſſent au ſortir de l'aile droite du cloître, au côté de l'eſcalier; ils prennent ſucceſſivement une des cordes de la cloche,

en ſe proſternant l'un devant l'autre, & en diſant :

PREMIER RELIGIEUX, *d'une voix ſourde & lugubre.*

MOURIR.

D'ORSIGNI, *entendant les ſons funebres de cette cloche, qui ſonne depuis ce moment juſqu'à la fin de la piece.*

Quels ſons ! qu'entends-je !

COMMINGE, *effrayé & regardant ces religieux.*

Il ſe meurt ! D'Orſigni..

SECOND RELIGIEUX, *en obſervant ce que nous venons de dire.*

Mourir.

TROISIEME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIEME RELIGIEUX.

Mourir.

Ces quatre religieux ſe retirent ; la cloche eſt cenſée avoir d'autres cordes que tirent dans le cloître d'autres religieux qu'on ne voit pas.

D'ORSIGNI.

Quels accens ! quelle image !

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre uſage,
Lorſqu'un de nous expire.

SCENE

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ *suivi de deux religieux, dont l'un a ſon mouchoir ſur les yeux, l'autre paroît pénétré de triſteſſe.*

LE P. ABBE'.

ÉPARGNEZ ces regrets ;
Allez du lit funebre (*) ordonner les apprêts.

Les deux religieux ſortent, & remontent triſtement.

COMMINGE, *l'appercevant, court à lui, emporté par la douleur, & oubliant de ſe proſterner, ſuivant l'uſage.*

Euthime..

LE ABBE', *d'un ton attendri.*

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah, mon pere !

LE P. ABBE'.

Tout le pleure, & moi-même.. ô triſte miniſtere !

(*) Qu'on n'oublie point que ces religieux, lorſqu'ils ſont près d'expirer, ſont étendus ſur la cendre & la paille.

COMMINGE, *du ton de la plus vive douleur.*

O mon pere! avec lui que ne puis-je expirer!
Eh! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer!

A part.

Pardonne, Adélaïde.. Oui, j'ignore moi-même
Quel mouvement.. Je cede à ma douleur extrême.

Au P. Abbé.

Pour jamais enlevé.. je ne le verrai plus!

D'ORSIGNI.

Qu'il a ſu me toucher! que mes ſens ſont émus!

LE P. ABBE'.

Dans cette enceinte ſombre il doit bientôt deſcendre,
Rempli de notre eſprit, pour mourir ſur la cendre.

COMMINGE, *au P. Abbé.*

Vous ſavez..

LE P. ABBE'.

Ses chagrins doivent ſe dévoiler.

COMMINGE, *avec précipitation.*

Nous apprendrons, mon pere..

LE P. ABBE'.

Euthime va parler:
Je le ſais de lui-même, & pour grace derniere,

Il demande, affranchi de notre loi ſévere,
Qu'un grand ſecret, dit-il, dans ſon cœur retenu,
Echappe à ſa douleur; & ſoit enfin connu.

COMMINGE, *à part.*

Un grand ſecret! mon trouble à chaque inſtant augmente..

D'ORSIGNI, *à part.*

Quels rapports.. quels ſoupçons que ma faibleſſe enfante!

SCENE IV.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ, DES RELIGIEUX.

Deux rangs de religieux deſcendent, les bras croiſés ſur la poitrine, & dans un grand accablement, par les deux eſcaliers. Chacun fait une génuflexion devant la croix, & une autre devant l'Abbé; enſuite ils vont ſe remettre à leur place des deux côtés de la ſcene; les deux colonnes ſont en face l'une de l'autre, le P. Abbé eſt au milieu; ſur un des côtés du théatre ſont Comminge & d'Orſigni, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paroiſſant inquiets ſur ce que doit révéler Euthime. La cloche ſonne toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.

LE P. ABBE', *aux religieux.*

QUE chacun prenne place & m'écoute.

Les religieux ſe rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de l'autre, & dans une triſteſſe recueillie. On frappe la tablette des mourans, ſelon l'uſage de la Trappe.

La mort
Sur un de nous s'arrête, & va finir ſon ſort;
Le frere Euthime touche à ce moment terrible
Où nous attend l'arrêt d'un juge incorruptible,
Et l'homme, quel qu'il ſoit, eſt toujours criminel.
Réuniſſons nos voix; juſqu'au trône éternel
Portons avec ardeur la ſervente priere:
Du ſéjour bienheureux elle ouvre la barriere,
Des pieges infernaux peut ſeule garantir,
Prête un pouvoir touchant aux pleurs du repentir,
De Dieu qui va frapper ſuſpend, éteint la foudre,
Et déſarmant ſon bras, le force à nous abſoudre.
Pour Euthime implorons tous les ſecours du ciel;
Que cet infortuné, vainqueur d'un corps mortel,
Plein de ce feu ſacré que l'eſpérance allume,
Au calice de mort boive ſans amertume,
Et que ſon ame en paix, rejettant ſes liens,
S'élance au ſein d'un Dieu, la ſource des vrais biens.

Il ſe tourne de côté, ainſi que tous les religieux, en face de la croix, & adreſſe cette priere que lui ſeul prononce, les religeux ne diſant tout haut que le dernier mot.

PRIERE.

" Dieu ſuprême daigne m'entendre:
„ Que l'eſprit immortel s'enflamme de ton feu;

„ Rends à la terre une mortelle cendre.
„ Mon ame reconnoît, aime & bénit un Dieu.

TOUS LES RELIGIEUX *répetent à la fois ce dernier mot*,

„ Un Dieu !

LE P. ABBE' *continuant.*

„ Mon ame en toi ſeul ſe confie :
„ Ecarte les dangers qui m'attendent au port ;
„ A l'homme, qu'a trompé le ſonge de la vie,
„ Grand Dieu, fais ſupporter la mort.

TOUS LES RELIGIEUX *repetent*,

„ La mort !

LE P. ABBE' *pourſuit.*

„ Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles,
„ Que je me plonge au ſein des miracles divers ;
„ Créés par tes mains immortelles !
„ L'eſpérance, la foi m'emportent ſur leurs ailes ;
„ Dieu puiſſant, ſous mes pas viens fermer les enfers.

TOUS LES RELIGIEUX.

„ Les enfers !

LE P. ABBE' *continue.*

„ Briſe un joug que la matiere impoſe ;
„ Romps les fers de l'humanité ;
„ Tout eſt marqué du ſceau de la mortalité ;
„ Tout fuit, comme un torrent dans ſon cours em-
„ porté.

„ C'eſt en toi ſeul, ô mon Dieu, que repoſe
„ L'éternité.

TOUS LES RELIGIEUX.

„ L'éternité!

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ, LES RELIGIEUX.

Quatre nouveaux religieux, dont deux portent une eſpece d'urne de terre groſſiere & remplie de cendre, l'autre a de la paille ſous ſon bras.

LE QUATRIEME RELIGIEUX, *au P. Abbé, & d'une voix baſſe & pénétrée.*

LE frere Euthime approche.

LE P. ABBE'.

Empreſſons-nous, mes freres,
A préparer ce lit, terme de nos miſeres.
Euthime a demandé que ſon œil expirant
Pût contempler ſa foſſe à ſon dernier inſtant.

Il eſt accompagné de ces quatre nouveaux religieux; il prend dans une coquille qu'on lui préſente avec cette urne, de la cendre, la laiſſe tomber en levant les yeux au ciel, & en diſant:

Eſprits conſolateurs, entourez cette cendre.

Les quatre religieux forment une croix de cendre qu'ils couvrent de paille : elle eſt ſur le devant du théatre à gauche, diſtante de la foſſe d'Euthime ; les deux colonnes de religieux dépaſſent cette cendre, de façon que Comminge ſera vis-à-vis d'Euthime lorſqu'il ſera placé.

Et ſur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre !

COMMINGE.

O ſpectacle touchant ! je ne pourrai jamais..

LE P. ABBE', *à Comminge.*

A votre rang placé, modérez ces regrets,
Frere Arſene, & ſongez que le ciel s'en offenſe.

Comminge dans l'accablement, va prendre ſa place parmi les religieux : il eſt le ſecond de la colonne droite. D'Orſigni eſt quelques pas plus haut que les religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les religieux, ni Comminge.

A d'Orſigni.

Et vous, ſur qui veilloit l'œil de la Providence,
Qu'elle-même a ſans doute en ces murs amené,
Vous, d'un monde trompeur toujours environné,
Vous avez vu mourir ces héros de la guerre ;
Dont le faſte impoſant peut éblouir la terre,
Ces ſages, dont l'orgueil eſt le foible ſoutien..

D'ORSIGNI, *appercevant Euthime qui deſcend.*

O ciel !

LE P. ABBE':

Vous allez voir comme meurt un chrétien.

SCENE VI & *derniere.*

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ, LES RELIGIEUX, EUTHIME *ſoutenu par deux religieux; un troiſieme le ſuit avec un crucifix à la main.*

LE P. ABBÉ, *voyant Euthime.*

A d'Orſigni.

IL ſe montre à nos yeux.

A Euthime, au-devant duquel il va.

Venez, venez, mon frere,
Mériter de la grace une mort ſalutaire.

EUTHIME, *avançant ſur le théatre, toujours ſoutenu par les deux religieux, & ſe traînant au lit de cendre.*

C'eſt là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas.

Au P. Abbé.

O mon pere! daignez me prêter votre bras.

Le P. Abbé l'aide, & l'étend ſur la cendre: l'un des deux religieux qui le ſoutiennent, ſe retire. Derriere lui reſte toujours le religieux qui porte le crucifix. Euthime demande au P. Abbé qui eſt à ſes côtés:

Suis-je près de ma foſſe?

COMMINGE *le regardant avec attention, & à part.*

A ſa voix.. à ſa vue..

LE P. ABBÉ, *à Euthime.*

La voici. *Il la lui montre.*

D'ORSIGNI, *à part.*

Quelle erreur ſéduit mon ame émue!

EUTHIME, *regardant ſa foſſe.*

Mon courage incertain demande à s'affermir.
Soutenons ce ſpectacle.. il apprend à mourir.

On ſe ſouviendra qu'Euthime doit avoir une voix languiſſante & affoiblie.

Vous me l'avez permis. *Au P. Abbé.* Le malheureux Euthime
Peut, rempli des tranſports du zele qui l'anime,
Révéler des ſecrets qui, du jour éclairés,
Rendront Dieu plus viſible à ces lieux révérés,
A ces ames, du monde & des ſens détachées..
Oui, vous verrez ſon bras, par des routes cachées;
Me tirer des enfers, pour me conduire au port.
Que ma bouche, ô mon Dieu, par un ſuprême effort,
Puiſſe offrir de ta gloire une preuve éclatante!
Ranime en ſa faveur cette voix expirante!
Que mon dernier ſoupir s'arrête, pour montrer
Ce que peut faire un Dieu qui veut nous inſpirer!

LE P. ABBE'.

Ah! ſa grace eſt ſur nous toujours prête à deſcendre;
Sur nous toujours ſes dons ſont prêts à ſe répandre.
C'eſt nous, c'eſt nous, ingrats, qui repouſſant ſa main,
Contre le ciel armés, lui fermons notre ſein.

EUTHIME, *au religieux qui le ſoutient. Il eſt un peu élevé, & ſouvent appuyé ſur ſon bras droit.*

Aux religieux.

Daignez me ſoutenir. Vertueux ſolitaires,
Vous avez cru ma foi, ma piété ſinceres;
Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
J'étois par un ſaint zele aux autels entraîné.
Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
Des déſordres du cœur la honteuſe victime.
Vous voyez.. une femme.

Comminge, à ce mot, laiſſe échapper toute l'expreſſion de l'étonnement & de la curioſité; mouvemens qui toujours augmentent.

LE P. ABBE'.

Une femme en ce lieu!

EUTHIME.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu.
Oui, je ſuis, je l'avoue, une femme coupable,

Et la plus criminelle, & la plus miſérable..
Dont la religion conſolera la fin.
Comminge, entends, regarde, & reconnais enfin
Celle qui prit, helas! un fol amour pour guide..
Celle qui t'égara.. qui vient..

A ce dernier mot, elle ſe leve encore un peu plus; & ſa tête moins enfoncée dans ſon habillement, laiſſe diſtinguer ſes traits.

COMMINGE *avec un cri, allant ſe précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paroiſſant vouloir lui prendre la main.*

Adélaïde!

D'ORSIGNI.

Ciel!

EUTHIME *à Comminge, & le repouſſant de la main.*

Elle-même. Arrête.

COMMINGE, *à ſes pieds.*

Adélaïde.. non..

Aux religieux qui veulent le relever.

A ſes pieds je mourrai..

LE P. ABBE', *à Comminge.*

Que la religion..

COMMINGE *dans la même ſituation avec la fureur de la douleur, & en pleurant.*

Je n'en ai plus!

EUTHIME.

Comminge, ah! ſi je te ſuis chere,
N'offenſe point le ciel..

COMMINGE.

Il comble ma miſere.

EUTHIME.

Il nous aime, il nous frappe.. Ecoute, & leve-toi.

Comminge ſe leve, va tomber dans les bras de deux religieux, & eſt plongé dans le plus grand accablement. Les mouvemens de d'Orſigni ſont moins marqués que ceux de Comminge; ce dernier n'eſt point caché par les religieux: il eſt entr'eux & Euthime. Le P. Abbé eſt plus ſur le devant du théatre.

Je dois un grand exemple, & tout l'attend de moi.
Que du moins mon trépas puiſſe expier ma vie!

A d'Orſigni, avec ſurpriſe & attendriſſement.

Vous auſſi, dans ces murs!

Aux religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue pauſe.

Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri;
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi!
Dès mon premier ſoupir, Comminge eut ma tendreſſe;
Nous rempliſſions nos cœurs d'une profane ivreſſe;
Tout, la terre, le ciel loin de nous avoient fui;

En montrant Comminge.

Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui ;
Notre ame aux paſſions étoit abandonnée ;
Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée.
L'intérêt diviſa nos parens furieux ;
Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux,
Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent.
Malheureux pour jamais, leurs mains nous déſunirent.
J'aurois dû réprimer, à force de vertu,
Un penchant par le ciel ſans doute combattu :
J'entretins ma foibleſſe. A tous les maux en bute,
De ce pas imprudent je courus à ma chûte ;
Au bonheur de Comminge il falloit m'immoler,
Que d'un hymen forcé le joug vînt m'accabler.
Je cherchai pour l'objet de ce nœud reſpectable
Un mortel .. qui jamais ne me parût aimable,
Dont le choix odieux raſſurât mon amant,
Et fût pour ma tendreſſe un éternel tourment :
Je trouvai ce mari .. qui devoit me déplaire.
Un tel lien, mon Dieu ! méritoit ta colere,
Et j'en ai reſſenti les terribles effets !
Malheureuſe ! l'amour m'enivroit à longs traits.
Cette ardeur inſenſée avoit peine à ſe taire :
Je laiſſois s'élever une flamme adultere ;
Je trahiſſois l'hymen : je portois dans ſes bras
Un cœur qui chériſſoit ſes ſecrets attentats.
Eh ! voilà ce qu'étoit une femme infidelle

Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle!
Ils n'en impoſoient point aux regards d'un époux;
Il n'écouta bientôt que ſes tranſports jaloux;
A venger ſes affronts ſa fureur animée,
Dans un cachot me traîne, & m'y tient renfermée.
Le cruel.. d'un Dieu juſte il étoit l'inſtrument!
Mais, loin d'ouvrir les yeux ſur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes alarmes,
C'étoit à mon amant.. que je donnois mes larmes.

COMMINGE *quittant avec vivacité les bras des deux religieux, & allant ſerrer dans les ſiens le P. Abbé, avec un ſombre déſeſpoir qui ne lui permet de s'écrier qu'après quelques inſtans.*

Ah, mon pere!

Le P. Abbé le tient ſerré contre ſon ſein.

EUTHIME.

La mort m'affranchit de mes nœuds,
Enleve mon époux: Comminge a tous mes vœux.
Je cours le demander aux lieux de ſa naiſſance;
Depuis long-tems ſa mere accuſoit ſon abſence:
Nous mêlons nos regrets. Par la voix des douleurs,
Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les cœurs:
Le mien le repouſſoit. D'un trait profond bleſſée,
Comminge revenoit ſans ceſſe à ma penſée..
Que la raiſon, l'honneur, de mon ame étoient loin!
Sa mere.. je la quitte, & n'ayant de témoin
Qu'une femme au ſecret par l'intérêt liée,

De ma mort la nouvelle eſt par-tout publiée.
Je prends des vêtemens à mon ſexe interdits;
Je cherche mon amant ſous ces nouveaux habits.
D'un ami, qui toujours lui demeura fidelle,
Le nom à mon eſprit tout-à-coup ſe rappelle;
Le ſéjour qu'il habite eſt non loin de ces lieux:
J'y vole.. A ce tranſport reconnoiſſez les cieux:
D'un ſentiment qu'en vain combattoit ma foibleſſe,
L'attrait impérieux me domine, me preſſe,
Subjugue l'amour même, & me force d'entrer
Dans votre temple, où Dieu paroiſſoit m'attirer.
Parmi toutes ces voix qui chantent ſes louanges,
Qui s'élevent à lui ſur les ailes des anges,
Je diſtingue une voix.. un ſon accoutumé
A pénétrer un cœur toujours plus enflammé.
Par un ſonge impoſteur je crois être trompée;
J'approche.. de quels traits je demeure frappée!
Je découvre à travers les outrages du tems,
Et de l'auſtérité les ſillons pénitens..
Je revois.. cet objet.. d'une immortelle flâme,
Ce ſéducteur ſi cher.. le maître de mon ame.
Je pouſſe un cri d'effroi, de ſurpriſe, d'amour;
Toutes les paſſions m'agitent tour à tour.
Auſſi-tôt (contemplez juſqu'où l'homme s'égare,
Quand d'un cœur corrompu le déſordre s'empare)
Je conçois le projet.. je veux ravir à Dieu
Une ame qu'il ſembloit échauffer de ſon feu.
Foible mortelle! oſer me croire ſon égale!
Oſer être d'un Dieu l'orgueilleuſe rivale!

Je m'informe, j'apprends.. Comminge à vos autels
Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels,
Le jour même.. où le ciel dans ce séjour m'amene.

COMMINGE *s'arrachant des bras du P. Abbé, & avec une ſombre fureur.*

Ai-je aſſez, Dieu vengeur, raſſaſié ta haine!

Il fait quelques pas ſur la ſcene, égaré de douleur.

LE P. ABBÉ.

Rendez grace à ce Dieu qui ne vous punit pas.

Il va à lui, & avec tendreſſe.

Eſt-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats;
Toi qu'il a par bonté tiré du précipice,
Que ſon bras paternel diſpute à ſa juſtice?
A de pareils tranſports tu peux t'abandonner!
Viens, mon fils..

Il lui tend les bras, & le ſerre contre ſon cœur.

Dieu toujours eſt prêt à pardonner.

Comminge, en pleurant, retombe dans le ſein du P. Abbé.

EUTHIME.

Après tant de tourmens, de recherches, d'alarmes,
Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes;
A des yeux inquiets Comminge étoit rendu:
Mais.. pour un cœur épris l'amant étoit perdu.

Ô vous, à qui mes cris alloient porter la guerre,
Vous n'avez point ſur moi lancé votre tonnerre!
Vous vouliez employer ce déteſtable amour,
Pour retenir mes vœux dans ce divin ſéjour:
Tant vos deſſeins profonds aux yeux humains ſe cachent!
Pour m'arrêter ici que de liens m'attachent!
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés:
Autant de fois mes pas y furent ramenés.
Quitter des lieux ſi chers! c'eſt pour moi le ciel même,
Où reſpire, où demeure.. où mourra ce que j'aime!
Puis-je m'en arracher! Près de lui je vivrai;
L'air qui vient l'animer, je le reſpirerai.
S'il faut, s'il faut lui taire à quel point je l'adore;
Renfermer mes ſoupirs, l'ardeur qui me dévore,
Du moins.. je l'entendrai.. je le verrai toujours.
J'exhalois dans mon ſein ces coupables diſcours.
L'amour.. a décidé. J'accours à vous, mon pere;
Vous ne m'effrayez point par votre regle auſtere:
Comminge la ſuivoit. Cette brûlante ardeur
Paroît l'emportement d'une ſainte ferveur:
Dieu ſeul, Dieu ſeul connoît la perfidie humaine!
Enfin vous m'admettez à l'eſſai d'une chaîne:.
Je lui tends les deux mains; Comminge la portoit.
Eh, mon pere, quel cœur parmi vous habitoit!
Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre,
Que de tous mes forfaits le tiſſu ſe découvre.
Miſérable! on croyoit que c'étoit l'Eternel

Qui me tenoit ſans ceſſe attachée à l'autel :
Un homme.. y recevoit mon ſacrilege hommage !
C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encenſois l'image !
C'étoit là ton rival ! c'étoit là ton vainqueur !
Que dis-je ! il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur !

LE P. ABBÉ.

Ainſi dans nos liens, captifs opiniâtres,
Les paſſions encor nous rendent idolâtres !
Inſenſés ! hors Dieu ſeul, qui mérite nos vœux ?

EUTHIME, *montrant Comminge.*

Compagne de ſes pas, ſûre que dans ces lieux
L'un & l'autre verroient finir leur triſte vie,
Qu'auprès de lui ma cendre y ſeroit recueillie
Pouvant à ſes côtés & pleurer & gémir,
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, ſans eſpoir, je me croyois heureuſe..
Qu'eût inſpiré de plus une ardeur vertueuſe ?
Je me diſſimulois qu'une ſombre langueur
Sur mes jours répandue, en deſſéchoit la fleur..
Je mourois .. pour Comminge. A ma foſſe entraînée,
Je n'y déplorois point ma triſte deſtinée ;
Peu ſenſible à ma fin, je diſois ſeulement :
Là, je ne pourrai plus adorer mon amant !
C'eſt ſur ſa foſſe, hélas ! que je portois mes larmes ;
C'eſt là que s'attachoient mes mortelles alarmes.

Ardente à partager ſes pénibles travaux,
Pour l'aider, j'oubliois ma langueur & mes maux.
Encor même aujourd'hui, d'une main frémiſſante,
J'eſſayois d'entr'ouvrir cette foſſe effrayante,
Où Comminge.. mon cœur a trahi mon deſſein,
Et l'inſtrument funebre eſt tombé de ma main.
Vous ſerez étonnés qu'avec tant de foibleſſe,
Avec tous les tranſports de l'amoureuſe ivreſſe,
Une femme ait dompté ce mouvement puiſſant,
Qu'elle ait pu réprimer le deſir ſi preſſant
De ſe faire connoître au tyran de ſon ame.
Ce n'eſt point la vertu qui repouſſoit ma flâme:
C'étoit, c'étoit l'amour, la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler.
Je penſois que ce Dieu, qu'aujourd'hui je révere,
Attachoit mon amant par un culte ſincere;
Que les pleurs de Comminge, & ſes profonds ennuis,
De la religion étoient les heureux fruits.
Bornée au ſeul plaiſir de le voir, de l'entendre,
Combien de fois mes pas, ma voix, ce cœur trop tendre
Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir!
Mais.. j'aimois trop Comminge.. & je pouvois mourir.

COMMINGE.

Et je n'expire pas dans des torrens de larmes!
Au P. Abbé, en pleurant.
Mon pere.. mon ami..

LE P. ABBE', *d'un ton touchant, & retenant Comminge dans ſes bras.*

Modérez ces alarmes..
Soyez chrétien.

EUTHIME.

Enfin le bras même d'un Dieu
Guidoit mes pas tremblans, me pouſſoit vers ce lieu.
Comminge de ſes pleurs arroſoit cette tombe;
Il la quitte : ſoudain je me traîne, & j'y tombe,
Et dans mon ſein mourant ces pleurs ſont recueillis..
Je ne peux réſiſter à mes ſens attendris;
En vain l'amour m'arrête, à lui-même s'oppoſe:
De ces vives douleurs je veux ſavoir la cauſe.
J'entends.. je vois Comminge.. en ſes mains un portrait..
Je ſais.. tous ſes tourmens.. & que j'en ſuis l'objet;
Mon ame, un cri m'échappe.. & je ſuis expirante.

D'ORSIGNI *à part, ſur le devant du théatre.*

Frappé d'étonnement, de douleur, d'épouvante..
Je ſuccombe..

Comminge ſe retire avec emportement des bras du P. Abbé, & fait quelques pas ſur la ſcene.

EUTHIME *à Comminge, & d'un ton pénétré.*

Où vas-tu ?

COMMINGE, *livré à l'extrême déſeſpoir, & au milieu des religieux qui l'entourent.*

Chercher quelque ſecours
Qui me délivre enfin de mes maux, de mes jours,
D'une exiſtence, ô Dieu! de rage conſumée;
De cent coups de poignard percer . .

Il met avec fureur la main ſur ſon cœur.

EUTHIME, *avec un profond attendriſſement.*

Tu m'as aimée?

COMMINGE, *revenant près d'Euthime.*

Si je t'aime!

EUTHIME.

Demeure, & connais le remord.

Comminge obéit, reſte immobile, les mains contre le front, & accablé.

Ma vie a fait tes maux: profite de ma mort.

Aux religieux.

Vous ſavez mes forfaits: apprenez-en la peine.
Succombant tout à coup ſous la main ſouveraine,
Mes yeux ſe ſont ouverts: j'ai vu mes attentats;
J'ai vu Dieu ſur Comminge appeſantir ſon bras,
Punir ce malheureux, dont je ſuis la complice.
Qu'ai-je dit! j'ai tout fait. Eternelle juſtice,
Daigne lui pardonner . . c'eſt moi qui dois ſouffrir.

A Comminge.

J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir:

Il exauce mes vœux. Ma tendreſſe plus pure,
D'expier nos forfaits te preſſe, te conjure.
Comminge . . cher amant . . Quel mot m'eſt échappé !
J'irrite encor ce Dieu qui par moi t'a frappé.
Ne pleure point ma fin ; ne pleure que ma vie.
Ah ! plutôt que ton cœur . . il le faut . . qu'il m'oublie :
Remplis-toi de Dieu ſeul : à ſa voix obéis . .
Et que ton repentir de ma mort ſoit le prix ;
Dis, me le promets-tu ?

COMMINGE *tombe proſterné à côté d'Adélaïde ; il pleure ſur ſa main qu'elle lui préſente.*

Ma chere Adélaïde !

EUTHIME.

Ne te refuſe pas à la main qui te guide :
Que la religion t'enflamme déſormais.
Promets-moi ce retour . .

COMMINGE *troublé.*

Le ciel . . oui . . je promets . .

Avec des ſanglots.

De t'aimer . . de mourir.

EUTHIME *retirant ſa main, & avec trouble.*

Laiſſe-moi . . je dois craindre . .

Comminge ſe releve, & va tomber dans les bras

des religieux qui le ſoutiennent. Euthime mettant la main ſur ſon cœur.

Il n'eſt donc que la mort qui puiſſe, ô ciel, l'éteindre!

Au P. Abbé.

Mon pere, contre moi j'implore votre appui;
Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui!
Dans un cœur déchiré n'eſt-il pas tems qu' il regne
Je veux n'aimer.. que lui. *A d'Orſigni.*
Que l'amitié me plaigne,
D'Orſigni; vous voyez l'effet des paſſions,
Le jour affreux qui naît de leurs illuſions.

Aux religieux.

Vous, que je n'oſerois nommer encor mes freres,
Pour Euthime uniſſez vos regrets, vos prieres;
Je n'eus point vos vertus: je ſus les reſpecter.

Au P. Abbé.

Me ſeroit-il permis, helas! de ſouhaiter

En montrant Comminge.

Qu'un jour l'humanité réunît notre cendre?
Quels vœux j'oſe former! En mon ſein viens deſcendre,
O mon Dieu! ſois vainqueur à ce dernier moment;
A briſer mes liens borne mon châtiment.
Etendrois-tu plus loin ta ſuprême vengeance?
Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offenſe;

Viens.. effacer des traits...

Au religieux qui porte le crucifix.

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baiſe le crucifix avec tranſport.

Au P. Abbé.

Mon pere.. approchez-vous.. Dieu! Comminge.. je meurs.

COMMINGE, *allant ſe jetter ſur le corps d'Adélaide.*

Elle expire! *La cloche ceſſe de ſonner.*

D'ORSIGNI, *allant à lui.*

Comminge!.

LE P. ABBÉ, *allant auſſi à lui.*

O malheureux Arſene!

D'ORSIGNI, *voulant l'arracher de deſſus le corps d'Adélaïde.*

Cher Comminge!

LE P. ABBE'.

O mon fils!. Que je reſſens ſa peine!

Aux religieux.

Le premier ſentiment de la religion
Eſt d'écouter la voix de la compaſſion,
De ſecourir le foible, & même le coupable.

Montrant Comminge.

Adouciſſons l'horreur du deſtin qui l'accable,
Et du ſein de la mort cherchons à le tirer.

Quelques religieux s'avancent pour l'arracher à cette ſituation.

COMMINGE, *ſe relevant, & en pleurant.*

Adélaide ...

Les religieux font des efforts pour le relever.

Rien ne peut m'en ſéparer.

Il retombe, on parvient cependant à le relever.

Cruels! vous empêchez que mon tourment finiſſe..

Il va ſe précipiter dans la foſſe préparée pour Adélaïde.

Que cet aſyle affreux du moins nous réuniſſe..

Il tombe, les deux bras étendus ſur un des bords de la foſſe.

Enſeveli près d'elle..

D'ORSIGNI.

Il cede à ſes douleurs!

LE P. ABBÉ.

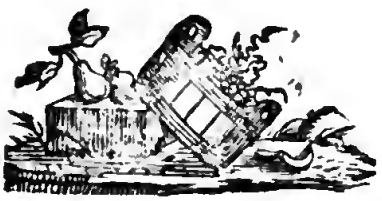
Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreurs.

Les religieux environnent Comminge.

Redoublez votre zele & vos ſoins ſecourables. ..
De l'humaine faibleſſe exemples déplorables !
Jouet de vains deſirs, par ſon cœur égaré,
Grand Dieu, qu'eſt-ce que l'homme aux paſſions livré !

La toile tombe.

FIN.



MEMOIRES
DU COMTE
DE COMMINGE.

Je n'ai d'autre deſſein, en écrivant les mémoires de ma vie, que de rappeller les plus petites circonſtances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il eſt poſſible; plus profondément dans mon ſouvenir.

La maiſon de Comminge, dont je ſors, eſt une des plus illuſtres du royaume. Mon biſaïeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet, des terres conſidérables, au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de marquis de Luſſan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fuſſent élevés enſemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis preſqu'en naiſſant.

Mon pere, qui étoit toujours ſurpaſſé dans ſes exercices par le marquis de Luſſan, en conçut une jalouſie qui devint bientôt de la

haine. Ils avoient ſouvent des diſputes ; & comme mon pere étoit toujours l'aggreſſeur, c'étoit lui qu'on puniſſoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'intendant de notre maiſon, je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaiſſer l'orgueil de M. de Luſſan ; tous les biens qu'il poſſede vous appartiennent par une ſubſtitution, & votre grand-pere n'a pu en diſpoſer. Quand vous ſerez le maître, ajouta-t-il, il vous ſera aiſé de faire valoir vos droits.

Ce diſcours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour ſon couſin ; leurs diſputes devenoient ſi vives, qu'on fut obligé de les ſéparer ; ils paſſerent pluſieurs années ſans ſe voir, pendant leſquelles ils furent tous deux mariés. Le marquis de Luſſan n'eut qu'une fille de ſon mariage, & mon pere n'eut auſſi que moi.

A peine fut-il en poſſeſſion des biens de la maiſon, par la mort de mon grand-pere, qu'il voulut faire uſage des avis qu'on lui avoit donnés ; il chercha tout ce qui pouvoit établir ſes droits ; il rejetta pluſieurs propoſitions d'accommodement ; il intenta un procès qui n'alloit pas moins qu'à dépouiller le marquis de Luſſan de tout ſon bien. Une malheureuſe rencontre qu'ils eurent un jour à la chaſſe, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere, toujours vif & plein de ſa haine, lui dit des choſes piquantes ſur l'état où il

prétendoit le réduire. Le marquis, quoique naturellement d'un caractere doux, ne put s'empêcher de répondre ; ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Lussan ; il désarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie. Elle me seroit odieuse, si je te la devois, lui dit mon pere. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Lussan, en lui jettant son épée, & en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon pere; il sembla au contraire que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui : aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état, quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'abbé de R... parent de ma mere, donna avis à mon pere que les titres, d'où dépendoit le gain de son procès, étoient dans les archives de l'abbaye de R... où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance, à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obli-

gea à me charger de cette commiſſion. Après m'en avoir exagéré l'importance : vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi ; ces biens vous appartiendront : mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois aſſez bien né pour partager mon reſſentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raiſon de m'oppoſer à ce que mon pere deſiroit de moi : auſſi l'aſſurai-je de mon obéiſſance.

Après m'avoir donné toutes les inſtructions qu'il crut néceſſaires, nous convînmes que je prendrois le nom de marquis de Longaunois, pour ne donner aucun ſoupçon dans l'abbaye, où madame de Luſſan avoit pluſieurs parens. Je partis accompagné d'un vieux domeſtique de mon pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'abbaye de R... Mon voyage fut heureux : je trouvai, dans les archives, les titres qui établiſſoient inconteſtablement la ſubſtitution dans notre maiſon : je l'écrivis à mon pere ; & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permiſſion d'y aller paſſer le tems des eaux. L'heureux ſuccès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y conſentit.

J'y parus encore ſous le nom de marquis de Longaunois ; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois, pour ſoutenir la vanité de celui de Comminge. Je fus mené, le lende-

main de mon arrivée, à la fontaine. Il regne dans ces lieux une gaieté & une liberté qui diſpenſent de tout cérémonial ; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaiſir ; on me mena dîner chez le marquis de la Vallette, qui donnoit une fête aux dames. Il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la fontaine, & à qui j'avois débité quelques galanteries que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, ſuivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeuneſſe. Tant de charmes étoient encore relevés par ſon extrême modeſtie ; je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu juſques-là, diſparut; je ne pus plus faire autre choſe que la ſuivre & la regarder ; elle s'en apperçut, & en rougit. On propoſa la promenade ; j'eus le plaiſir de donner la main à cette aimable perſonne. Nous étions aſſez éloignés du reſte de la compagnie, pour que j'euſſe pu lui parler : mais moi qui, quelques momens auparavant, avois toujours eu les yeux attachés ſur elle, à peine oſai-je les lever quand je fus ſans témoin. J'avois dit juſques-là à toutes les femmes même plus que je ne ſentois : je ne fus plus que me taire, auſſi-tôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, ſans que nous euſſions prononcé un ſeul mot ni l'un ni l'autre. On ramena les dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois beſoin d'être ſeul, pour jouir de mon trouble & d'une certaine joie qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu ſi timide, que je n'avois oſé demander le nom de celle que j'aimois; il me ſembloit que ma curioſité alloit trahir le ſecret de mon cœur. Mais que devins-je, quand on me nomma la fille du comte de Luſſan! Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres, ſe préſenta à mon eſprit; mais de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inſpiré à Adélaïde (c'étoit le nom de cette belle fille) de l'averſion pour tout ce qui portoit le mien. Je me ſus bon gré d'en avoir pris un autre; j'eſpérois qu'elle connoîtroit mon amour, ſans être prévenue contre moi, & que, quand je lui ſerois connu moi-même, je lui inſpirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la réſolution de cacher ma véritable condition encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire; mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer; je ſuivois Adélaïde par-tout; je ſouhaitois, avec ardeur, une occaſion de lui parler en particulier;

particulier ; & quand cette occaſion tant deſirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouiſſois, me retenoit ; & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette ſorte, quand, nous promenant un ſoir avec toute la compagnie, Adélaïde laiſſa tomber, en marchant, un bracelet où tenoit ſon portrait. Le chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empreſſa de le ramaſſer, & après l'avoir regardé aſſez long-tems, le mit dans ſa poche. Elle le lui demanda d'abord avec douceur : mais comme il s'obſtinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté. C'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réuſſi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point : pourquoi, lui dit-il, mademoiſelle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune ? J'oſe eſpérer, ajouta-t-il en s'approchant de ſon oreille, que quand mes ſentimens vous ſeront connus, vous voudrez bien conſentir au préſent qu'elle vient de me faire. Et ſans attendre la réponſe que cette déclaration lui auroit ſans doute attirée, il ſe retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle ; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la marquiſe de la Vallette. Quoique je ne la quittaſſe que le

moins qu'il me fût poſſible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le reſpect infini que j'avois pour elle : mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai. Elle contoit à ſa mere, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Luſſan en fut auſſi offenſée que ſa fille. Je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les dames; & auſſi-tôt que je les eus remiſes chez elles, je fis chercher le chevalier; on le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué : il y vint. Je ſuis perſuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de ſe paſſer à la promenade, eſt une plaiſanterie; vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne ſais, me repliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre : mais je ſais bien que je ne ſouffre pas volontiers des conſeils. J'eſpere, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le chevalier étoit brave; nous nous battîmes quelque tems avec aſſez d'égalité : mais il n'étoit pas animé comme moi, par le deſir de rendre ſervice à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai ſans ménagement; il me bleſſa légérement en deux endroits; il eut à ſon tour deux grandes bleſſures; je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à ſe relever,

& l'avoir conduit dans une maiſon qui étoit à deux pas, je me retirai chez moi, où après m'être fait panſer, je me mis à conſidérer le portrait, à le baiſer mille & mille fois. Je ſavois peindre aſſez joliment; il s'en fallqit cependant beaucoup que je fuſſe habile: mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait; j'y paſſai toute la nuit, & j'y réuſſis ſi bien, que j'avois peine moi-même à diſtinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la penſée de ſubſtituer l'un à l'autre; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, & de l'obliger, ſans qu'elle le ſût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choſes ſont conſidérables quand on aime, & mon cœur en ſavoit bien le prix.

Après avoir ajuſté le bracelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Luſſan me dit ſur cela mille choſes obligeantes. Adélaïde parla peu; elle étoit embarraſſée: mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée, & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien ſenſible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux; & ſi mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois par les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de madame de Luſſan; j'étois

toujours chez elle ; je voyois Adélaïde à toutes les heures ; & quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connoiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vîte : tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçus une lettre de mon pere, qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre ; j'avois été occupé tout entier du plaiſir de voir & d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle ; la douleur de m'en ſéparer, les ſuites du procès qui étoit entre nos familles, ſe préſenterent à mon eſprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je paſſai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets qui ſe détruiſoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établiſſoient nos droits ſur les biens de la maiſon de Luſſan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt ; je prévenois par-là les procès que je craignois tant ; mon pere qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, conſentir à mon mariage avec Adélaïde : mais quand cette eſpérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois conſentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me repro-

chai même d'avoir gardé ſi long tems quelque choſe dont ma tendreſſe m'auroit dû faire faire le ſacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faiſois à mon pere ne m'arrêta pas ; ſes biens m'étoient ſubſtitués, & j'avois eu une ſucceſſion d'un frere de ma mere, que je pouvois lui abandonner, & qui étoit plus conſidérable que ce que je lui faiſois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de diſpoſer de ces papiers ; j'allai chercher la caſſette qui les renfermoit ; je n'ai jamais paſſé de moment plus doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaiſir de faire quelque choſe pour ce que j'aimois, me raviſſoit. Si elle m'aime, diſois-je, elle ſaura quelque jour le ſacrifice que je lui ai fait ; mais je le lui laiſſerai toujours ignorer, ſi je ne puis toucher ſon cœur. Que ferois-je d'une reconnoiſſance qu'on ſeroit fâché de me devoir? Je veux qu'Adélaïde m'aime, & je ne veux pas qu'elle me ſoit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardieſſe pour lui parler ; la liberté que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occaſion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je ; vous ſouviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la deſtinée? Je n'eus pas la force de continuer. Elle me parut interdite ; je crus

même voir de la douleur dans ſes yeux. Vous m'avez entendu, repris-je : de grace répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous diſe, me répondit-elle? Je ne devrois pas vous entendre, & je ne dois pas vous répondre. A peine ſe donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta auſſi-tôt; & quoi que je puſſe faire dans le reſte de la journée, il me fut impoſſible de lui parler; elle me fuyoit, elle avoit l'air embarraſſé : que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur ! Je le reſpectai; je ne la regardois qu'avec crainte; il me ſembloit que ma hardieſſe l'auroit fait repentir de ſes bontés.

J'aurois gardé cette conduite ſi conforme à mon reſpect & à la délicateſſe de mes ſentimens, ſi la néceſſité où j'étois de partir ne m'avoit preſſé de parler; je voulois, avant que de me ſéparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je : eh ! que ferez-vous quand vous ſaurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs ? Je vous ai abuſée par un nom ſuppoſé; je ne ſuis point ce que vous me croyez : je ſuis le fils du comte de Comminge. Quoi, s'écria Adélaïde, vous êtes notre ennemi ! c'eſt vous, c'eſt votre pere, qui pourſuivez la ruine du mien! Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom ſi odieux. Je ſuis un amant

prêt à tout ſacrifier pour vous ; mon pere ne vous fera jamais de mal ; mon amour vous aſſure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée ? Que ne vous montriez-vous ſous votre véritable nom ? Il m'auroit averti de vous fuir. Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous ayez eue pour moi, lui dis-je en lui prenant la main que je baiſai malgré elle. Laiſſez-moi, me dit-elle : plus je vous vois, & plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie qui ne me montra que des eſpérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma paſſion ; j'étois ſi plein de mon ſentiment, qu'il me ſembloit que tout devoit ſentir & penſer comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme ſûr de réuſſir.

Je ne ſais pourquoi, me dit-elle, mon cœur ſe refuſe aux eſpérances que vous voulez me donner ; je n'enviſage que des malheurs, & cependant je trouve du plaiſir à ſentir ce que je ſens pour vous. Je vous ai laiſſé voir mes ſentimens ; je veux bien que vous les connoiſſiez : mais ſouvenez-vous que je ſaurai, quand il le faudra, les ſacrifier à mon devoir.

J'eus encore pluſieurs converſations avec Adélaïde avant mon départ ; j'y trouvois tou-

jours de nouvelles raiſons de m'applaudir de mon bonheur ; le plaiſir d'aimer & de connoître que j'étois aimé, rempliſſoit tout mon cœur ; aucun ſoupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions ſûrs l'un de l'autre, parce que nous nous eſtimions ; & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La ſeule choſe qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pere. Je mourrois de douleur, me diſoit-elle, ſi je vous attirois la diſgrace de votre famille. Je veux que vous m'aimiez : mais je veux ſur-tout que vous ſoyez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive paſſion qu'un cœur puiſſe reſſentir, & tout occupé du deſſein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Bagnieres. Le domeſtique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres ſecrets de veiller ſur ma conduite ; il n'avoit laiſſé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le chevalier de Saint-Odon. Malheureuſement le chevalier étoit fils d'un ami de mon pere : cette circonſtance, & le danger où il étoit de ſa bleſſure, tournoient encore contre moi. Le domeſtique, qui avoit rendu un compte ſi exact, m'avoit dit beaucoup

plus heureux que je n'étois ; il avoit peint madame & mademoiſelle de Luſſan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le comte de Comminge, & qui avoient eu deſſein de me ſéduire.

Plein de ces idées, mon pere naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur ; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il ! & ſans reſpect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux ! Que ſais-je même, ſi vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore !

Oui, mon pere, lui dis-je en me jettant à ſes pieds, je ſuis coupable : mais je le ſuis malgré moi. Dans ce même moment, où je vous demande pardon, je ſens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi, j'oſe vous le dire, ayez pitié de vous ; finiſſez une querelle qui trouble le repos de votre vie. L'inclination que la fille de M. de Luſſan & moi avons priſe l'un pour l'autre, auſſi-tôt que nous nous ſommes vus, eſt peut-être un avertiſſement que le ciel vous donne. Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant : voulez-vous me rendre malheureux ? Et combien mes malheurs me ſeront-ils plus ſenſibles en-

core, quand ils ſeront votre ouvrage ! Laiſſez vous attendrir pour un fils qui ne vous offenſe que par une fatalité dont il n'eſt pas le maître.

Mon pere, qui m'avoit laiſſé à ſes pieds tant que j'avois parlé, me regarda long-tems avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je ſuis moi-même étonné, & dont je ne me ſerois pas cru capable : auſſi c'eſt la ſeule grace que vous devez attendre de moi ; il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils. Prenez votre parti ſur cela, & commencez par me rendre les papiers dont vous êtes chargé. Vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pere s'étoit laiſſé fléchir, la demande qu'il me faiſoit m'auroit embarraſſé : mais ſa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne ſont plus en ma puiſſance ; je les ai brûlés. Prenez, pour vous dédommager, les biens qui me ſont déjà acquis. A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles : mon pere furieux vint ſur moi l'épée à la main ; il m'en auroit percé ſans doute, car je ne faiſois pas le plus petit effort pour l'éviter, ſi ma mere ne fût entrée dans le moment. Elle ſe jetta entre nous : que faites-vous, lui dit-elle ? Songez-vous que c'eſt votre fils ? Et me pouſſant hors la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la ſienne.

Je l'attendis long-tems ; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens & des fureurs que j'eus à combattre : ce fut une mere tendre qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes, d'avoir pitié de l'état où je la réduiſois. Quoi, mon fils, me diſoit-elle, une maîtreſſe, & une maîtreſſe que vous ne connoiſſez que depuis quelques jours, peut l'emporter ſur une mere ! Hélas ! ſi votre bonheur ne dépendoit que de moi, je ſacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un pere qui veut être obéi ; il eſt prêt à prendre les réſolutions les plus violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de douleur ? Etouffez une paſſion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre ; je l'aimois tendrement : mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que vous déplaire, & je mourrai, ſi vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je faſſe ? Il m'eſt plus aiſé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde ; pourquoi trahirois-je les ſermens que je lui ai faits ? Quoi, je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois ! Non, ma mere, vous ne voulez pas que je ſois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit paſſé entre nous : elle vous aimeroit, ajoutai-je,

& vous l'aimeriez auſſi ; elle a votre douceur, elle a votre franchiſe ; pourquoi voudriez-vous que je ceſſaſſe de l'aimer ? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire ? Votre pere veut vous marier, & veut, en attendant, que vous alliez à la campagne ; il faut abſolument que vous paroiſſiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a ſa confiance ; l'abſence fera peut-être plus ſur vous que vous ne croyez ; en tout cas n'irritez pas M. de Comminge par votre réſiſtance ; demandez du tems. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre ſatisfaction. La haine de votre pere dure trop long-tems. Quand ſa vengeance auroit été légitime, il la pouſſeroit trop loin: mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers ; il eſt perſuadé que c'eſt un ſacrifice que madame de Luſſan a ordonné à ſa fille d'exiger de vous. Ah ! m'écrai-je, eſt-il poſſible qu'on puiſſe faire cette injuſtice à madame de Luſſan ? Bien loin d'avoir exigé quelque choſe, Adélaïde ignore ce que j'ai fait ; & je ſuis bien ſûr qu'elle auroit employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a ſur moi.

Nous prîmes enſuite des meſures, ma mere & moi, pour que je puſſe recevoir de ſes nouvelles. J'oſai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaiſance de me le promettre,

Digitized by Google

en exigeant que, ſi Adélaïde ne penſoit pas pour moi, comme je le croyois, je me ſoumettrois à ce que mon pere ſouhaiteroit. Nous paſſâmes une partie de la nuit dans cette converſation ; & dès que le jour parut, mon conducteur vint m'avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre, où je devois paſſer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnieres, de ſorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'aſſez bonne heure le ſecond jour de notre marche, dans un village où nous devions paſſer la nuit. En attendant l'heure du ſouper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, & qui verſa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident ; je volai à ce caroſſe ; deux hommes qui étoient deſcendus de cheval, ſe joignirent à moi pour ſecourir ceux qui étoient dedans ; on s'attend bien que c'étoit Adélaïde & ſa mere ; c'étoit effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort bleſſée au pied ; il me ſembla cependant que le plaiſir de me revoir ne lui laiſſoit pas ſentir ſon mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi ! Après tant de douleurs, après tant d'années, il eſt préſent à mon ſouvenir. Comme elle

ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras; elle avoit les ſiens paſſés autour de mon col, & une de ſes mains touchoit à ma bouche. J'étois dans un raviſſement qui m'ôtoit preſque la reſpiration. Adélaïde s'en apperçut; ſa pudeur en fut alarmée; elle fit un mouvement pour ſe dégager de mes bras. Hélas, qu'elle connoiſſoit peu l'excès de mon amour! J'étois trop plein de mon bonheur, pour penſer qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix baſſe & timide: je crois que je pourrai marcher. Quoi, lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le ſeul bien que je goûterai peut-être jamais! Je ſerrois tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis, l'obligea de reprendre ſa premiere attitude.

Le cabaret étoit ſi près, que j'y fus bientôt; je la portai ſur un lit, tandis qu'on mettoit ſa mere, qui étoit beaucoup plus bleſſée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de madame de Luſſan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit paſſé entre mon pere & moi; je ſupprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoiſſance: je ne ſais même ſi j'euſſe voulu qu'elle l'eût ſu. C'étoit, en quelque façon, lui impoſer la néceſſité

de m'aimer, & je voulois devoir tout à ſon cœur. Je n'oſai lui peindre mon pere tel qu'il étoit. Adélaïde étoit vertueuſe : je ſentois que, pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſpérer que nous ſerions unis un jour. J'appuyai beaucoup ſur la tendreſſe de ma mere pour moi, & ſur ſes favorables diſpoſitions. Je priai Adélaïde de la voir. Parlez à ma mere, me dit-elle ; elle connaît vos ſentimens ; je lui ai fait l'aveu des miens ; j'ai ſenti que ſon autorité m'étoit néceſſaire, pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer ſans ſcrupule ; elle cherchera tous les moyens pour amener mon pere à propoſer encore un accommodement ; nous avons des parens communs, que nous ferons agir. La joie que ces eſpérances donnoient à Adélaïde, me faiſoit ſentir encore plus vivement mon malheur. Dites-moi, lui répondis-je en lui prenant la main, que ſi nos peres ſont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes ſentimens ſur mon devoir : mais je ſens que je ſerai très-malheureuſe, ſi ce devoir eſt contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à ſecourir madame de Luſſan, s'approcherent alors de ſa fille, & interrompirent notre converſation. Je fus au lit de la mere, qui me reçut avec bonté ; elle me promit de faire tous ſes efforts

pour réconcilier nos familles ; je ſortis enſuite pour les laiſſer en liberté. Mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans ſa chambre, dans un état plus aiſé à imaginer qu'à repréſenter ; je craignois de la voir pour la derniere fois. Je m'approchai de la mere; ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'euſſe pu faire : auſſi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le ſoir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre ; j'allai à elle d'un pas chancelant : je vous quitte, ma chere Adélaïde ! Je répétai la même choſe deux ou trois fois ; mes larmes, que je ne pouvois retenir, lui dirent le reſte ; elle en répandit auſſi. Je vous montre toute ma ſenſibilité, me dit-elle ; je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je ſens dans mon cœur, autoriſe ma franchiſe, & vous méritez bien que j'en aie pour vous. Je ne ſais quelle ſera votre deſtinée; mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous aſſujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos peres ? Laiſſons-les ſe haïr, puiſqu'ils le veulent, & allons dans un coin du monde, jouir de notre tendreſſe, & nous en faire un devoir. Que m'oſez-vous propoſer, me répondit-elle ? Voulez-vous me faire repentir des ſentimens

ſentimens que j'ai pour vous ? Ma tendreſſe peut me rendre malheureuſe, je vous l'ai dit : mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajouta-t-elle en me tendant la main, c'eſt par notre conſtance & par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure : mais, quoi qu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puiſſe nous faire rougir l'un de l'autre. Je baiſois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue; je la mouillois de mes larmes. Je ne ſuis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, & de mourir de douleur.

J'avois le cœur ſi ſerré, que je pus à peine prononcer ces dernieres paroles. Je ſortis de cette chambre ; je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, ſans avoir fait autre choſe que de pleurer ; mes larmes couloient, & j'y trouvois une eſpece de douceur. Quand le cœur eſt véritablement touché, il ſent du plaiſir à tout ce qui lui prouve à lui-même ſa propre ſenſibilité.

Le reſte de notre voyage ſe paſſa comme le commencement, ſans que j'euſſe prononcé une ſeule parole. Nous arrivâmes le troiſieme jour dans un château bâti auprès des Pyrénées ; on voit à l'entour, des pins, des cyprès, des rochers eſcarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrens qui ſe précipitent entre les rochers. Cette demeure ſi ſauvage me plaiſoit, par cela même qu'elle

ajoutoit encore à ma mélancolie ; je paſſois les journées entieres dans les bois : j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes ſentimens : cette occupation étoit mon unique plaiſir. Je les lui donnerai un jour, diſois-je : elle verra par là à quoi j'ai paſſé le tems de l'abſence. J'en recevois quelquefois de ma mere ; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque eſpérance ; hélas ! c'eſt le dernier moment de joie que j'aie reſſenti : elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réuſſiroient.

Je fus enſuite ſix ſemaines ſans recevoir des nouvelles. Grand Dieu ! de quelle longueur les jours étoient pour moi ! J'allois dès le matin ſur le chemin par où les meſſagers pouvoient venir ; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit poſſible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant ; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté ; je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi ; & au lieu de cette impatience que j'avois quelques momens auparavant, je ne ſentis plus que de la crainte ; je n'oſois avancer ; quelque choſe me retenoit ; cette incertitude, qui m'avoit ſemblé ſi cruelle, me paroiſſoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres que

je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maiſon de Foix, que la nôce devoit ſe faire dans le lieu où j'étois, que mon pere viendroit lui-même, dans peu de jours, pour me préparer à ce qu'il deſiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment ſur le parti que je devois prendre. J'attendis mon pere avec aſſez de tranquillité ; c'étoit même un adouciſſement à ma malheureuſe ſituation, d'avoir un ſacrifice à faire à Adélaïde ; j'étois ſûr qu'elle m'étoit fidelle ; je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour eſt plein de confiance.

D'ailleurs ma mere, qui avoit tant de raiſons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre ſoupçon. Que cette conſtance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma paſſion ! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je paſſai les trois jours qui s'écoulerent juſqu'à l'arrivée de mon pere, à m'occuper du nouveau ſujet que j'allois donner à Adélaïde, d'être contente de moi : cette idée, malgré ma triſte ſituation, rempliſſoit mon cœur d'un ſenti-

ment qui approchoit preſque de la joie.

L'entrevue de mon pere & de moi, fut de ma part pleine de reſpect, mais de beaucoup de froideur, & de la ſienne, de beaucoup de hauteur & de fierté. Je vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir de vos folies, & je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez, par votre obéiſſance, à cette marque de ma bonté, & préparez-vous à recevoir, comme vous devez, monſieur le comte de Foix, & mademoiſelle de Foix ſa fille, que je vous ai deſtinée; le mariage ſe fera ici; ils arriveront demain avec votre mere, & je ne les ai devancés que pour donner les ordres néceſſaires. Je ſuis bien fâché, monſieur, dis-je à mon pere, de ne pouvoir faire ce que vous ſouhaitez: mais je ſuis trop honnête homme pour épouſer une perſonne que je ne puis aimer; je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout à l'heure; mademoiſelle de Foix, quelque aimable qu'elle puiſſe être, ne me feroit pas changer de réſolution, & l'affront que je lui fais en deviendroit plus ſenſible pour elle, ſi je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur: tu ne verras pas même le jour; je vais t'enfermer dans un cachot deſtiné pour ceux qui te reſſemblent. Je jure qu'aucune puiſſance ne ſera capable de t'en faire ſortir, que tu ne ſois rentré dans ton devoir; je te

punirai de toutes les façons dont je puis te punir ; je te priverai de mon bien ; je l'aſſurerai à mademoiſelle de Foix pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour : le lieu où l'on me mit, ne recevoit qu'une foible lumiere d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du château. Mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laiſſât parler à perſonne. Je paſſai dans cet état les premiers jours avec aſſez de tranquillité, & même avec une ſorte de plaiſir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laiſſoit preſque pas ſentir les incommodités de ma priſon : mais quand ce ſentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une abſence qui pouvoit être éternelle ; mes réflexions ajoutoient encore à ma peine ; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empreſſés à lui plaire. Je n'avois pour moi que mes malheurs ; il eſt vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir : auſſi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me ſoumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente : elle ajou-

toit qu'elle en ſouffroit beaucoup elle-même, que les ſoins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait ſoupçonner d'être d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je cauſois à ma mere : mais il me ſembloit que ce que je ſouffrois moi-même m'excuſoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui ſe fit à ma fenêtre ; je vis tout de ſuite tomber un papier dans ma chambre ; c'étoit une lettre ; je la décachetai avec un ſaiſiſſement qui me laiſſoit à peine la liberté de reſpirer : mais que devins-je après l'avoir lue ! Voici ce qu'elle contenoit :

" Les fureurs de M. de Comminge m'ont
„ inſtruite de tout ce que je vous dois. Je
„ fais ce que votre généroſité m'avoit laiſſé
„ ignorer ; je ſais l'affreuſe ſituation où vous
„ êtes, & je n'ai, pour vous en tirer, qu'un
„ moyen qui vous rendra peut-être plus mal-
„ heureux : mais je le ſerai auſſi bien que
„ vous, & c'eſt là ce qui me donne la force
„ de faire ce qu'on exige de moi. On veut,
„ par mon engagement avec un autre, s'aſ-
„ ſurer que je ne pourrai être à vous ; c'eſt
„ à ce prix que M. de Comminge met votre
„ liberté. Il m'en coûtera peut être la vie,
„ & ſûrement tout mon repos : n'importe,
„ j'y ſuis réſolue. Vos malheurs, votre pri-

„ ſon, ſont aujourd'hui tout ce que je vois.
„ Je ſerai mariée dans peu de jours au mar-
„ quis de Bénavidès. Ce que je connois de
„ ſon caractere m'annonce tout ce que j'au-
„ rai à ſouffrir : mais je vous dois du moins
„ cette eſpece de fidélité, de ne trouver que
„ des peines dans l'engagement que je vais
„ prendre. Vous, au contraire, tâchez d'être
„ heureux ; votre bonheur feroit ma conſo-
„ lation. Je ſens que je ne devrois point
„ vous dire tout ce que je vous dis ; ſi j'étois
„ véritablement généreuſe, je vous laiſſe-
„ rois ignorer la part que vous avez à mon
„ mariage ; je me laiſſerois ſoupçonner d'in-
„ conſtance ; j'en avois formé le deſſein :
„ je n'ai pu l'exécuter ; j'ai beſoin, dans la
„ triſte ſituation où je ſuis, de penſer que
„ du moins mon ſouvenir ne vous ſera pas
„ odieux. Hélas ! il ne me ſera pas bientôt
„ permis de conſerver le vôtre ; il faudra
„ vous oublier, il faudra du moins y faire
„ mes efforts. Voilà de toutes mes peines
„ celle que je ſens le plus ; vous les augmen-
„ terez encore, ſi vous n'évitez avec ſoin
„ les occaſions de me voir & de me parler.
„ Songez que vous me devez cette marque
„ d'eſtime ; & ſongez combien cette eſtime
„ m'eſt chere, puiſque de tous les ſentimens
„ que vous aviez pour moi, c'eſt le ſeul qu'il
„ me ſoit permis de vous demander „.

Je ne lus cette fatale lettre que juſqu'à ces mots : " On veut, par mon engagement „ avec un autre, s'aſſurer que je ne pour- „ rai être à vous „. La douleur dont ces paroles me pénétrerent, ne me permit pas d'aller plus loin. Je me laiſſai tomber ſur un matelas qui compoſoit tout mon lit ; j'y demeurai pluſieurs heures ſans aucun ſentiment, & j'y ſerois peut-être mort, ſans le ſecours de celui qui avoit ſoin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon déſeſpoir, dès que j'eus repris la connoiſſance. Cette lettre que j'avois toujours tenue pendant ma foibleſſe & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je diſois des choſes qui faiſoient craindre pour ma raiſon.

Cet homme, qui juſques-là avoit été inacceſſible à la pitié, ne put alors ſe défendre d'en avoir ; il condamna le procédé de mon pere ; il ſe reprocha d'avoir exécuté ſes ordres ; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la penſée de lui propoſer de me laiſſer ſortir ſeulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce tems-là, je viendrois me remettre entre ſes mains ; j'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par ſon intérêt & par la crainte que je ne me vengeaſſe un jour des mauvais traitemens que j'avois

reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment : mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions; il falloit, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, & tous les momens que je différois, me paroissoient des siecles. Cette lettre que j'avois lue & relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date; je me flattois que le tems pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort, disois-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance, reprenois-je? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté; elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle, fût un bien pour moi? Je retrouverai par-tout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur; elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je paſſai la nuit entiere à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin ; je montai à cheval avec mon conducteur. Nous avions marché une journée ſans nous arrêter un moment, quand j'apperçus ma mere dans le chemin, qui venoit de notre côté. Elle me reconnut, & après m'avoir montré ſa ſurpriſe de me trouver là, elle me fit monter dans ſon carroſſe. Je n'oſois lui demander le ſujet de ſon voyage ; je craignois tout dans la ſituation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de priſon : votre pere y a conſenti. Ah ! m'écriai-je, Adélaïde eſt mariée. Ma mere ne me répondit que par ſon ſilence. Mon malheur, qui étoit alors ſans remede, ſe préſenta à moi dans toute ſon horreur ; je tombai dans une eſpece de ſtupidité, & à force de douleur, il me ſembloit que je n'en ſentois aucune.

Cependant mon corps ſe reſſentit bientôt de l'état de mon eſprit. Le friſſon me prit, que nous étions encore en carroſſe ; ma mere me fit mettre au lit ; je fus deux jours ſans parler, & ſans vouloir prendre aucune nourriture ; la fievre augmenta, & on commença le troiſieme à déſeſpérer de ma vie. Ma mere, qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable ; ſes larmes, ſes prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin réſoudre à vivre,

Après quinze jours de la fievre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La premiere choſe que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde ; ma mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une ſi grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre ; je la mis dans une bourſe qui étoit ſur mon cœur, où j'avois déjà mis ſon portrait ; je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois ſeul.

Ma mere, dont le caractere étoit tendre, s'affligeoit avec moi ; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma triſteſſe, & laiſſer au tems le ſoin de me guérir.

Elle ſouffroit que je lui parlaſſe d'Adélaïde ; elle m'en parloit quelquefois ; & comme elle s'étoit apperçue que la ſeule choſe qui me donnoit de la conſolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à ſe marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait ; je ne croyois pas que vous y fuſſiez ſi ſenſible ; votre priſon me faiſoit tout craindre pour votre ſanté, & même pour votre vie. Je connoiſſois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindroit que vous puſſiez épouſer mademoiſelle de Luſſan : je me réſolus de parler à cette généreuſe fille ; je lui fis part de mes craintes ; elle les partagea, elle les ſentit

peut-être encore plus vivement que moi; je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement ſon mariage. Il y avoit long-tems que ſon pere, offenſé des procédés de M de Comminge, la preſſoit de ſe marier: rien n'avoit pu l'y déterminer juſques là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je ? Il ne m'importe, me répondit-elle; tout m'eſt égal, puiſque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit deſtiné.

Deux jours après cette converſation, j'appris que le marquis de Bénavidès avoit été préféré à ſes concurrens; tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Bénavidès a une figure déſagréable, qui le devient encore davantage par ſon peu d'eſprit, & par l'extrême bizarrerie de ſon humeur: j'en craignis les ſuites pour la pauvre Adélaïde; je la vis, pour lui en parler, dans la maiſon de la comteſſe de Gerlande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuſe: mais il faut me marier; & depuis que je ſais que c'eſt le moyen de délivrer monſieur votre fils, je me reproche tous les momens que je differe. Cependant ce mariage que je ne fais que pour lui, ſera peut-être la plus ſenſible de ſes peines; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi; je ſuis digne de votre pitié, & je tâcherai de

mériter votre eſtime par la façon, dont je vais me conduire avec M. de Bénavidès. Ma mere m'apprit encore qu'Adélaïde avoit ſu, par mon pere même, que j'avois brûlé nos titres; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu ſon procès; elle m'a avoué, me diſoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la généroſité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées ſe paſſoient dans de pareilles converſations; & quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne ſais quelle douceur inſéparable, dans quelque état que l'on ſoit, de l'aſſurance d'être aimé.

Après quelques mois de ſéjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui. Il n'avoit preſque pris aucune part à ma maladie; la maniere dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout ſentiment pour moi. Ma mere me preſſa de partir avec elle: mais je la priai de conſentir que je reſtaſſe à la campagne, & elle ſe rendit à mes inſtances.

Je me retrouvai encore ſeul dans mes bois; il me paſſa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque ſolitude; & je l'aurois fait, ſi je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere. Il me venoit toujours en penſée de tâcher de voir Adélaïde: mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irréſolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir, ſans en être vu.

Ce deſſein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour ſavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui étoit venu me retrouver pendant ma maladie : il avoit été à Bagnieres avec moi ; il connoiſſoit Adélaïde ; il me dit même qu'il avoit des liaiſons dans la maiſon de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les inſtructions dont je pus m'aviſer, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir. Il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené ſa femme, peu de tems après ſon mariage, dans des terres qu'il avoit en Biſcaye. Mon homme, qui ſe nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres ; je lui mandai d'aller en Biſcaye, ſans perdre un moment. Le deſir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté par l'eſperance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus poſſible d'y réſiſter.

Saint-Laurent demeura près de ſix ſemaines à ſon voyage ; il revint au bout de ce tems-là ; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit beſoin d'un architecte, qu'il s'étoit fait préſenter ſous ce titre, &

qu'à la faveur de quelques connoiſſances qu'un de ſes oncles qui exerçoit cette profeſſion lui avoit autrefois données, il s'étoit introduit dans la maiſon. Je crois, ajouta-t-il, que madame de Bénavidès m'a reconnu: du moins me ſuis-je apperçu qu'elle a rougi la premiere fois qu'elle m'a vu. Il me dit enſuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triſte & la plus retirée; que ſon mari ne la quittoit preſque jamais; qu'on diſoit dans la maiſon qu'il en étoit très amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que ſon extrême jalouſie; qu'il la portoit ſi loin, que ſon frere n'avoit la liberté de voir madame de Bénavidès, que quand il étoit préſent.

Je lui demandai qui étoit ce frere : il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on diſoit autant de bien que l'on diſoit de mal de Bénavidès, qu'il paroiſſoit fort attaché à ſa belle-ſœur. Ce diſcours ne fit alors nulle impreſſion ſur moi; la triſte ſituation de madame de Bénavidès, & le deſir de la voir m'occupoient tout entier. Saint-Laurent m'aſſura qu'il avoit pris toutes les meſures pour m'introduire chez Bénavidès. Il a beſoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement; je lui ai promis de lui en mener un : il faut que ce ſoit vous.

Il ne fut plus queſtion que de régler notre départ. J'écrivis à ma mere, que j'allois paſ-

ſer quelque tems chez un de me amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biſcaye. Mes queſtions ne finiſſoient point ſur madame de Bénavidès; j'euſſe voulu ſavoir juſqu'aux moindres choſes de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me ſatisfaire : il ne l'avoit vue que très-peu. Elle paſſoit les journées dans ſa chambre, ſans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup. Cet article m'intéreſſa particuliérement; ce chien venoit de moi; je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé. Quand on eſt bien malheureux, on ſent toutes ces petites choſes qui échappent dans le bonheur; le cœur, dans le beſoin qu'il a de conſolation, n'en laiſſe perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidès pour ſa belle-ſœur; il ajouta qu'il calmoit ſouvent les emportemens de ſon frere, & qu'on étoit perſuadé que, ſans lui, Adélaïde ſeroit encore plus malheureuſe; il m'exhorta auſſi à me borner au plaiſir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous expoſeriez votre vie, ſi vous étiez découvert; ce ſeroit un foible motif pour vous retenir: mais vous expoſeriez la ſienne. C'étoit un ſi grand bien pour moi de voir du moins Adélaide, que j'étois perſuadé de bonne foi que ce bien me ſuffiroit: auſſi me promis-je à moi-même,

même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonſpection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après pluſieurs jours de marche qui m'avoient paru pluſieurs années. Je fus préſenté à Bénavidès, qui me mit auſſitôt à l'ouvrage ; on me logea avec le prétendu architecte, qui de ſon côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit pluſieurs jours que mon travail étoit cemmencé, ſans que j'euſſe encore vu madame de Bénavidès : je la vis enfin un ſoir paſſer ſous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade : elle n'avoit que ſon chien avec elle ; elle étoit négligée ; il y avoit dans ſa démarche un air de langueur ; il me ſembloit que ſes beaux yeux ſe promenoient ſur tous les objets, ſans en regarder aucun. Mon dieu, que cette vue me cauſa de trouble ! Je reſtai appuyé ſur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la diſtinguer, quand elle repaſſa ſous ma fenêtre : mais mon cœur ſavoit que c'étoit elle.

Je la vis la ſeconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon que je puſſe la regarder pendant tout le tems qu'elle y fut, ſans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux ſur moi ; j'en devois être bien aiſe, puiſque j'étois ſûr que ſi j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai ; je ſortis de cette chapelle avec plus

de trouble & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formois pas encore le deſſein de me faire connoître : mais je ſentois que je n'aurois pas la force de réſiſter à une occaſion, ſi elle ſe préſentoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnait auſſi une eſpece d'inquiétude ; il me traitoit, malgré la diſtance qui paroiſſoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché. Je ne l'étois cependant point : ſes agrémens & ſon mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoiſſance ; je craignois en lui un rival ; j'appercevois dans toute ſa perſonne, une certaine triſteſſe paſſionnée, qui reſſembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cauſe ; & ce qui acheva de me convaincre, c'eſt qu'après m'avoir fait pluſieurs queſtions ſur ma fortune : vous êtes amoureux, me dit-il ; la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur ; dites-le moi : ſi je puis quelque choſe pour vous, je m'y emploierai avec plaiſir ; tous les malheureux en général ont droit à ma compaſſion : mais il y en a d'une ſorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaiſe grace dom Gabriel (c'étoit ſon nom) des offres qu'il me faiſoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fuſſe amoureux : mais je lui dis que ma fortune étoit telle,

qu'il n'y avoit que le tems qui pût lui apporter quelque changement. Puiſque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus ſeul, je fis mille réflexions ſur la converſation que je venois d'avoir; je conclus que dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de ſa belle-ſœur. Toutes ſes démarches, que j'examinois avec attention, me confirmerent dans cette opinion : je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux : mon eſtime pour Adélaïde éloignoit ce ſentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendoit des ſoins, même des ſervices, ne lui fît ſentir d'une maniere plus fâcheuſe encore pour moi, que mon amour ne lui avoit cauſé que des peines!

J'étois dans cette diſpoſition, lorſque je vis entrer dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par dom Gabriel. Je ne ſais, lui diſoit-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajuſtemens qu'on fait à cet appartement : vous ſavez que je ne ſuis pas ſenſible à ces choſes là. J'oſe eſpérer, lui dis-je, madame, en la regardant, que ſi vous daignez jetter les yeux ſur ce qui eſt ici, vous ne vous repen-

tirez pas de votre complaiſance. Adélaïde, frappée de mon ſon de voix, me reconnut auſſi-tôt; elle baiſſa les yeux quelques inſtans, & ſortit de la chambre ſans me regarder, en diſant que l'odeur de la peinture lui faiſoit mal.

Je reſtai confus, accablé de la plus vive douleur. Adélaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard ſur moi; elle m'avoit refuſé juſqu'aux marques de ſa colere. Que lui ai-je fait, diſois-je? Il eſt vrai que je ſuis venu ici contre ſes ordres: mais ſi elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma paſſion. Je concluois enſuite que, puiſqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs. Cette penſée me donna une douleur ſi vive & ſi nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. S. Laurent, qui venoit de tems en tems me voir, entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il? que vous eſt il arrivé? Je ſuis perdu, lui répondis-je: Adélaïde ne m'aime plus. Elle ne m'aime plus, répétai-je, eſt-il bien poſſible! Hélas, que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par combien de peines, par combien de tourmens ne racheterois je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférois à tout, ce bien qui, au milieu des plus grands malheurs, rempliſſoit mon cœur d'une ſi douce joie!

Je fus encore long-tems à me plaindre, ſans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cauſe de mes plaintes : il ſut enfin ce qui m'étoit arrivé. Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jetter dans le déſeſpoir où vous êtes. Madame de Bénavidès eſt ſans doute offenſée de la démarche que vous avez faite de venir ici : elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence. Que ſavez-vous même, ſi elle n'a point craint de ſe trahi, ſi elle vous eût regardé ? Non, non, lui dis-je, on n'eſt point ſi maître de ſoi, quand on aime ; le cœur agit ſeul dans un premier mouvement. Il faut, ajoutai-je, que je la voie ; il faut que je lui reproche ſon changement. Hélas ! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une maniere ſi cruelle ? Que ne me laiſſoit-elle dans ma priſon ? J'y étois heureux, puiſque je croyois être aimé.

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je paſſai la nuit entiere à me tourmenter ; je n'avois pas un ſentiment qui ne fût auſſitôt détruit par un autre ; je condamnois mes ſoupçons ; je les reprenois ; je me trouvois injuſte de vouloir qu'Adélaïde conſervât une tendreſſe qui la rendoit malheureuſe ; je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en ſuis plus

aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure? Je veux tâcher de lui parler : mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucuns reproches de ma part; ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution ; il fut conclu que je partirois aussi-tôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le tems que dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui où Bénavidès seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre que, pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage. J'avois, presque sans m'en appercevoir, quelque espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendois, me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir. Je fus dans cette situation plusieurs jours de suite ; il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon, & chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin ce moment : je montois,

comme à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans ſon appartement : je ne doutai pas qu'elle ne fût ſeule. Je ſavois que dom Gabriel étoit ſorti dès le matin, & j'avois entendu Bénavidès, dans une ſalle baſſe, parler avec un de ſes fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle. Elle voulut s'échapper auſſitôt qu'elle m'apperçut : mais la retenant par ſa robe, ne me fuyez pas, lui dis je, madame, laiſſez-moi jouir pour la derniere fois du bonheur de vous voir. Cet inſtant paſſé, je ne vous importunerai plus; j'irai loin de vous, mourir de douleur des maux que je vous ai cauſés, & de la perte de votre cœur. Je ſouhaite que dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adélaïde, que la ſurpriſe & le trouble avoient juſques-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard ſur moi : quoi, me dit-elle, vous oſez me faire des reproches ! vous oſez me ſoupçonner, vous!..

Ce ſeul mot me précipita à ſes pieds. Non, ma chere Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun ſoupçon qui vous offenſe ; pardonnez un diſcours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, & que vous ne me voyiez jamais. Songez que

c'eſt pour vous que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde : voulez vous faire croire que je ſuis la plus criminelle ? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnez : mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit pluſieurs fois de me lever, j'étois reſté à ſes genoux ; ceux qui aiment, ſavent combien cette attitude a de charmes ; j'y étois encore, quand Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plutôt aux genoux de ſa femme, que venant l'épée à la main : tu mourras, perfide, s'écria t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, ſi je ne me fuſſe jetté au-devant d'elle ; je tirai en même tems mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Bénavidès, en me donnant un coup qui me bleſſa à l'épaule. Je n'aimois pas aſſez la vie pour la défendre : mais je haïſſois trop Bénavidès pour la lui abandonner. D'ailleurs, ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de ſa femme, ne me laiſſoit plus l'uſage de la raiſon ; j'allai ſur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber ſans ſentiment.

Les domeſtiques, que les cris de madame de Bénavidès avoient attirés, entrerent dans ce moment ; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; pluſieurs ſe jetterent ſur moi ; ils me déſarmerent ſans que

je fiſſe aucun effort pour me défendre. La vue de madame de Bénavidès, qui étoit à terre fondant en larmes auprès de ſon mari, ne me laiſſoit de ſentiment que pour ſes douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus renfermé.

C'eſt là que, livré à moi-même, je vis l'abyme où j'avois plongé madame de Bénavidès. La mort de ſon mari, que je croyois alors tué à ſes yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des ſoupçons contre elle. Quels reproches ne me fis-je point! J'avois cauſé ſes premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me repréſentois l'état où je l'avois laiſſée, tout le reſſentiment dont elle devoit être animée contre moi. Elle devoit me haïr: je l'avois mérité; la ſeule eſpérance qui me reſta, fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un ſcélérat qui, dans toute autre occaſion, m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit juſtice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette penſée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublé par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit; je fus ſurpris en voyant entrer dom Gabriel. Raſſurez-vous, me dit-il en s'approchant; je viens par ordre de madame de Bénavidès:

elle a eu assez d'estime pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, auroit elle pensé différemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe : je répondrai à sa confiance ; je vous sauverai, & je la sauverai si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour : je dois justifier madame de Bénavidès, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connoître Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit dom Gabriel, si mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez: mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer madame de Bénavidès dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il ; je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra madame de Bénavidès, m'écriai-je ? Non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise, & à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Eh bien, lui dis-je, je fuirai, puisqu'elle le veut, & que son intérêt le demande ; j'espérois, en sacrifiant ma vie, lui inspirer du

moins quelque pitié : je ne méritois pas cette conſolation ; je ſuis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à dom Gabriel ; vous êtes généreux ; ſon innocence, ſon malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'eſt échappé, que les intérêts de madame de Bénavidès me ſont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il, je me croirois payé, ſi je pouvois encore penſer qu'elle n'a rien aimé. Comment ſe peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le ſien, ne vous ait pas ſuffi ? Mais ſortons, pourſuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne ſourde, & me fit traverſer les cours du château. J'étois ſi plein de rage contre moi-même, que par un ſentiment de déſeſpoir, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conſeillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du château. Il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maiſon pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je ferai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un religieux de la maiſon, à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore long-tems autour du château ; je ne pouvois me réſoudre à m'en éloigner : mais le deſir de ſavoir

des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Le religieux, après avoir lu la lettre de dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement & le ſang qu'il apperçut ſur mes habits, lui firent craindre que je ne fuſſe bleſſé. Il me le demandoit, quand il me vit tomber en foibleſſe; un domeſtique qu'il appella, & lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maiſon pour viſiter ma plaie; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois ſoufferts.

Quand je fus ſeul avec le pere à qui j'étois adreſſé, je le priai d'envoyer à une maiſon du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent. J'avois jugé qu'il s'y ſeroit refugié: je ne m'étois pas trompé; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême, quand il ſut que j'étois bleſſé; il s'approcha de mon lit, pour demander de mes nouvelles. Si vous voulez me ſauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état eſt madame de Bénavidès; ſachez ce qui ſe paſſe; ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & ſongez que ce que je ſouffre eſt mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois; il ſortit dans l'inſtant pour prendre les meſures néceſſaires.

Cependant la fievre me prit avec beaucoup

de violence ; ma plaie parut dangereuſe ; on fut obligé de me faire de grandes inciſions : mais les maux de l'eſprit me laiſſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Bénavidès, comme je l'avois vue en ſortant de ſa chambre, fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit ; je repaſſois les malheurs de ſa vie ; je me trouvois par-tout ; ſon mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi ; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa réputation. Je me rappellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée ; quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde devoit me regarder comme indigne de ſes bontés ; elle devoit me haïr. Cette idée ſi douloureuſe, ſi accablante, je la ſoutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours : il me dit que Bénavidès étoit très-mal de ſa bleſſure, que ſa femme paroiſſoit inconſolable, que dom Gabriel faiſoit mine de nous faire chercher avec ſoin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer ; je ne ſavois ce que je devois deſirer ; tous les événemens étoient contre moi : je ne pouvois même ſouhaiter la mort : il me ſembloit que je me

devois à la juſtification de madame de Bénavidès.

Le religieux qui me ſervoit, prit pitié de moi; il m'entendoit ſoupirer continuellement; il me trouvoit preſque toujours le viſage baigné de larmes. C'étoit un homme d'eſprit, qui avoit été long-tems dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me conſoler par ſes diſcours: il me montra ſeulement de la ſenſibilité pour mes peines. Ce moyen lui réuſſit: il gagna peu à peu ma confiance; peut-être auſſi ne la dut-il qu'au beſoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui, à meſure que je lui contois mes malheurs; il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans perſonne plus de vraie bonté; je lui répétois mille fois les mêmes choſes: il m'écoutoit, il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moyen que je ſavois ce qui ſe paſſoit chez Bénavidès. Sa bleſſure le mit long-tems dans un très-grand danger; il guérit enfin: j'en appris la nouvelle par dom Jérôme, (c'étoit le nom de ce religieux). Il me dit enſuite que tout paroiſſoit tranquille dans le château, que madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que ſa ſanté étoit très-languiſſante. Il ajouta qu'il falloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-

tôt que je le pourrois ; que mon ſéjour pourroit être découvert, & cauſer de nouvelles peines à madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fuſſe en état de partir ; j'avois toujours la fievre ; ma plaie ne ſe refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que dom Jérôme étoit triſte & rêveur ; il détournoit les yeux ; il n'oſoit me regarder ; il répondoit avec peine à mes queſtions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux ſont plus ſenſibles que les autres. J'allois lui demander le ſujet de ſa mélancolie, lorſque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que dom Gabriel étoit dans la maiſon, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel eſt ici, dis-je en regardant dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien ! Pourquoi ce myſtere ? Vous me faites trembler ! que fait madame de Bénavidès ? Par pitié, tirez moi de la cruelle incertitude où je ſuis. Je voudrois pouvoir vous y laiſſer toujours, me dit enfin dom Jérôme en m'embraſſant. Ah ! m'écriai-je, elle eſt morte ! Bénavidès l'a ſacrifiée à ſa fureur ! Vous ne me répondez point ! Hélas, je n'ai donc plus d'eſpérance ! Non, ce n'eſt point Bénavidès, reprenois-je, c'eſt moi qui lui ai plongé le poignard dans le ſein ; ſans mon amour, elle vivroit encore. Adélaïde eſt morte, je ne la

verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais ! Elle eſt morte, & je vis encore ! Que tardai-je à la ſuivre ! que tardai-je à la venger ! Mais non, ce ſeroit me faire grace que de me donner la mort ; ce ſeroit me ſéparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit rouvrir ma plaie, qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis tant de ſang, que je tombai en foibleſſe ; elle fut ſi longue, que l'on me crut mort ; je revins enfin après pluſieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entrepriſſe quelque choſe contre ma vie ; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon déſeſpoir prit alors une autre forme. Je reſtai dans un morne ſilence ; je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce tems que je fis deſſein d'aller dans quelque lieu, où je puſſe être en proie à toute ma douleur. J'imaginois preſque un plaiſir à me rendre encore plus miſérable que je ne l'étois.

Je ſouhaitai de voir dom Gabriel, parce que ſa vue devoit encore augmenter ma peine. Je priai dom Jérôme de l'amener ; ils vinrent enſemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'aſſit auprès de mon lit ; nous reſtâmes tous deux aſſez long-tems ſans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes : je rompis enfin le ſilence : vous êtes bien généreux, monſieur, de voir un miſérable, pour qui vous devez avoir tant de haine !

haine! Vous êtes trop malheureux, répondit-il, pour que je puiſſe vous haïr. Je vous ſupplie, lui dis-je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur; l'éclairciſſement que je vous demande préviendra peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il; n'importe, il faut vous ſatisfaire; vous verrez du moins, dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas ſeul à plaindre: mais je ſuis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez ſavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu madame de Bénavidès, quand elle devint ma belle-ſœur. Mon frere, que des affaires conſidérables avoient attiré, à Bordeaux, en devint amoureux; & quoique ſes rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſais par quelle raiſon le choix de madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de tems après ſon mariage, il la mena dans ſes terres. C'eſt là où je la vis pour la premiere fois. Si ſa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de ſon eſprit & de ſon extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable perſonne dont j'étois tendrement aimé, me faiſoit

croire que j'étois à l'abri de tant de charmes. J'avois même deſſein d'engager ma belle-ſœur à me ſervir auprès de ſon mari, pour le faire conſentir à mon mariage. Le pere de ma maîtreſſe, offenſé des refus de mon frere, ne m'avoit donné qu'un tems très-court pour les faire ceſſer, & m'avoit déclaré, & à ſa fille, que ce tems expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié que madame de Bénavidès me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander ſon ſecours; j'allois ſouvent dans ſa chambre, dans le deſſein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obſtacle. Cependant le tems qui m'avoit été preſcrit, s'écouloit; j'avois reçu pluſieurs lettres de ma maîtreſſe, qui me preſſoit d'agir; les réponſes que je lui faiſois, ne la ſatisfirent pas; il s'y gliſſoit, ſans que je m'en apperçuſſe, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injuſtes; je lui en écrivis ſur ce ton là. Elle ſe crut abandonnée, & le dépit, joint aux inſtances de ſon pere, la déterminerent à ſe marier. Elle m'inſtruiſit elle-même de ſon ſort; ſa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre; elle finiſſoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée; je croyois l'aimer encore: je ne pus apprendre, ſans une véritable douleur, que je la perdois; je craignois qu'elle ne fût malheureuſe, & je me reprochois d'en être la cauſe.

Toutes ces différentes penſées m'occupoient; j'y rêvois triſtement, en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoiſſez, quand je fus abordé par madame de Bénavidès; elle s'apperçut de ma triſteſſe; elle m'en demanda la cauſe avec amitié; une ſecrete répugnance me retenoit. Je ne pouvois me réſoudre à lui dire que j'avois été amoureux: mais le plaiſir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens ſe paſſoient dans mon cœur, ſans que je les démêlaſſe. Je n'avois encore oſé approfondir ce que je ſentois pour ma belle-ſœur; je lui contai mon aventure; je lui montrai la lettre de mademoiſelle de N... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle? Peut-être aurois-je obtenu de monſieur votre frere le conſentement qu'il vous refuſoit. Mon dieu! que je vous plains, & que je la plains! Elle ſera aſſurément malheureuſe! La pitié de madame de Bénavidès pour mademoiſelle de N... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées déſavantageuſes; & pour diminuer cette pitié, je me preſſai de lui dire que le mari de mademoiſelle de N... avoit du mérite, de la naiſſance, qu'il tenoit un rang conſidérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que ſa fortune deviendroit encore plus conſidérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, ſi vous croyez que tous ces avantages la ren-

dront heureuſe ; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'eſt une cruelle choſe, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle ſoupira pluſieurs fois pendant cette converſation ; je m'apperçus même qu'elle avoit peine à retenir ſes larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la ſuivre ; je reſtai dans un trouble que je ne puis exprimer ; je vis tout d'un coup ce que je n'avois pas voulu voir juſques-là, que j'étois amoureux de ma belle-ſœur ; & je crus voir qu'elle avoit une paſſion dans le cœur. Je me rappellai mille circonſtances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la ſolitude, ſon éloignement pour tous les amuſemens dans un âge comme le ſien, ſon extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitemens de mon frere, me parurent alors avoir une autre cauſe. Que de réflexions douloureuſes ſe préſenterent en même tems à mon eſprit ! Je me trouvois amoureux d'une perſonne que je ne devois point aimer, & cette perſonne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, diſois-je, mon amour, quoique ſans eſpérance, ne ſeroit pas ſans douceur ; je pourrois prétendre à ſon amitié ; elle m'auroit tenu lieu de tout : mais cette amitié n'eſt plus rien pour moi, ſi elle a des ſentimens plus vifs pour un autre. Je

ſentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une paſſion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le deſſein de m'éloigner, & je rentrai au château, pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir : mais la vue de madame de Bénavidès arrêta mes réſolutions ; cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de reſter près d'elle, je me perſuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaiſes humeurs de ſon mari.

Vous arrivâtes dans ce tems-là ; je trouvai en vous un air & des manieres qui démentoient la condition ſous laquelle vous paroiſſiez. Je vous marquai de l'amitié ; je voulus entrer dans votre confidence. Mon deſſein étoit de vous engager enſuite à peindre madame de Bénavidès ; car, malgré toutes les illuſions que mon amour me faiſoit, j'étois toujours dans la réſolution de m'éloigner, & je voulois, en me ſéparant d'elle pour toujours, avoir du moins ſon portrait. La maniere dont vous répondites à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien eſpérer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous bleſſâtes mon frere. Jugez de ma ſurpriſe, quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit paſſé. Mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne ſilence, & jettoit de tems en tems des regards terribles ſur madame de Bénavidès.

Il m'appella auſſi-tôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi; faites la conduire dans ſon appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puiſſe ſortir. Je voulus dire quelque choſe: mais madame de Bénavidès m'interrompit au premier mot. Faites ce que je ſouhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-ſœur, je la priai que je puſſe lui parler dans ſa chambre. Elle avoit entendu les ordres que ſon mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrerent de douleur; je n'oſai y répondre dans le lieu où nous étions: mais elle ne fut pas plutôt dans ſa chambre, que la regardant avec beaucoup de triſteſſe: quoi lui, dis-je, madame, me confondez-vous avec votre perſécuteur, moi qui ſens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous? Je frémis de le dire: mais je crains pour la vôtre. Retirez-vous pour quelque tems dans un lieu sûr; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne ſais ſi M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle: je ſais ſeulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai, quoi qu'il m'en puiſſe coûter. Elle ſe tut quelques momens, & reprenant la

parole: je vais, continua-t-elle, vous donner par une entiere confiance, la plus grande marque d'eſtime que je puiſſe vous donner; auſſi bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'eſt-il néceſſaire pour conſerver la vôtre. Allez retrouver votre frere; une plus longue converſation pourroit lui être ſuſpecte; revenez enſuite le plutôt que vous pourrez.

Je ſortis, comme madame de Bénavidès le ſouhaitoit. Le chirurgien avoit ordonné qu'on ne laiſſât entrer perſonne dans la chambre de M. de Bénavidès; je courus retrouver ſa femme: agité de mille penſées différentes, je deſirois de ſavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue: elle ne me diſſimula point l'inclination que vous lui aviez inſpirée.

Quoi, m'écriai-je à cet endroit du récit de dom Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite perſonne du monde, & je l'ai perdue! Cette idée pénétra mon cœur d'un ſentiment ſi tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues juſques-là par l'excès de mon déſeſpoir, commencerent à couler.

Oui, continua dom Gabriel, vous en étiez aimé. Quel fond de tendreſſe je découvris pour vous dans ſon cœur, malgré ſes malheurs, malgré ſa ſituation préſente! Je ſen-

tois qu'elle appuyoit avec plaiſir ſur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduiſis dans la chambre où vous peigniez, qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pu trouver une occaſion de vous donner ſa lettre. Elle me conta enſuite comment ſon mari vous avoit ſurpris dans le moment même où vous lui diſiez un éternel adieu, qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant que vous aviez bleſſé M. de Bénavidès. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle ; vous ſeul pouvez le dérober au ſort qui l'attend : car, je le connois, dans la crainte de m'expoſer, il ſouffriroit les derniers ſupplices plutôt que de déclarer ce qu'il eſt. Il eſt bien payé de ce qu'il ſouffre, lui dis-je, madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foibleſſe, repliqua-t-elle : mais vous avez dû voir que, ſi je n'ai pas été maîtreſſe de mes ſentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puiſſe condamner. Hélas ! madame, lui dis-je, vous n'avez pas beſoin de vous juſtifier ; je ſais trop par moi-même qu'on ne diſpoſe pas de ſon cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en uſage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le comte de Comminge ; mais j'oſe vous dire qu'il n'eſt peut-être pas le plus malheureux.

Je ſortis en prononçant ces paroles, ſans oſer jetter les yeux ſur madame de Bénavidés. Je fus m'enfermer dans ma chambre pour réſoudre ce que j'avois à faire; mon parti étoit pris de vous délivrer, mais je ne ſavois pas ſi je ne devois point fuir moi-même. Ce que j'avois ſouffert pendant le récit que je venois d'entendre, me faiſoit connoître à quel point j'étois amoureux. Il falloit m'affranchir d'une paſſion ſi dangereuſe pour ma vertu: mais il y avoit de la cruauté d'abandonner madame de Bénavidès ſeule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irréſolutions, je me déterminai à ſecourir madame de Bénavidès, & à l'éviter avec ſoin. Je ne pus lui rendre compte de votre évaſion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'appercevoir que ſon affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connoiſſance que je lui avois donnée de mes ſentimens; je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma préſence lui cauſoit.

Je fus pluſieurs jours ſans la voir. Le mal de mon frere, qui augmentoit & qui faiſoit tout craindre pour ſa vie, m'obligea de lui faire une viſite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès, me dit-elle, par un événement ordinaire, ſa perte m'auroit été moins ſenſible: mais la part que j'au-

rois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuſe. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire : je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit, j'eſpere qu'il connoîtra mon innocence, & qu'il me rendra ſon eſtime. Il faut auſſi, lui dis-je, madame, que je tâche de mériter la vôtre; je vous demande pardon des ſentimens que je vous ai laiſſé voir ; je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher; je ne ſais même ſi je pourrai en triompher : mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais. J'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, ſi votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez ſenſiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter juſqu'à la conſolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet ſur moi que toute ma raiſon. Je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une perſonne déjà ſi malheureuſe. Non, madame, lui dis-je, vous ne ſerez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas ; & je me rendrai digne de la vôtre, par le ſoin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement, en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoiſſois. Bien loin de la fuir, je vou-

lus, par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raiſons de faire mon devoir. Ce moyen me réuſſit ; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes ſentimens à l'amitié ; je lui diſois naturellement le progrès que je faiſois ; elle m'en remercioit comme d'un ſervice que je lui aurois rendu, & pour m'en récompenſer, elle me donnoit de nouvelles marques de ſa confiance. Mon cœur ſe révoltoit encore quelquefois, mais la raiſon reſtoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été aſſez long-tems dans un très-grand danger, revint enfin ; il ne voulut jamais accorder à ſa femme la permiſſion de le voir, qu'elle lui demanda pluſieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que madame de Bénavidès tomba malade à ſon tour ; ſa jeuneſſe la tira d'affaire, & j'eus lieu d'eſpérer que ſa maladie avoit attendri ſon mari pour elle, quoiqu'il ſe fût obſtiné à ne la point voir, quelque inſtance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de ſon mal ; il demandoit de ſes nouvelles avec quelque ſorte d'empreſſement.

Elle commençoit à ſe mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma préſence à Sarragoſſe ; ma ſanté ne me permet pas de faire ce voyage ; je vous

prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fuſſent prêts, & vous m'obligerez en partant tout à l'heure. Il eſt mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le reſpect que j'aurois eu pour mon pere, & il m'en a tenu lieu; je n'avois d'ailleurs aucune raiſon pour me diſpenſer de faire ce qu'il ſouhaitoit de moi. Il fallut donc me réſoudre à partir: mais je crus que cette marque de ma complaiſance me mettoit en droit de lui parler de madame de Bénavidès. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! Il me parut que je l'avois ébranlé, je crus même le voir attendri. J'ai aimé madame de Bénavidès, me dit-il, de la paſſion du monde la plus forte; elle n'eſt pas encore éteinte dans mon cœur: mais il faut que le tems & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le ſouvenir de ce que j'ai vu. Je n'oſai conteſter ſes ſujets de plainte; c'étoit le moyen de rappeller ſes fureurs: je lui demandai ſeulement la permiſſion de dire à ma belle-ſœur les eſpérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une ſorte de joie: je ſais, me dit-elle, que je ne puis être heureuſe avec M. de Bénavidès; mais j'aurai du moins la conſolation d'être où mon devoir veut que je ſois.

Je la quittai, après l'avoir encore aſſurée des bonnes diſpoſitions de mon frere. Un des

principaux domeſtiques de la maiſon, à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en inſtruire. Après ces précautions que je crus ſuffiſantes, je pris la route de Sarragoſſe. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle. Ce long ſilence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domeſtique, qui m'apprenoit que, trois jours après mon départ, M. de Bénavidès l'avoit mis dehors, & tous ſes camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis en liſant ſa lettre; & ſans m'embarraſſer des affaires dont j'étois chargé, je pris ſur le champ la poſte.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de madame de Bénavidès. Mon frere, qui me l'écrivit lui-même, m'en parut ſi affligé, que je ne ſaurois croire qu'il y ait eu part. Il me mandoit que l'amour qu'il avoit pour ſa femme, l'avoit emporté ſur ſa colere; qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie; qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fievre violente l'avoit emportée le cinquieme jour. J'ai ſu depuis que je ſuis ici, où je ſuis venu chercher quelque conſolation auprès de dom Jérome, qu'il eſt plongé dans la plus

affreuſe mélancolie : il ne veut voir perſonne ; il m'a même fait prier de ne pas aller ſi-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua dom Gabriel : les lieux où j'ai vu la malheureuſe madame de Bénavidès, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur ; il ſemble que ſa mort ait réveillé mes premiers ſentimens, & je ne ſais ſi l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai réſolu de paſſer en Hongrie, où j'eſpere trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel ceſſa de parler. Je ne pus lui répondre ; ma voix étoit étouffée par mes ſoupirs & par mes larmes ; il en répandoit auſſi-bien que moi. Il me quitta enfin, ſans que j'euſſe pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je reſtai ſeul. Ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur ; le deſir d'exécuter ce projet hâta ma guériſon. Après avoir langui ſi long-tems, mes forces commencerent à revenir ; ma bleſſure ſe ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de dom Jérôme & de moi furent de ſa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié. J'aurois voulu y répondre ; mais j'avois perdu ma

chere Adélaïde, & je n'avois de ſentimens que pour la pleurer. Je cachai mon deſſein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obſtacle. J'écrivis à ma mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendois la réponſe dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé ; je finiſſois, en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle ; j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort ; enfin je la priois de ne faire aucune perquiſition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent ; je ne gardai que ce qui m'étoit néceſſaire pour faire mon voyage. La lettre de madame de Bénavidès, & ſon portrait que j'avois toujours ſur mon cœur, étoient le ſeul bien que je m'étois réſervé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent ; je vins, ſans preſque m'arrêter, à l'abbaye de la T... Je demandai l'habit en arrivant ; le pere Abbé m'obligea de paſſer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, ſi la mauvaiſe nourriture & les auſtérités ne me paroiſſoient pas au-deſſus de mes forces. Ma douleur m'occupoit ſi entiérement, que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture, & de ces auſtérités dont on me parloit.

Mon inſenſibilité à cet égard fut priſe pour une marque de zele, & je fus reçu. L'aſſurance que j'avois par-là que mes larmes ne ſeroient point troublées, & que je paſſerois ma vie entiere dans cet exercice, me donna quelque eſpece de conſolation. L'affreuſe ſolitude, le ſilence qui régnoit toûjours dans cette maiſon, la triſteſſe de tous ceux qui m'environnoient, me laiſſoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue ſi chere, qui me tenoit preſque lieu de ce que j'avois perdu. Je rempliſſois les exercices du cloître, parce que tout m'étoit également indifférent; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois : là je reliſois cette lettre; je regardois le portrait de ma chere Adélaïde, je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus triſte.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, ſans que mes peines euſſent reçu le moindre adouciſſement, quand je fus appellé par le ſon de la cloche, pour aſſiſter à la mort d'un religieux. Il étoit déjà couché ſur la cendre, & on alloit lui adminiſtrer le dernier ſacrement, lorſqu'il demanda au pere Abbé la permiſſion de parler.

Ce que j'ai à dire, mon pere, ajouta-t-il, animera ceux qui m'écoutent, d'une nouvelle ferveur pour celui qui, par des voies ſi extraordinaires, m'a tiré du profond abyme où j'étois

j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut :

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de frere, dont ces saints religieux m'ont honoré ; vous voyez en moi une malheureuse pécheresse, qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage ; je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari, à lui donner des preuves de mon fol amour ; celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari & mon amant se blesserent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade. Je n'étois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, & me fit passer pour morte. Je fus deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere. Mais que dis-je, ô mon Dieu ! j'ose appeller cruauté, l'instru-

ment dont vous vous ſerviez pour me punir! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux ſur mes égaremens; bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté; le même domeſtique, ſeul inſtruit de ma deſtinée, vint m'ouvrir ma priſon, & m'apprit que j'avois paſſé pour morte dès l'inſtant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des diſcours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penſer à la retraite; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne ſavoit aucune nouvelle de la ſeule perſonne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme, pour ſortir avec plus de facilité du château. Le couvent que j'avois choiſi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici. J'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette égliſe. A peine y étois-je, que je diſtinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller juſqu'à mon cœur. Je crus être ſéduite par la force de mon imagination; je m'approchai; & malgré le changement que le tems & les auſtérités avoient apporté ſur ſon viſage, je reconnus ce ſéducteur ſi cher à mon ſouvenir. Grand Dieu! que devins-je à cette vue! de quel trouble ne fus-je point agitée! Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie

ſainte, je blaſphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous vous ſervîtes de ma propre miſere pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en plus ſéparer, après avoir congédié mon conducteur, je me préſentai à vous, mon pere. Vous fûtes trompé par l'empreſſement que je montrois pour être admis dans votre maiſon: vous m'y reçûtes. Quelle étoit la diſpoſition que j'apportois à vos ſaints exercices? Un cœur plein de paſſion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu qui vouloit, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raiſons de m'humilier un jour devant lui, permettoit ſans doute ces douceurs empoiſonnées que je goûtois à reſpirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ſes pas; je l'aidois dans ſon travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je ſouffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas juſqu'à me faire connoître: mais quel fut le motif qui m'arrêta? La crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien; ſans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que, pour obéir à la

regle du ſaint fondateur, qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, ſanctifier la vie de ſes religieux, il leur fut ordonné à tous de ſe creuſer chacun leur tombeau. Je ſuivois, comme à l'ordinaire, celui à qui j'étois liée par des chaînes ſi honteuſes; la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creuſoit, me pénétrerent d'une affliction ſi vive, qu'il fallut m'éloigner, pour laiſſer couler des larmes qui pouvoient me trahir; il me ſembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre. Cette idée ne m'abandonnoit plus; mon attachement en prit encore de nouvelles forces; je le ſuivois par-tout; & ſi j'étois quelques heures ſans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt, couper du bois pour l'uſage de la maiſon, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quitté. Mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru pluſieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque choſe qu'il avoit tiré de ſon ſein. Sa rêverie étoit ſi profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de conſidérer ce qu'il tenoit ſans qu'il m'apperçût. Quel fut mon étonnement, quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de trou-

bler, il étoit, comme moi, la malheureuſe victime d'une paſſion criminelle. Je vis Dieu irrité appeſantir ſa main toute-puiſſante ſur lui; je crus que cet amour, que je portois juſqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleſte ſur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette penſée, je vins me proſterner aux pieds de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma converſion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! c'étoit pour lui que je vous priois; c'étoit pour lui que je verſois des larmes; c'étoit ſon intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foibleſſe; ma priere, toute inſuffiſante, toute profane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée: votre grace ſe fit ſentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui eſt avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des ſouffrances; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens génit encore ſous le poids du péché, qu'il conſidere ce qu'il a ſi follement aimé, qu'il jette les yeux ſur moi, qu'il penſe à ce moment redoutable où je touche, & où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire ſa miſéricorde, pour n'écouter que ſa juſtice. Mais je ſens que le tems de mon dernier ſacrifice s'approche, j'implore le ſecours des prieres de ces ſaints religieux; je leur demande pardon du ſcandale

que je leur ai donné, & je me reconnois indigne de partager leur ſépulture.

Le ſon de voix d'Adélaïde, ſi préſent à mon ſouvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expreſſion pourroit repréſenter ce qui ſe paſſoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que le déſeſpoir peuvent faire ſentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois proſterné, comme les autres religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ſes paroles avoit retenu mes cris: mais quand je compris qu'elle étoit expirée, j'en fis de ſi douloureux, que les religieux vinrent à moi & me releverent. Je me démêlai de leurs bras; je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenois les mains, que j'arroſois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une ſeconde fois, ma chere Adélaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours! Quoi, vous avez été ſi long-tems auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous ſéparerons du moins jamais; la mort moins barbare que mon pere, ajoutai-je en la ſerrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'eſt point cruelle: le pere Abbé, attendri de ce ſpectacle, tâcha, par les exhortations les plus tendres & les

plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embraſſé. Il fut enfin obligé d'y employer la force. On m'entraîna dans ma cellule, où le pere Abbé me ſuivit. Il paſſa la nuit avec moi, ſans pouvoir rien gagner ſur mon eſprit. Mon déſeſpoir ſembloit s'accroître par les conſolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi Adélaïde, lui dis-je; pourquoi m'en avez-vous ſéparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maiſon où je l'ai perdue, où elle a ſouffert tant de maux; par pitié, ajoutai-je, en me jettant à ſes pieds, permettez-moi d'en ſortir. Que feriez-vous d'un miſérable, dont le déſeſpoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'hermitage attendre la mort. Ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence ſoit ſalutaire; & vous, mon pere, je vous demande cette derniere grace: promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres; je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut ſeul mettre fin à mes maux. Le P. Abbé, par compaſſion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ſes religieux un objet de ſcandale, m'accorda ma demande, & conſentit à ce que je voulus. Je partis dès l'inſtant pour ce lieu; j'y ſuis depuis pluſieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN du tome troiſieme.

FONDO PALATINO

581565